

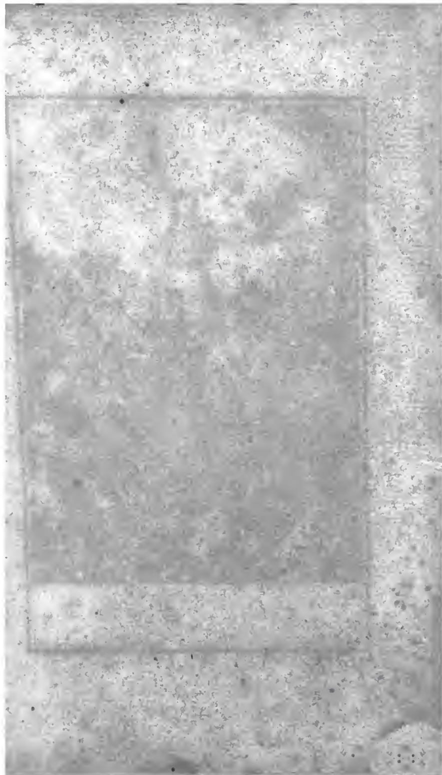




THÉATRE

D'ALEXANDRE SOUMAROCOW.

TOME PREMIER.





THÉATRE

TRAGIQUE

D'ALEXANDRE SOUMAROCOW,

TRADUIT DU RUSSE,

PAR MANUEL-LÉONARD PAPPADOPOULO.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire, rue
St. André-des-Arcs, N. 42.

X — 1801.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

En offrant au public une traduction du théâtre tragique russe d'Alexandre Soumarocow, j'ai cru qu'il serait à propos de lui donner une courte notice sur cet auteur, qui est vraiment le père du théâtre russe.

Il naquit à Moscow * en 1727, d'une famille noble. Il fit ses études à Pétersbourg, dans le corps des cadets : son génie et son talent pour la poésie se développèrent de très-bonne heure. Ses premiers essais furent des

* William Coxe, Voy. en Russie. Levesque, Hist. de Russie.

chansons érotiques, qui lui acquirent les suffrages du public.

Les ouvrages de Racine lui inspirèrent un tel enthousiasme, qu'à l'âge de 23 ans, il se livra tout entier à la tragédie : il donna bientôt son KHOREW, qui est la première pièce russe de ce genre, et une de ses meilleures.

Elle ne fut jouée d'abord que pour le plaisir des amis de l'auteur. L'impératrice Elisabeth voulut qu'on la représentât devant elle, sur un petit théâtre de la cour. Les applaudissemens qu'obtint l'auteur encouragèrent son gènie ; et dans la suite, il fit paraître successivement *Hamlet*, *Aristone*, *Sinaw et Trouvvor*, *Sémire*, *Iaropolk*, *Vitzeslaw*, *Le Faux Dimitri*, *Mistislavv*, et plusieurs comédies, telles que *Trissonius*, *Le Juge*,

Les Epoux désunis, *Le Tuteur*, *Le Bien mal acquis*, *L'Envieux*, *Tartuffe*, *Le Cocu imaginaire*, *La Mère rivale*, *Le Compère* et *Les Trois Frères rivaux :* il a fait aussi les opèras d'*Alceste*, de *Céphale et Procris*. Ses tragédies sont en vers alexandrins rimés : ses comédies sont en prose. Il a donné une foule d'autres poésies non moins estimées ; comme des *Odes*, des *Idylles*, des *Eglogues*, des *Elégies*, et sur-tout des *Fables*, que des critiques russes et français comparent à celles de La Fontaine. Pendant sa vie il fut comblé des bienfaits de ses souveraines. Il fut élevé au rang de brigadier par l'impératrice Elisabeth, qui le nomma directeur de son théâtre, avec un traitement considérable ; et à celui de conseiller d'état actuel, par Ca-

therine II, qui le décora de l'ordre de Ste. Anne. Elle lui prodigua ses bienfaits jusqu'à la mort de cet auteur, décédé en 1777, à Moscow, dans la 51e. année de son âge. Soumarocow est regardé, par ses compatriotes, comme un poëte dont les écrits ont puissamment contribué aux progrès de la langue russe : ses ouvrages passeront à la postérité la plus reculée, et seront toujours lus avec plaisir; car il en est peu qu'on puisse leur comparer pour l'élégance et pour l'harmonie.

Je regrette fort que, dans le recueil de ses œuvres, qu'on trouve dans la bibliothèque nationale, il manque trois des tragédies que je viens de citer, et sur-tout son *Hamlet*, qui pourrait d'autant mieux fixer l'opinion du public sur le mérite de ce

poëte, que ce même sujet a été traité par d'autres écrivains célèbres, et en particulier par le C. Ducis.

Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ajouté au théâtre tragique de Soumarocow , la traduction d'une Épître de Lomonossow sur l'utilité du Verre. Ce petit poëme passe, parmi les Russes, pour un chef-d'œuvre de littérature ; et en effet, si l'on considère l'époque où il fut publié, le peu de tems écoulé depuis l'introduction des sciences en Russie, par *Pierre-le-Grand*, on est étonné de trouver dans un poëte russe tant de chaleur, d'énergie, d'érudition et de philosophie. Ce petit ouvrage donnera une idée de ses talens lyriques, qui lui mérітèrent le nom de Pindare russe.

J'ai ajouté aussi la tragédie de

Martésie et Thalestris, par M. Khérascow, poëte russe non moins célèbre, et auteur d'un poëme épique, intitulé *la Russiade*, dont le sujet est la conquête de Casan, par Iwan II. Ce poëme fait l'admiration des Russes.

Je ne prétends pas ici faire l'éloge des poëtes dont je présente la traduction au public. S'ils ont du mérite, le lecteur éclairé peut lui-même l'apprécier ; mais je dois lui rendre un compte fidèle de ma traduction. D'abord, quant aux tragédies de Soumarocow, elles sont traduites d'après l'édition originale de 1768, et de l'imprimerie de l'académie de Saint-Pétersbourg, excepté la pièce d'Aristone, qui date de 1751. Celle de Martésie et Thalestris l'a été d'après l'édition de 1767, faite à l'im-

primerie de l'université de Moscow. Il existe une collection complette des œuvres de Soumarocow, plus récente que ces dernières; mais elle ne se trouve pas à Paris : il est à croire que l'auteur y a fait quelques corrections; mais, comme mon but principal, en entreprenant ce travail, était de faire connaître un auteur, qui jouit en Russie d'une considération générale et méritée, j'ai cru que cet inconvénient ne devait pas mettre d'obstacle à mon entreprise : car, à quelques légers changemens près, le plan de chaque pièce doit être le même que dans les éditions précédentes. Par-tout, j'ai pris à tâche de rendre mon texte avec la plus scrupuleuse fidélité, et de conserver dans ma traduction les phrases, les périodes

et les images de l'original; autrement ce ne serait qu'une imitation infidelle, et non une traduction. D'ailleurs qu'eût gagné le public à la lecture d'un tel ouvrage?

Sans doute, la langue française est très-riche en chefs-d'œuvre littéraires, natifs de ses propres domaines; mais cependant les Français ne dédaignent pas de s'enrichir encore des traductions, qui leur font connaître les productions les plus distinguées des autres nations, tant anciennes que modernes : il ne leur manquait que celle d'un ouvrage russe, qui les mît à portée de juger des progrès, que la civilisation et la littérature ont faits en Russie. Il est consolant pour l'humanité et pour la philosophie de voir cette nation, si long-tems plongée

dans les ténèbres de l'ignorance, s'ouvrir, sur les traces de Pierre-le-Grand, la carrière des sciences et de la vérité; et, encouragée par ses dignes successeurs, rivaliser de gloire avec les nations les plus civilisées.

Il n'appartenait guères, et j'en fais ici l'aveu, à un étranger tel que moi, de s'imposer une pareille tâche, beaucoup au-dessus de mes faibles moyens, et sur-tout de mes connaissances très-bornées dans la langue française.

Mais encouragé, et puissamment secondé par le C[en]. THEVENEAU, mathématicien profond, et littérateur distingué, j'ai hazardé l'entreprise. Que le public soit donc rassuré; car cet auteur n'a rien épargné pour rendre ma traduction digne de lui être présentée.

J'espère que le lecteur, pour prix de nos soins, daignera faire à cette traduction un accueil favorable: cet accueil m'inspirera le courage d'en entreprendre d'autres, qui méritent autant que celle-ci les honneurs de la publicité.

TABLE

Des Pièces contenues dans le premier Volume.

Pages.

ÉPITRE *sur l'utilité du Verre.* . . . 1

TRAGÉDIES.

Sinaw et Trouwor. 25

Sémire 123

Iaropolk et Dimise. 233

ERRATA.

Page 2, lig. 27, au-delà des mers, *lisez :* au-delà des nues.

— 5, lig. 11, notre sûreté, *lisez :* notre santé.

— 7, lig. 25, de sa bienfaisante, *lisez :* de la bienfaisante.

— 8, lig. 9, nos soins, *lisez :* vos soins.

— 36, lig. 15, le jour, *lisez :* le joug.

— 55, lig. 20, veux, *lisez :* vœux.

ÉPÎTRE

SUR L'UTILITÉ DU VERRE;

Adressée à son excellence Iwan IWANOWITZ CHOUVALOW, *Lieutenant-général, Chambellan de S. M. I., Curateur de l'Université de Moscow, et Chevalier des Ordres de l'Aigle-Blanc, de St.-Alexandre Newsky et de Ste.-Anne; en* 1752.

PAR MIKAÏLA LOMONOSSOW,

Membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et Professeur de Chymie.

C'EST une erreur, ô Chouvalow, que de regarder le verre, comme au-dessous de ces minéraux, qui éblouissent nos yeux d'un éclat ravissant. Le verre ne leur est inférieur ni par les avantages, ni même par la beauté. C'est pour l'admirer, cette beauté,

que souvent je descends des sommets du Parnasse, et c'est pour la célébrer, que j'y remonte aujourd'hui. Oui, dans mes poétiques transports, je vais chanter, non l'éloge de l'or ou des pierres précieuses, mais celui du verre. Et toi, ma Muse! quand tu consacres tes vers à ses louanges, garde-toi bien de comparer à sa fragilité le néant du faux bonheur! Eh! peut-on regarder comme l'image du néant, ce que ne peut détruire le feu le plus violent, le feu qni dévore tous les êtres. Mais ne t'en étonne pas, Chouvalow : dans le verre, le feu respecte son ouvrage; oui, c'est le feu qui a créé le verre.

Un jour, le Feu voulut s'unir avec la Nature, pour produire un enfant digne d'elle et digne de lui. Dans les cavernes profondes de la terre, sous des voûtes ténébreuses, où il vit éternellement, et où sans cesse il lutte contre l'élément humide, tout-à-coup, indigné de sa prison, il rassemble toutes ses forces, et vient à bout de fermer les gouffres par lesquels l'Océan entrait en grondant pour combattre avec lui; alors il contracte avec force les muscles de ses bras, soulève ses robustes épaules, et d'un effort victorieux, il lance au-delà des nues la masse

énorme de rochers qui surchargeaient sa tête. A l'instant sa bouche, avec fracas, vomit contre le ciel une noire fumée, qui couvre la terre d'une ombre épaisse, et qui change le jour en une nuit effroyable. Il ne s'agit point ici de la naissance de ce fabuleux Hercule, pour laquelle Jupiter doubla le nombre des heures de la nuit; mais de la naissance du Verre; et j'en atteste ici l'Etna, ce témoin éternel et irréfragable, l'Etna, qui ouvrit un passage à cet admirable enfantement. De ses entrailles profondes, il lança dans les airs un fleuve de feu, qui retomba jusques dans les plaines de l'Océan; et le Monde, dans son désespoir, crut toucher au jour de sa ruine. Mais son effroi ne tarda guère à se calmer. La Nature et le Feu, également charmés du fruit de leur union, dissipèrent ces longues ténèbres, et, étouffant leurs flammes, ils produisirent au jour leur ouvrage. Mais quel est-il ce nouvel être, qui reçut la naissance au fond des entrailles de la terre? C'est le Verre. Les hommes le virent, et restèrent dans l'admiration. Bientôt appelant l'Art à leur secours, ils tâchèrent d'imiter la Nature : leurs efforts réussirent au-delà de leurs

espérances : l'Art conduisit leurs mains, et bientôt, surpassant la Nature même, il fit subir au Verre mille ingénieuses métamorphoses, et par-là nous ouvrit mille sources nouvelles de plaisirs, qui font le charme de notre vie.

Dans le Verre, nous buvons et le doux jus de Bacchus, et la liqueur fermentée de Cérès : le Verre est l'image des cœurs sincères : en effet, tout homme qui laisse lire à travers son cœur, n'est pas, à coup-sûr, un vil hypocrite. Le Verre, par sa transparence, trahit les mélanges impurs cachés dans les boissons qu'il renferme; de même l'homme vertueux déchire le voile honteux dont se couvre la fourberie. Mais, ô Verre! est-ce assez pour ton éloge de dire que tu rends les liqueurs plus agréables à notre goût, et que tu décèles leur mélange à nos yeux? Non, sans doute; ce ne sont là que les moindres de ces avantages, que tu as reçus des mains de l'Art et de la Nature.

La courte existence de l'homme est tourmentée ici bas de mille infirmités, sous le poids desquelles, trop souvent, hélas ! il languit accablé; il cherche par-tout des secours pour se dérober à ses souffrances; et,

pour prolonger ses jours, il se confie aux mains des favoris d'Esculape. Instruits dans l'art d'ordonner à propos des potions salutaires, souvent ils peuvent soulager les maux de l'humanité souffrante; mais, ces potions, c'est dans le verre qu'ils les composent et les conservent. Oui, c'est dans le verre seul qu'elles peuvent se garder, sans se corrompre. Nous sommes donc alors, au moins en partie, redevables au verre, et de notre sûreté et de notre vie. Quels éloges n'est-il donc pas en droit d'attendre de notre reconnaissance?

Je sais que le Chinois industrieux, transformant en porcelaine la masse énorme de ses montagnes arides, a inventé l'art de former des vases d'une argile diaphane, dont la beauté attire chez eux les nations, qui, durant le cours d'une navigation lointaine, affrontent les périls des mers orageuses. Mais cette porcelaine, elle l'emporterait à peine sur un simple vase de terre, si, par ses qualités, le verre n'obviait pas à ses défauts. C'est lui qui empêche les corps fluides de s'évader par les pores de ces vases : c'est encore lui qui permet à l'Art de fixer sur eux les images des objets les

plus agréables à la vue; c'est lui enfin qui leur donne une partie de leur solidité. Bien plus, ces objets, que la porcelaine dessine à nos yeux charmés, tels que les jardins, les promenades, les festins, le verre les représente avec autant d'agrément que de justesse, et avec autant de justesse que de clarté.

L'art qui rendit Apelle à jamais si célèbre, cet art dont aujourd'hui Rome s'énorgueillit, quels précieux avantages n'a-t-il pas retirés du verre? C'est au verre qu'il doit les émaux et les mosaïques, qui transmettent à la postérité les traits mâles des héros, et les traits charmans de la beauté; leurs couleurs toujours vives, toujours fraîches, bravent les injures du tems, et survivent, sans s'altérer, à des siècles innombrables.

Quand l'Aquilon furieux exerçant ses ravages, déchaîne sur nos têtes l'hiver et ses noirs frimats, l'homme, pour se soustraire à ses rigueurs, cherche un abri derrière des murailles épaisses. Là, il se verrait condamné, ou à rester sans lumière, ou à transir de froid, si le verre ne lui prêtait pas son secours. Le verre, permettant un passage aux rayons du soleil, adoucit l'âpreté d'un froid

trop rigoureux : Être dans le même instant et libre et renfermé, n'est-ce pas véritablement opérer un prodige ? C'est peu; après s'être mis à l'abri du froid, l'homme voulut encore, au milieu des régions boréales et de la neige même, que d'agréables jardins étalassent à sa vue et leurs feuilles, et leurs fleurs, et leurs fruits, et que, rivaux en dépit des hivers, des jardins de Ceylan, ils pussent contenter leurs désirs voluptueux. Il voulut, et soudain le verre fournit aux fleurs un abri, sous lequel, bravant Borée et ses fureurs, elles conservent toute la vivacité de leurs couleurs, embaument les airs d'un parfum délicieux, et charment à-la-fois la vue et l'odorat. Jeunes beautés, c'est pour servir à votre parure, que ces fleurs gardent leur éclat ravissant; et toi, Chouvalow, toi, l'amant chéri des neuf Sœurs, permets-moi de m'arrêter un instant, pour offrir mes hommages aux belles. Les Muses et les Belles sont du même sexe. Beauté parfaite, tendre langage, tout est égal entre elles. Paré des fleurs de la jeunesse, comblé des dons de sa bienfaisante nature, est-ce à toi de m'empêcher de brûler, en passant, quelques grains d'encens sur l'autel de la

Beauté ? O sexe enchanteur ! quel prix la parure n'a-t-elle pas à vos yeux ? voulez-vous par vos attraits séduire mille adorateurs, alors avec quelle adresse vous déployez toutes les ressources de cet art ingénieux ? Avec quelle facilité vous les variez sans cesse, pour donner sans cesse à vos charmes, le charme de la nouveauté ? Mais tous nos soins seraient inutiles, toute votre parure serait perdue, si un miroir fidèle ne guidait pas vos yeux et vos doigts; le secours du verre double le prix de vos appas. Oui, quand le diamant étincelle sur votre tête, l'éclat de ses feux et l'éclat de votre beauté nous enflamment alors d'une double ardeur, pour vos doubles attraits. Mais combien vous rehaussez la splendeur et le prix de vos diamans, quand vous les entrelacez de fleurs. Vous êtes alors à nos yeux l'image du Printems, revêtu de fleurs qui brillent des perles de la rosée.

Telles sont les parures qu'offrent les palais superbes. Mais, vous, Nymphes champêtres, quels sont vos ornemens ? La Nature vous a inspiré un égal penchant à l'amour : une puissance égale excite en vous les tendres desirs. Vous aimez également

à vous parer. C'est pour y parvenir que, dans vos prés fleuris, vous cueillez et les lys et les roses, pour en orner votre tête et votre sein. Voilà la parure que vous fournit la main libérale du Printems. Mais de quoi vous parez-vous, quand vos campagnes jaunissent, privées de fleurs, ou blanchissent, couvertes de neiges? Qui pourrait suppléer à l'absence des fleurs, si le Verre ne se transformait pas pour vous en perles brillantes? Elles ne vous font pas moins de conquêtes dans vos champs, que les diamans dans les villes. Ainsi parée des mains de l'aimable simplicité, votre beauté n'en brille que davantage à nos yeux enchantés; c'est sous la forme de perles, que le verre, par-tout recherché, fait le tour de notre globe. Les peuples de nos déserts méridionaux, les Nègres des côtes australes en composent leur plus belle parure. Nous taxons l'Américain d'une étrange simplicité, quand nous le voyons, en échange de quelques perles fausses, prodiguer le métal précieux qu'un fleuve d'argent roule avec ses ondes. Pour moi, je trouve qu'ils se montrent plus sages que nous, eux, qui chassent de leur présence l'auteur de tous leurs maux. Eh!

peuvent-ils oublier les tems horribles, où la soif de l'or fit égorger leurs ancêtres? Oh! combien ces massacres furent effroyables? Etait-ce donc pour un pareil but, que l'homme a dirigé sa course périlleuse vers des mers inconnues, et que, franchissant les bornes établies par la Nature, il a osé, sur un bois fragile, faire le tour du monde entier? Etait-ce donc, pour se montrer le plus féroce des ennemis, qu'il est descendu dans les contrées les plus riantes de l'univers? Après mille travaux pénibles, endurés sur l'humide élément, où long-tems il se vit le jouet des vents et des flots, à peine sauvé des tempêtes, toucha-t-il le rivage, qu'il fit entendre par-tout le terrible bruit des armes. Tout-à-coup les palais antiques des monarques sont embrâsés; leurs trésors sont la proie des vainqueurs; leurs cadavres, la proie des corbeaux. Les monstres! ils tirent de leurs tombeaux d'or les ossemens des rois leurs ancêtres, et les jettent par-dessus les murailles, dans la fosse profonde, où sont entassés les cadavres à moitié pourris de leurs malheureux descendans. Affamés d'or, avides de tyrannie, ils coupent les mains pour en avoir les bagues, et les têtes

pour s'emparer de leurs ornemens. Ils forcent des milliers de victimes, à s'ensevelir vivans dans les entrailles des montagnes, pour arracher l'or de leurs cavernes profondes. L'effroi, la douleur, les chaînes, la famine et les blessures, dont leurs tyrans les avaient accablés à-la-fois, pour jouir plus vîte du fruit de leurs travaux, ne leur permirent pas d'étayer d'appuis inébranlables, les voûtes de ces gouffres souterrains. Soudain la montagne s'écroule avec fracas, et ensevelit ces malheureux sous ses vastes ruines. Que dis-je? malheureux! ils furent trop heureux d'échapper par-là aux travaux, aux affronts et aux supplices, que leur infligeaient leurs barbares tyrans.

Après avoir aussi cruellement foulé la terre de l'innocence, le Castillan remonte à la hâte sur l'Océan, pour aller, au sein de sa patrie, jouir de ses immenses richesses. Il espérait acheter avec son or l'Europe entière. Mais son or ne put appaiser les flots de la mer irritée. L'Aquilon, non moins barbare que son cœur, entr'ouvrant l'abîme, mit fin à ses jours et à ses forfaits. Ses richesses furent englouties dans le fond des mers, et son cadavre servit de pâture aux

monstres marins. Le reste de leurs compagnons n'eut pas un sort plus heureux: tantôt les tempêtes, tantôt des ennemis s'acharnèrent à tel point sur eux, qu'à peine un très-petit nombre put-il aborder les rivages de leur patrie. O funeste métal! ô source féconde de tous nos maux, voilà quel fut ton ouvrage! Le Verre a-t-il jamais causé tant de malheurs? Non: il est l'auteur de nos plus douces jouissances: il sert utilement les jeunes gens et les vieillards.

Après un long cours d'années, nos yeux s'affaiblissent. Notre vue éteinte, ne peut plus distinguer mille ouvrages de la Nature ou de l'art. Quelle douleur que d'être privé des charmes de la lecture! Oui, cette privation est plus cruelle que d'éternelles ténèbres, et plus pesante que les chaînes d'un captif. Dans cet état, le jour est odieux, la joie se change en tristesse. C'est alors, ô Verre! que tu es notre unique consolation. Travaillé par des mains habiles, tu renouvelles notre vue. O verre! tu es un des plus précieux dons de la divinité! Qui pourrait hésiter à te rendre les hommages qui te sont dûs à des titres si légitimes?

Plusieurs peuples de l'Antiquité, reconnoissant des bienfaits du feu, qui éclaire, échauffe, fond et liquéfie les divers corps de la Nature, lui dressèrent des autels, et lui décernèrent des honneurs divins. D'autres, le croyant émané du ciel, créèrent la fable de Prométhée, ce premier inventeur des arts. Charmée de ses rares talens, et des prodiges qu'il opérait par leur secours, Minerve le transporta dans les cieux, où il déroba au Soleil le feu, qu'aussitôt il apporta sur la terre. Jupiter indigné fit tonner sa foudre vengeresse, et enchaîna l'audacieux Prométhée sur une haute montagne, où il le laissa en proie à la faim d'un aigle impitoyable. L'oiseau cruel déchirait tous les jours son cœur astucieux, qui, tous les jours, renaissait pour son supplice. Là, se faisait entendre le bruit plaintif de ses gémissemens, l'aigre froissement de ses chaînes pesantes, et le murmure continuel de son sang, qui coulait à grands flots du sommet au pied de la montagne. O quel affreux spectacle! quel supplice épouvantable!

Mais notre siècle éclairé sait apprécier cette fable à sa juste valeur; il sait que, pour embellir leurs ouvrages, les poëtes se

sont plus à décrire d'imaginaires supplices, pour des crimes imaginaires. Le foyer d'un verre nous transmet à notre gré les rayons du soleil, et par-là, imitateurs impunis de Prométhée, nous rions de l'absurdité de ces fables grossières. Mais plutôt, si l'on perce le sens de cette allégorie, ne pourrait-on pas dire en soupirant : Ce Prométhée, n'est-ce pas la science qui l'a précipité vers sa perte ? Ne se peut-il pas qu'un vil ramas d'ignorans furieux l'ait calomnié, en haîne de ses glorieuses découvertes ? Ne pouvait-il pas alors observer les astres à travers ces télescopes, que la savante Europe a ressuscités de nos jours ? N'aurait-il pas su, par hasard, faire descendre le feu du ciel, par le secours du verre ; et par-là provoquer les fureurs de quelques barbares, qui l'auraient envoyé au supplice, après l'avoir accusé de sortilége et d'impiété: combien ne citerait-on pas d'exemples des indignes calomnies, que distillent contre l'auguste vérité, la farouche intolérance et la noire envie, recouvertes du manteau de la religion? A remonter de la plus haute antiquité, ces deux monstres lui font une guerre éternelle, et, cette guerre, combien

de connaisances n'a-t-elle pas étouffées pour jamais ? Comme nous connaîtrions exactement les régions célestes, le cours de la lune et des planètes, si Aristarque, cité par l'envieux Cléanthe au tribunal de la justice, n'eût pas été traité par lui de géant audacieux, qui osait, ébranlant la terre jusques dans ses fondemens, la forcer de circuler autour du soleil; qui osait enseigner que les Dieux Pénates souffraient beaucoup de cette course continuelle; que Neptune, Diane et Pluton, forcés à tourner sans cesse, enduraient le même supplice qu'Ixion; et que la déesse de la terre, l'auguste Vesta, ne pouvait plus désormais trouver un asyle, où elle goutât un moment de repos.

Ce fut ce vain prétexte du culte dû à ces faux dieux, qui, pendant une longue suite de siècles, empêcha de connaître le vrai systême du monde. Les Prêtres imposteurs, tremblans pour leurs autels, livraient à la science une guerre éternelle; de peur qu'après avoir découvert aux hommes le spectacle majestueux du ciel, et l'étonnante variété de mille phénomènes inconnus jusqu'alors, elle ne parvint à convaincre les esprits, que la main toute-puissante d'un seul Créateur

avait tiré tout cet univers du néant ; que Jupiter, Neptune, Mars et toute la foule des Dieux ne valaient, ni les grasses victimes qu'on leur sacrifiait, ni même le bois qu'il en coûtait pour les consumer ; et que c'était en pure perte, qu'on permettait à des prêtres fainéans, de s'engraisser de la chair des victimes. Voilà le vrai danger qu'ils redoutaient, et qui leur faisait persécuter la science : aussi l'Astronome, arrêté dans sa marche par des cercles inutiles, consumait-il ses jours dans un travail infructueux. Mais enfin Copernic parut, Copernic qui brava l'envie, et terrassa l'ignorance, il fixa le soleil au centre de toutes les planètes, et découvrit le double mouvement de la terre : par l'une, elle tourne en un jour, autour de son axe, et par l'autre, en un an, autour du soleil. Armé d'un système appuyé de nombreux calculs, et confimé par mille phénomènes, il brisa tous les vains cercles de l'ancienne théorie. Vinrent ensuite les Huyghens, les Képler, les Newton qui, instruits des lois de la réfraction, convainquirent le monde savant de la justesse du système de Copernic. Que tous les Cléanthes réunissent leurs efforts; ils

s'opposeront en vain aux progrès de la vérité. Notre raison, embrassant l'immensité de l'espace, vole de pensées en pensées, et de mondes en mondes. Par-tout nous adorons la sagesse divine, et, à la vue de ses œuvres, notre esprit se plonge dans un pieux et profond recueillement. Nous admirons la rapidité, nous admirons le calme de cette course prodigieuse, qu'il fait suivre à la terre dans les vastes plaines de l'immensité. Etre emporté avec une effroyable vîtesse, et rester en même tems immobile, quel étonnant prodige! et quel autre que Dieu peut l'opérer?

Ces idées sublimes nous ravissent aujourd'hui, bien plus que jadis elles ne ravissaient Saint-Augustin, quand il travaillait à la description de la cité de Dieu. Eh! de quel vif enthousiasme n'eût-il pas été transporté, s'il n'eût pas circonscrit l'humanité dans de si étroites limites, nié l'existence de nos Antipodes, et mesuré l'univers sans le compas d'Uranie? En vain il ne croyait pas à la réalité de l'Amérique; les Catholiques du nouvel hémisphère, qui dans leurs nouveaux temples encensent son image, lui en attesteraient l'existence. Déjà, sur les traces de Colomb et de Magellan, nous

faisons le tour du globe, par les vastes plaines de l'Océan. C'est là qu'on est frappé d'étonnement, à la vue de mille nouveaux ouvrages, sortis des mains de la divinité; c'est-là qu'on voit des terres, des îles, des hommes, des villes, des bourgs, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des fleurs, des fruits, des plantes, inconnus jusqu'à présent à nos yeux. Et vous maintenant, ô Cléanthes! faites de mûres réflexions, et voyez, par cet exemple, combien le système de Saint-Augustin était erroné. Pour soutenir son opinion, il abusait de la parole divine, comme vous en abusez vous-mêmes, pour soutenir votre faux système du monde. Les verres des télescopes nous découvrent l'étendue infinie des cieux. Aidés de ce secours, nous y voyons briller autant de soleils enflammés, que nous y distinguons d'étoiles fixes dans la nuit la plus claire. Autour de notre soleil, et confondue avec les autres planètes, se meut la terre, accompagnée de la lune, qui tourne autour d'elle. Mais cette terre, quelque grande que soit sa masse, ne peut être regardée que comme un atôme, si on la compare avec l'univers entier. O combien la Nature est

immense ! Combien est grand le Dieu qui l'a créée ! Combien est profond l'abîme de ses bontés pour sa créature ! C'est pour elle qu'il a envoyé son fils unique, qui n'a pas dédaigné de descendre sur ce globe de fange, pour le sauver par sa mort douloureuse. Plus nous étions indignes de cette rare faveur, et plus nous admirons ses bontés et ses graces.

Le Verre nous rapproche de lui au moyen de l'optique, qui a chassé les profondes ténèbres de l'ignorance. Dans ce siècle de lumières, jusqu'où l'homme, aidé du Verre, ne peut-il pas atteindre ? Cependant la réfraction que le Verre fait subir aux rayons du soleil, a ses limites, que Dieu fixa lui-même, et que l'homme ne dépassera jamais.

Quelque perçante que soit la vue dont nous a doués la Nature, son étendue est circonscrite dans de courtes limites. Tantôt elle ne peut atteindre à des objets lointains; mais alors le Verre lui offre le secours du télescope qui, par la réunion de faisceaux lumineux, lui retrace fidèlement ces objets : tantôt elle ne peut distinguer une foule de corps, que lui dérobe leur étonnante petitesse; et là le Verre vient encore à son

secours. Le microscope nous découvre les animaux les plus imperceptibles. Quelle prodigieuse finesse dans leurs membres, leur cœur, leurs veines et leurs nerfs, ressorts cachés de tous leurs mouvemens! Le plus petit insecte n'a pas moins droit de nous étonner, par l'intime assemblage des parties de son corps, que ne l'a, par son énorme masse, le plus monstrueux des cétacées de l'Océan. Si Dieu est grand dans la création des corps célestes, il ne l'est pas moins dans celle des insectes. C'est le Verre qui nous a fait connaître tous les prodiges, dont il a peuplé l'air, et la terre et les mers : combien ne nous devient-il pas utile, par la propriété qu'il a d'aggrandir les objets! que de secrets précieux ne nous a-t-il pas enseignés, en rendant visibles à nos yeux, les moindres particules, et les veines les plus fines des insectes, invisibles aux yeux de nos pères!

Mais quel prodige va-t-il opérer encore? Déjà, sous la forme de baromètre, il vient nous annoncer, si bientôt souffleront les vents déchaînés, si la grêle menace nos campagnes, ou si le soleil dissipera les nuages, qui voilent son front radieux. Jamais les baromètres n'ont trompé notre attente. Tant que le

Verre nous prêtera son secours, leurs prédictions s'accompliront toujours. Il a su nous découvrir le cours des célestes flambeaux; il saura bien nous découvrir aussi les variations de l'atmosphère. Alors qu'ils seront heureux, les habitans des campagnes, de n'avoir plus à redouter pour leurs champs les pluies ou la sécheresse! Qu'ils seront heureux les navigateurs, de pouvoir, instruits des heures du calme ou de la tempête, naviguer en paix et sans danger sur les flots de l'Océan! Certes, voilà des bienfaits si essentiels, que des mines d'or ne sauraient les payer dignement!

Je suis encore bien loin d'avoir épuisé l'éloge du Verre; et si je voulais chanter tous ses avantages, une année entière ne pourrait me suffire. Je me vois donc forcé de terminer ma carrière, après l'avoir à peine commencée. Cependant je ne puis finir, sans parler d'un de ses principaux bienfaits.

Est-il rien de plus terrible pour les mortels que la foudre qui, précedée de l'éclair enflammé, entr'ouvre le sein des nuages? Lorsque dans le silence des nuits, l'homme entend le fracas redoublé du tonnerre, quand il est ébloui du feu rapide des éclairs, sa

faible raison se trouble ; il invoque un asyle, qui puisse le mettre à l'abri de la colère divine ; veut-il en examiner les causes, il est en proie à d'autres frayeurs. C'est un crime à ses yeux, que de vouloir expliquer la nature de ces terribles météores. Quelle sacrilège audace, dit-il, que d'interroger les causes de ce fléau, ministre redoutable du céleste courroux. Mais lorsque, pour nous punir, il soulève les vagues de l'abîme, est-ce un crime de dire, qu'il les a soulevées par le souffle des vents ? Lorsqu'en Egypte, les récoltes ne sont pas abondantes, est-ce un crime de dire, que la crue du Nil n'a pas atteint la hauteur nécessaire ? N'en doit-on pas dire autant du tonnerre ? Mais ses éclats menaçans troublèrent à tel point la raison des savans, que long-tems ils s'égarèrent dans le sentier de l'erreur, et qu'ils ne retrouvèrent enfin celui de la vérité, que lorsque le Verre, en tournant sous la forme d'une roue, eut produit devant eux des étincelles semblables aux éclairs, et des explosions pareilles au feu de la foudre.

Les Physiciens furent frappés de cette ressemblance : mais en voyant la différence

des résultats, ils doutèrent long-tems de l'identité des causes ; les uns, dans la vue de satisfaire les desirs d'un auditoire curieux, bornèrent tous leurs soins à varier les phénomènes électriques ; les autres à dompter plusieurs maladies, et le succès souvent couronna leur attente. Tout-à-coup, ô nouvelle étonnante ! ô supériorité de notre siècle sur les siècles passés ! tout-à-coup on entend répéter dans tous les climats de la terre, qu'on n'a plus rien à redouter des coups de la foudre, que les étincelles qui sortent du Verre par le frottement, sont de même nature que le tonnerre, qui s'élance du sein des nuages ; et que, par une simple application des règles enseignées par le Verre, on peut détourner de la tête des mortels le fléau qui la menace. Déjà la théorie de ces phénomènes est éclairée du flambeau de l'évidence ; attendons le retour de l'été, qui s'avance à grands pas ; alors le Verre nous apprendra, si l'homme doit braver désormais ou craindre le tonnerre. Aujourd'hui cette merveilleuse découverte fixe l'attention de l'Europe entière, et par-tout elle a élevé des paratonnerres nombreux : pour

moi, jaloux de suivre ses traces, je descends des sommets du Parnasse, et je vais consacrer pour long-tems au Verre, et toutes mes pensées et tous mes travaux.

SINAW ET TROUWOR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PAR ALEXANDRE SOUMAROCOW.

Représentée pour la première fois, le 21 juillet l'an 1750, sur le Théâtre impérial de PETERHOFF.

PERSONNAGES.

SINAW, duc de Russie.
TROUWOR, son frère.
GOSTOSMYSLE, premier Boyard de Nowogorod.
ILMENE, sa fille.
UN MESSAGER.
UN PAGE.
SOLDATS.

La scène est à Novvogorod, dans le Palais Ducal.

SINAW ET TROUWOR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOSTOSMYSLE, ILMÈNE.

GOSTOSMYSLE.

ENFIN, Ilmène, il est arrivé ce tems qu'appelaient mes desirs, ce temps où je vais unir mon sang au sang des Césars. Tout Nowogorod attend dans l'impatience le moment, où ma fille mêlera les roses de son teint à la pourpre impériale : déjà, pour cette auguste fête, les autels sont ornés de guirlandes ; déjà, sont allumés les flambeaux de l'hyménée. Prépare-toi, ma fille, prépare-toi à marcher vers le temple.

Cependant, si cette alliance funeste est déjà résolue, daignez au moins, mon père, en différer le jour : accordez-moi de grace quelque tems pour réfléchir sur mon sort, modérer mes douleurs, et sécher mes larmes, alors que j'arriverai aux pieds des autels.

GOSTOSMYSLE.

Rien ne peut te justifier de ne sentir aucun penchant en faveur de Sinaw. Tu es la récompense promise à ce héros : il tient et le sceptre et Toi des Dieux, comme un double prix accordé à ses héroïques travaux, des Dieux qui, par son bras, ont dissipé les orages de nos factions, et ramené dans notre patrie les heureux jours du calme et de la paix. Ecoute donc, ô ma fille! la voix de la raison; maîtrise enfin ton cœur, et force ce cœur à l'aimer.

ILMENE.

Si je pouvais maîtriser mon cœur, docile à vos desirs, il aimerait le Duc; mais ma raison est trop faible pour vaincre la Nature; et, je le sens, un pareil effort m'est impossible.

GOSTOSMYSLE.

Pour exciter ton amour, peins-toi ses travaux guerriers, peins-toi les malheurs qu'a terminés sa bravoure : rappelle à ta mémoire ces tems d'horreur, où cette ville, où toute cette contrée, où ta patrie, la patrie de tant de héros, gémissaient en proie à l'anarchie, où enfin ses rebelles enfans tournaient contre son sein leurs armes criminelles : l'intérêt alors, le vil intérêt divisait tous les Grands; il entraînait aux plus cruels forfaits, et les citoyens et les soldats. Les lois les plus sacrées tombèrent dans le mépris; un gouvernement vénal, des magistrats corrompus anéantirent la prospérité de nos provinces. Quelques Citoyens encore fidèles à la patrie, et Moi, nous restâmes seuls attachés à la vraie cause. La mort, hélas! a dévoré la plus grande partie des Russes! Dans leur haîne aveugle, les amis s'armèrent contre leurs amis, les parens contre leurs parens : toutes les maisons de nos villes furent arrosées des larmes des épouses; tous les sillons de nos champs furent arrosés du sang des époux. Chaque Magistrat était avide de s'emparer

du pouvoir suprême ; aucun ne voulait veiller au maintien de nos lois.

O ma fille, souviens-toi du jour, où, sous les murs de cette ville, nos amis versèrent des larmes sur le corps de ton frère, de mon fils bien-aimé. Blessé moi-même, je n'attendais plus que la mort. Et alors, aurais-tu pu prétendre au sort brillant, qui t'est réservé dans ce jour ?

Tu le sais, les cieux propices à nos vœux, envoyèrent pour terminer nos malheurs, trois frères, trois héros, suivis de leurs phalanges invincibles. Ils accoururent à notre secours, non pour cueillir les lauriers de la victoire, mais pour sécher les larmes de l'infortune. Transportés d'un courage héroïque, et conduits par la gloire, ils arrivèrent bientôt sur les bords de l'Ilmène. Après avoir réuni mon armée à l'armée de Sinaw, l'aîné des trois princes, je marchai sous ses ordres. Aussi-tôt nos ennemis reconnurent l'ascendant de son épée, de cette épée, gage de la victoire, et signal de la Paix. Dans le fort des combats, le firmament, au bruit de nos armes, aux cris des mourans, semblait tressaillir sur nos têtes. Enfin nous vîmes nos ennemis déposer leur

haine farouche, et s'unir de cœurs avec nous. Le calme se rétablit; et alors, pour payer dignement la valeur d'un prince, qui avait mis un terme à nos misères, tous, d'une voix unanime, nous résolûmes de l'élever sur un trône, qu'il n'accepta enfin, que vaincu par nos prières. Mais ce n'était pas le sceptre qui pouvait satisfaire le cœur de Sinaw; Sinaw, dans ce jour solemnel, me disait en soupirant, hélas! à quoi me sert ce prix de mes exploits? Ton prince, ô Gostosmysle, ne peut-être heureux, qu'alors qu'il recevra de tes mains le présent, dont la privation empoisonne aujourd'hui son bonheur.

Je lus dans son cœur; j'y lus son amour pour ma fille : hélas! faibles mortels, en vain nos mains sont chargées des palmes de la gloire, en vain nos fronts sont ceints des lauriers de la victoire, en vain nos têtes brillent de l'éclat du diadême, rien ne peut nous défendre contre le pouvoir de l'amour.

Qu'avais-je à lui répondre? et n'eût-ce pas été une véritable imprudence, que de contrarier les destins qui voulaient notre bonheur? Que dis-je? si j'eusse été sourd

aux vœux de Sinaw, le peuple eût accablé le père de ses mépris, et eût livré la fille à son amour.

ILMENE.

Le peuple ! et de quel droit? quelle loi lui donne cet indigne privilège? Lui, me livrer à Sinaw! suis-je donc une esclave?

GOSTOSMYSLE.

Quand tu dois sacrifier tes jours au bonheur du peuple, peux-tu lui refuser une alliance, qui t'assure une couronne?

ILMENE.

Mais cette alliance fatale, elle est inutile au bonheur du peuple, et ne peut, hélas! que faire mon malheur!

GOSTOSMYSLE.

Dans les calamités publiques, on doit des éloges au défenseur de la patrie; il est beau de lui témoigner la reconnaissance due à ses bienfaits : tant que dure le malheur, les hommages de celui qu'il accable peuvent paraître forcés; aussi, quand le malheur est

passé, ces hommages doivent-ils être aussi grands que solemnels.

ILMENE.

Eh quoi! notre défenseur n'est-il pas assez payé par le trône, d'où il domine sur nous? Soumise à ce prince; mais sans amour pour lui, je ne veux être que sa sujette. Je me crois plus digne d'éloges, en restant son esclave fidelle, qu'en devenant son épouse, sans aimer mon époux. Mais, direz-vous, il est jeune, il est beau, enfin c'est un héros: je le sais comme vous, mais je hais en lui un amant odieux. Accusez à présent, si vous le voulez, mon goût ou mon jugement, j'y souscrirai: mais permettez du moins à votre fille infortunée, de vous prier de changer de dessein.

GOSTOSMYSLE.

Le Duc a ma parole.

ILMENE.

Hélas! sans m'avoir consultée! Ah! pourquoi faut-il que vous vous soyiez flatté de l'espoir chimérique, que de pareils nœuds pourraient plaire à mon cœur?

GOSTOSMYSLE.

Eh! pouvait-elle jamais se présenter à mon esprit, cette aversion que tu montres pour une alliance si glorieuse? Les offres de Sinaw m'avaient paru le comble du bonheur. Ah! lorsque tu trompes si cruellement mon attente, ne me reproche pas de lui avoir engagé ma parole; ne me tourmente pas de tes inutiles soupirs!

ILMENE.

Cette union est aussi affreuse pour moi que la mort!

GOSTOSMYSLE.

Si la Nature, Ilmène, t'éloigne du prince, l'habitude te rapprochera de lui: l'habitude est quelquefois plus forte que la nature. Suis donc mes conseils paternels, et ne cherche plus à me déshonorer, en me rendant parjure.

ILMENE.

Mes jours sont donc condamnés à se consumer en soupirs, et à s'éteindre dans les larmes!

GOSTOSMYSLE.

Que répondrais-je au Duc, sans violer mes promesses?

ILMENE.

C'en est donc fait! eh bien! mon père, je suis prête à recevoir la mort pour vous: mais du moins accordez-moi encore trois jours à vivre.

GOSTOSMYSLE.

Bannis cette sombre pensée; et, quand il n'existe aucun danger, ne va pas te créer des malheurs; mais plutôt profite des trois jours que tu demandes, pour tâcher d'adoucir l'amertume de tes peines, et de secouer le jour de la douleur qui t'accable.

SCENE II.

ILMENE (seule.)

Oui, cette prédiction fatale s'accomplira pour moi; oui, dans trois jours, ô mon père, ô vous à-la-fois l'auteur de ma vie et de ma

mort, dans trois jours finiront tous mes tourmens. Et toi, qui m'aimes, sans être aimé de moi, n'espère pas, après les chants de notre hyménée, me voir dans ta couche nuptiale : non, je n'y monterai pas, mais je descendrai dans les cavernes sombres de la mort : c'est-là, puisque je ne peux maîtriser mon cœur, que je veux le conserver tout entier à mon cher Trouwor. Mais, qu'ai-je dit? malheureuse! est-ce bien à un amant que je consacre déjà mon cœur? ne me fais-je pas illusion, en flattant ainsi ma vanité? mes yeux ne me trompent-ils pas, lorsque, pour charmer mes douleurs, ils me peignent le respect sous les traits de l'amour? Mais non! ses yeux me disent sans cesse, que son cœur brûle des mêmes feux que le mien. O Amour, puisque tu n'étais pas d'accord avec le Destin, fatal amour, pourquoi t'es-tu glissé dans nos ames? que dis-je! ah plutôt, Amour, allume en mon sein toutes tes flammes! je n'en brûlerai pas long-tems; et toi, Soleil, je cesserai bientôt de voir ta brillante lumière.

SCENE III,

SINAW, TROUWOR, ILMENE.

SINAW.

DOCILE à vos desirs, Madame, j'ai différé notre hymen. Mais, puisque dès-lors vous n'avez aucun reproche à me faire, d'où vient le trouble qui règne sur votre visage? d'où naissent ces soupirs? pourquoi vous vois-je agitée, interdite? se pourrait-il, qu'abusant de votre empire sur un cœur généreux, vous eussiez résolu, au lieu de couronner mon amour, de me faire languir dans vos fers, et de remplacer dans mon ame la joie par la tristesse? de quel crime me suis-je donc rendu coupable envers vous? est-ce de vouloir faire de vous mon épouse, et de vous élever sur le trône, pour y régner avec moi, et dicter par votre bouche des lois à mes Etats. Chère et cruelle Ilmène, vous n'avez déjà que trop désespéré mon cœur, en différant le jour de notre hymenée! Pourquoi, hélas! retarder si long-tems notre

union, et me condamner à d'impuissans desirs? Ah! interrogez Trouwor, il vous dira de quels sombres pensers je suis sans cesse poursuivi, et quelle est la profondeur de la blessure, que vos beaux yeux ont faite dans mon cœur! Trouwor enfin sait à quel point je vous adore, et la nuit seule sait, si je puis goûter les douceurs du sommeil! Ce n'est pas d'aujourd'hui, je vous l'avouerai, que je me suis apperçu de votre indifférence; mais abusé par vos égards, je flottais toujours entre l'espérance et la crainte. Ah! belle Ilmène, si la pudeur seule a causé vos froideurs, je suis le plus heureux des mortels; mais aussi, j'en serai le plus infortuné, si cette froideur n'est pas l'effet de votre modestie.

ILMENE.

Ah! seigneur, n'exigez pas de moi que je vous dise en cet instant la cause de mon trouble! vous l'apprendrez de la bouche de votre épouse. Contentez-vous de savoir que, résignée aux volontés de mon père, je vous suivrai dans trois jours aux pieds des autels.

SINAW.

Vos moindres ordres sont pour moi des lois suprêmes. En vous, respectant son amante, et la fille d'un héros, Sinaw aura soin que jamais vous n'ayiez de reproche à lui faire. Et toi, Trouwor, annonce aux Pontifes, aux Grands et à l'armée, que j'ai différé de trois jours celui de mon bonheur, et répète au père d'Ilmène que j'ai rempli ma promesse.

SCENE IV.

ILMENE, TROUWOR.

TROUWOR.

Vous êtes donc déjà décidée à devenir son épouse ?

ILMENE.

Que je suis loin de le desirer !

TROUWOR.

O mon frère, quel bonheur en ce jour succède à tes malheurs !

ILMENE.

Ce que vous appelez son bonheur, cause mon infortune : mais, si l'on peut me forcer à devenir son épouse, du moins dans la couche nuptiale.... qu'ai-je dit.... quittons au plutôt ces lieux! et vous, Prince, exécutez les ordres de votre frère!

TROUWOR.

Pourquoi, lorsque vos attraits ont enchaîné son ame, hélas! pourquoi suis-je son frère? ô nature! ô amitié! que je dois vous haïr! c'est vous qui causez ma douleur mortelle.

ILMENE.

Arrêtez, Trouwor, arrêtez! cessez des discours....

TROUWOR.

Ah! quand on me prive de vous, m'est-il donc possible de me taire? Mais, hélas! pourquoi m'imposer silence! vous savez dès long-tems que je vous aime.

ILMENE.

Quel nouveau trait vient déchirer mon cœur? aveu cher et fatal! ô ciel....

TROUWOR.

O destin! quelle est donc ta rigueur! je ne puis supporter le poids de tant d'infortunes! qui? moi! vous voir devenir l'épouse d'un rival odieux! voir vos attraits livrés à des mains étrangères, tandis qu'à jamais privé de l'objet de mes vœux....

ILMENE.

Je mourrai, mais avec le nom de votre amante! je descendrai dans la tombe, mais fidelle à notre amour. Ah! de grace, cher Prince, modérez vos douleurs?

TROUWOR.

Moi! lorsque vous voulez épouser mon frère!

ILMENE.

Ne m'accusez pas d'une démarche involontaire! eh! ne dois-je pas exécuter les ordres d'un père? O ciel! fut-il jamais deux amans plus malheureux que nous?

TROUWOR.

Ah! qu'il s'en faut que ce fatal hymenée

ne déchire votre cœur, comme il déchire le mien ! je serai, toute ma vie, le plus infortuné des hommes ! que dis-je ? toute ma vie ! ah ! ce cruel hymen en terminera bientôt le cours ! O vous, hélas ! quand la terre m'aura englouti dans son sein, daignez quelquefois visiter ma tombe ; et, si le malheureux Trouwor vit encore dans votre souvenir, venez dans les ténèbres de la nuit, offrir un dernier sacrifice à ses mânes ; alors, pour consoler mon ombre plaintive, daignez déplorer mon triste sort, et arroser mon tombeau de quelques larmes !

ILMENE.

Ah ! Prince, montrez-moi plus de constance et moins de douleur ! quel sacrifice attendez-vous de moi ? des larmes ! Ah ! une fois séparée de vous, ce ne sont point des larmes que j'offrirai à notre amour, c'est du sang....

TROUWOR.

Que dites-vous ? je ne puis vous comprendre !

ILMENE.

Vous me comprendrez, alors que s'obscurcira la lumière de mes yeux.

TROUWOR.

Plus je réfléchis, et moins je vous entends.

ILMENE.

Finissons cet entretien ; il ne fait qu'accroître mes tourmens. O Trouwor, vous m'êtes bien cher, mais jamais je ne serai votre épouse : non, jamais rien ne pourra m'unir à vous !

TROUWOR.

Sort fatal....

ILMENE.

Arrêtez! voici mon père !

SCENE V.

TROUWOR, ILMENE, GOSTOSMYSLE.

TROUWOR.

Mon frère vient d'entretenir Ilmène : docile en tout aux ordres de votre adorable

fille, il s'est rendu à vos prières; déjà les portes du temple sont fermées, et il m'a chargé de vous annoncer, qu'il avait rempli ses promesses envers vous.

GOSTOSMYSLE.

Mon respect pour ses vertus s'accroît de jour en jour. Daignez, Prince, le remercier pour moi.... Mais que vois-je? qu'avez-vous.... et toi, ma fille, pourquoi ce trouble, ces soupirs?....

ILMENE

Ah! pardonnez à votre fille! pardonnez à la douleur qui m'égare! je voulais ne pas franchir les bornes de mon devoir! desirs impuissans! un sentiment plus fort m'emporte....

GOSTOSMYSLE.

Qu'entends-je? et quel nouveau desir....

ILMENE.

Mon desir est la mort, la mort seule: eh! qui pourrait jamais guérir, ou même consoler mon cœur?

GOSTOSMYSLE.

Je vois tout, oui, je vois écrit dans vos yeux, le secret caché dans vos cœurs.

ILMENE.

Ah! puisque notre amour n'a pu se modérer à vosyeux, jugez quelle en est la force, et plaignez deux infortunés!

TROUWOR.

O horrible assemblage de tourmens inouis! qui veut arracher de mes bras mon amante? Mon frère! qui la livre entre les siens? son père! ah, c'en est trop! la force m'abandonne....

GOSTOSMYSLE.

O sort! combien de malheureux, tu rassembles dans un jour, dans une ville...

ILMENE (à Gostosmysle.)

Si je vous suis chère....

GOSTOSMYSLE (à Trouwor.)

Tâchez de vous vaincre, et de vous élever

au-dessus de vous-même. C'est en tarissant vos pleurs, que vous arrêterez ses larmes.

ILMENE.

Oui, il n'est point pour ce moment d'autre remède à nos malheurs.

GOSTOSMYSLE.

Ah! n'augmentez plus mes douleurs! retire-toi, ma fille; et vous, Prince, n'irritez plus ses tourmens par votre présence?

TROUWOR.

Je ne serai jamais uni avec vous, ô ciel!

ILMENE.

Combattez votre amour, et triomphez de vous-même!

SCENE VI.

GOSTOSMYSLE (seul.)

Est-ce donc là, ô mon cœur, après la fin de nos malheurs publics, est-ce donc là cette joie que tu te promettais? O Sinaw,

quand je t'ai élevé sur le trône, était-ce pour faire verser à ma fille des torrens de larmes amères? ô malheur, es-tu donc inné dans moi? Oui, je ne le vois que trop, tous mes soins sont superflus; des malheurs naissent les malheurs, ils en naîtront sans fin, et c'est par eux déjà, que, de père que j'étais, je suis devenu un tyran!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SINAW, TROUWOR.

SINAW.

Quels horribles tourmens Ilmène me fait souffrir ! dis-moi, Trouwor, tu as conversé avec elle ; ne lui est-il pas échappé quelques expressions, où se décélât un amour qui aurait détruit son repos ? car c'est-là sans doute ce qui trouble son ame, et lui inspire de la haîne pour une union si glorieuse. Oui, j'en suis certain ; dans cette ville, ou dans cette cour, ou même dans ce palais, est caché l'auteur de ses tourmens. Il est enfin, ou parmi les officiers de ma cour, ou parmi mes guerriers, ou parmi les citoyens, ce rival qui tient sous ses lois, celle qui a fait un esclave de son roi ; ô ciel ! un sujet oser me ravir le cœur de ma maîtresse ! est-il possible de souffrir un tel outrage ?

TROUWOR.

Mais, si ce que vous soupçonnez est vrai, pourquoi donc alors brûler d'une ardeur inutile ?

SINAW.

Quiconque ose chercher à détruire mes plus douces espérances, doit s'attendre à toute ma vengeance.

TROUWOR.

Le peuple a-t-il donc ceint votre front du diadême, pour assouvir votre cruauté ?

SINAW.

Seroit-ce donc la première fois que l'amour eût fait naître la tyrannie. Mais ô ciel, inspire à mon cœur plus de magnanimité, et de moi ne fais pas un tyran !

TROUWOR.

Celui qui veut fortement remplir son devoir, ne peut jamais être méchant : ne l'oubliez donc pas, et restez l'égal de vous-même : eh ! si nous le transgressons, ce devoir, que dira cette ville de nous ? quelle

voix retentira dans tout le Nord? que penseront les voisins de cet Empire ? La trompette de la gloire se taira, et nous verrons à-la-fois se ternir toutes ces victoires, qui nous ont élevés au rang suprême. Ah! quand les citoyens se sont sauvés dans ces murs, était-ce donc pour les accabler sous notre joug, que nous les avons si glorieusement délivrés du joug qui les accablait. O Sinaw! puisque notre frère est absent de cette cour, c'est à moi seul, que le devoir impose la loi de vous dire, que vous flétrissez votre gloire: vos sujets, Prince, doivent être vos enfans chéris; ne commencez donc pas votre règne, par les gouverner en tyran.

SINAW.

Ah! si tu aimais autant que j'aime, tu tiendrais un langage différent!

TROUWOR.

Non: la vérité seule serait toujours ma suprême loi : j'aurais commencé par modérer mes desirs illégitimes ; et, luttant de toutes mes forces contre la nature, j'aurais au moins tempéré l'ardeur de ma flamme.

SINAW.

Mon cœur est dompté par une passion indomptable. Et quoi de plus terrible que d'aimer et de n'être pas aimé !

TROUWOR.

Il est encore mille fois plus terrible, de brûler d'un amour mutuel, sans aucun espoir d'en goûter les douceurs !

SINAW.

Ah! je savourerais cette amertume avec le même délice, que si je goûtais les plus vives douceurs de l'amour; et sans songer à la privation de ces douceurs, je ne songerais qu'au bonheur de posséder une amante chérie, de pouvoir faire ensemble un échange de nos soupirs et de nos peines. Par-là, au sein même de mes souffrances, je trouverais mille jouissances véritables.

TROUWOR.

Ilmène est-elle donc la seule, qui puisse offrir des charmes à vos yeux ? Cet Empire est celui de la beauté; la nature a créé, dans

cette ville, des vierges encore plus charmantes, que la charmante Ilmène ; c'est enfin sur nos bords que l'Amour a établi sa cour. Fixez une fois les yeux sur nos assemblées, sur nos fêtes publiques, et vous verrez que, nulle part, la nature n'étale un spectacle plus ravissant que celui de nos vierges. Promenez ensuite vos regards sur elles, et les détournant d'une beauté rigoureuse, faites un autre choix, et livrez votre cœur à un nouvel amour, qui puisse au moins couronner vos desirs.

SINAW.

Eh le puis-je ! Mon amour s'est déjà trop accru ; ses traits ont trop avant pénétré dans mon cœur. Ah ! je le sens, la beauté d'Ilmène m'a enchaîné sous ses lois pour toujours !

SCENE II.

SINAW, TROUWOR, GOSTOSMYSLE.

GOSTOSMYSLE.

DAIGNEZ, Seigneur, agréer mes actions de grâces.....

SINAW.

Ah Gostosmysle ! mon cœur est mortellement blessé. Je ne puis vous peindre le désespoir, où votre fille m'a plongé : Ilmène accable à-la-fois toutes mes pensées et tous mes sens : privé de ses charmes, mon bonheur n'est qu'une chimère, ma vie n'est qu'un néant. Sa beauté à absorbé toutes mes idées, a suspendu le cours de mes exploits glorieux ; enfin, a transformé mon courage en pusillanimité. Pourquoi m'avez-vous élevé au rang suprême, moi, que l'orage des passions agite, comme la vague bat l'esquif le plus léger ? Pourquoi régné-je sur tant de peuples, moi qui ne puis réguer sur moi-même ? Ah ! j'en suis trop certain, je ne plais point, je ne plairai jamais à votre fille : sort cruel, à quels malheurs m'as-tu réservé ?

GOSTOSMYSLE.

Ma fille une fois votre épouse, bientôt vos tourmens cesseront; je connais son cœur ; et, tout en avouant qu'elle soupire aujourd'hui pour un autre que vous, je le répète, une fois votre épouse, elle l'oubliera, et vous restera fidelle jusqu'au tombeau.

SINAW.

Mais si je dois, en l'épousant, empoisonner le cours de sa vie .... Oui, je le sais, Ilmène est vertueuse; son ame est aussi pure que sa beauté est parfaite : mais son cœur n'éprouve aucun penchant pour moi; et dès-lors, quels plaisirs me puis-je promettre avec elle, si je dois toujours la voir plongée dans la tristesse; elle ne répondra aux feux de mon amour, que par les froids égards du devoir; en un mot, je ne verrai en elle qu'une esclave, assujettie aux lois d'un tyran barbare.

GOSTOSMYSLE.

Quand vous aimez ma fille sans espoir d'un tendre retour, j'en conviens, Seigneur, vous êtes malheureux; mais elle est encore plus malheureuse que vous.

SINAW.

Tous vos discours me confirment de plus en plus, que toutes mes espérances sont vaines. O ciel! dans quel abîme m'as-tu précipité! veux impuissans! fatal amour! Et vous, ô Gostosmysle, peignez-lui toute mon ar-

deur et tous mes tourmens : et s'il vous reste encore un moyen, un seul moyen, cher ami, employez-le sans délai. Je ne pourrais jamais me croire heureux, si malgré elle, je deviens son époux, si malgré elle, je la vois assise avec moi, sur le trône et dans la couche nuptiale.

GOSTOSMYSLE.

J'en fais l'aveu, Seigneur, rien n'est plus difficile que de vous assurer le don de son cœur. Pour y réussir, quels moyens jusqu'ici n'ai-je pas tentés ? Je n'en connais plus qu'un....

SINAW.

Parlez ! quel est-il ?

GOSTOSMYSLE.

Son devoir.

SINAW

Son devoir ! Et qu'est un froid devoir pour mon ardent amour ? un léger rafraîchissement pour un cœur enflammé ; ô ciel ! où trouver un asyle ? que faire pour soulager mes tourmens ? Je lis l'arrêt de ma mort dans les yeux qui m'enchantent. Depuis ce jour fatal, depuis ce moment terrible, où la liberté s'est enfuie

pour jamais de mon cœur, où j'ai goûté la coupe de l'amertume, séduit par le miel perfide, dont l'espérance avait couronné ses bords; la beauté cruelle qui règne sur toutes mes pensées, a déchiré mon cœur, a troublé ma raison! Je ne sais où reposer mes idées vagabondes. Que t'est-il donc arrivé, Sinaw? une pareille vie convient-elle à un souverain, à un héros? Oh! combien le peuple, combien Gostosmysle doivent te respecter! O mon courage, qu'es-tu devenu? Et toi, ma raison, où es-tu? O destins, depuis que les beaux yeux d'Ilmène ont enchanté mon ame, vous m'avez ravi tout mon courage, et toute ma raison. J'erre sans cesse, et par-tout je soupire, je gémis. Est-il dans l'univers un seul mortel plus malheureux que moi?

GOSTOSMYSLE.

Dans l'univers! Seigneur! et dans cette ville seule, vous n'êtes pas le seul infortuné, vous n'êtes pas le seul, à qui le cruel amour ait fait perdre la raison, les forces et le courage: il en est d'autres encore plus infortunés que vous.

SCENE III.

SINAW, TROUWOR.

SINAW.

Ce qu'il vient de me dire, en me laissant dans l'incertitude la plus cruelle, ne fait qu'accroître mon trouble et mes douleurs ; j'ai un rival, je le sais : mais quel est-il ? c'est ce que j'ignore, et ce qu'on ne veut pas m'avouer. Mon cher Trouwor, vois toute la grandeur des souffrances de ton frère, toute la fureur du sort affreux qui le poursuit. Ah ! par pitié, dis-moi, mon cher frère, ne connais-tu pas le nom de l'heureux mortel, qu'Ilmène a enchaîné sous ses lois ? Oh non ! si tu l'avais su, dès-long-temps, à l'aspect des horribles tourmens, que mon cœur souffre dans mon corps épuisé, dès-long-temps tu m'aurais indiqué le sang que je dois répandre, et le sein où je dois enfoncer cette épée.

TROUWOR.

Quand j'ai tout perdu, la liberté, la paix et l'espérance, qu'aurais-je encore à ménager? Répands donc, répands ce sang dont tu es si avide. Barbare, élance-toi sur ta victime! qui t'arrête? lève ce fer sur le sein de ton frère, plonge-le dans son cœur, et renverse-le expirant à tes pieds! frappe donc! voilà mon cœur, et tu vois ton rival.

SINAW.

Dieu! est-ce un spectre que j'apperçois.... ah! tu m'arraches la vie!

TROUWOR.

Je ne cèle plus mon secret. Venge sur moi tous tes tourmens; frappe, avant de m'arracher Ilmène; quand tu me raviras mon amante, ce ne sera ni par des plaintes, ni par des soupirs que je me vengerai de toi: frappe donc, alors il sera trop tard.

SINAW.

Fut-il jamais un jour plus funeste. O Trouwor! oublie ou l'amitié ou les charmes

d'Ilmène : ne sois plus son amant, ou ne sois plus mon frère.

TROUWOR.

Noms chéris, tous deux vous êtes sacrés pour mon cœur!

SCENE IV.

SINAW.

Il est donc découvert à mes yeux, ce secret terrible? mais plutôt ce que je viens d'entendre, ne serait-il pas l'effet d'un vain songe? je sens mes cheveux se hérisser sur ma tête, je sens tout mon cœur se resserrer d'horreur. La terre tremble sous mes pas! le ciel s'obscurcit! Ilmène!... Trouwor!... Amour, amitié, qui de vous dois-je sacrifier? O mon frère, mon cher frère, je suis ton ami, ton véritable ami.... Ilmène, il m'est impossible de t'abandonner. A peine mes lèvres ont-elles prononcé ton nom adoré, qu'à l'instant même tout mon courage m'abandonne. Beauté céleste! assemblage de

tous les charmes .... Tout mon bonheur a disparu sans retour. Malheureux Sinaw, enchaîné par ses divins attraits, dois-tu rompre ces chaînes, ouvrage de l'amour, ou les nœuds fraternels qu'a tissus la nature, et que, depuis ton enfance, l'amitié s'est plu à resserrer sans cesse ? O Destin! toi qui nous a conduits dans ces murs, était-ce pour nous faire éprouver les plus affreux malheurs, pour ne m'offrir dans un frère chéri, qu'un ennemi farouche, pour creuser ici nos deux tombeaux, et nous y précipiter ensemble? O cité fatale! ô bords que je déteste! ah! lorsque, couverts de gloire, nous entrâmes dans ces murs, qui l'eût pu croire qu'ils deviendraient le théâtre de tant d'horreurs? O Trouwor, quand je succombe à mon fatal amour, je ne sais si je suis encore ton frère, ou si tu es mon ennemi le plus terrible ! Mon ennemi .... Quelle idée accablante! mais je ne saurais te nommer mon frère : cruel, tu m'enlèves ce que j'ai de plus cher! tu m'enlèves ! que dis-je ? tu me l'as déjà enlevé..... peut-il être rien de plus affreux pour moi ? oh ! s'il était encore sensible à l'amitié, s'il cessait d'aimer ma chère Ilmène, comment récompenserais-je dignement tant de gé-

nérosité? mais non! rien ne peut rendre à la liberté le cœur, qu'ont une fois enchaîné les attraits d'Ilmène. Toute la nature n'a rien d'aussi beau qu'Ilmène. O ciel! si tu veux mettre enfin un terme à mes horribles tourmens, remplace la réalité des événemens de ce jour, par les fantômes des songes de la nuit. Vains desirs, je ne te vois que trop, affreuse réalité! ô supplices!....

SCENE V.

SINAW, ILMENE.

SINAW.

JE connais, Madame, votre amour pour Trouwor.

ILMENE.

Ce qu'a dit Trouwor, je le confirme ici. Un penchant, funeste pour lui, entraîna mon cœur vers le sien; et l'amour m'unit à lui pour toujours....

SINAW.

Pour toujours!... Mais vous souvenez-

vous bien, que, dans trois jours, vous serez mon épouse, et que promise à Sinaw, vous devez subir avec lui les lois de l'hymenée ?

ILMENE.

Prince, quand je serai votre épouse, alors mon devoir me fera oublier mon amant.

SINAW.

Et vous venez de dire que l'amour vous unissait à lui pour toujours !

ILMENE.

Les instans que j'ai encore à vivre sont comptés ! oui, dans l'instant fatal, où les nœuds de l'hymen attacheront ma vie à la vôtre, mon ame s'envolera de mon corps.

SINAW.

Quel coup affreux me réservez-vous pour prix de tant d'amour? Est-ce donc pour un traitement si cruel, que cette flamme a pris naissance dans mon cœur ? Vous traitez d'instant fatal, l'instant de notre hymen, et comme accablée d'un coup mortel, vous êtes plongée dans la douleur, et déchirée par les tourmens. Pour récompenser ma constance, vous

mettez tous vos soins à désespérer mon cœur! Eh quoi ! ma passion pour vous ne vous paraît-elle pas assez grande ?

ILMÈNE.

Tandis que votre grand cœur, épris malgré moi de mes foibles attraits, se consume en un vain espoir, il languit dans une honteuse oisiveté. Hélas ! Seigneur, quand cette passion fatale s'est glissée dans votre sein, vous n'en pouviez prévoir les suites funestes ! Et moi, ainsi que vous, je brûle pour un autre d'une passion involontaire et malheureuse.

SINAW.

Quels fruits amers je recueille de mon amour ! Ah ! l'excès de ma passion méritait-il une pareille récompense ?

ILMENE.

La passion de Trouwor pour Ilmène, est plus forte que la vôtre, et vos malheurs ne sont en rien comparables aux siens. En m'aimant, Prince, vous n'éprouvez que le déplaisir de me voir rebelle à votre amour; mais

Trouwor perd à jamais une fidelle amante ! Qui pourrait égaler sa douleur mortelle ?

SINAW.

Une fidelle amante ! Sied-il donc à votre rang, à votre sexe, de vous donner ces noms, quand votre futur hyménée vous impose la loi, de rompre tous les nœuds de l'amour ?

ILMENE.

Ah ! autant la vie m'est devenue odieuse, autant m'est cher le nom de son amante ! je ne suis pas encore, je ne suis pas votre épouse. Du moins, jusqu'a l'instant qui doit m'unir à vous, permettez à Ilmène de porter ce nom chéri ! Sort cruel ! d'avec qui me forces-tu de me séparer ! Seigneur, vous le voyez, même devant vous, je ne cache pas ma faiblesse. Ah ! de grâce, plaignez ma douleur ; prenez pitié de mes tourmens ! permettez à mon cœur, de posséder l'objet de tous ses vœux, celui après lequel ce cœur soupire, et pour qui palpite mon sein enflammé. Hélas ! quand j'aurai, autant qu'il est en moi, obéi aux ordres de mon père, quels charmes pouvez-vous espérer de ces yeux, que vous aurez condamnés à des larmes éternelles ?

Serait-il donc possible, que la cruauté eût étouffé en vous tous les autres sentimens ? Votre cœur est-il donc le cœur d'un barbare ? Quels attraits peut encore vous offrir une infortunée, qu'a flétrie la douleur ? Les forces et la vie abandonnent déjà la mourante Ilmène. Ah ! Seigneur, ne devenez pas l'auteur de mon trépas ! Vous avez signalé tous les jours de votre règne, par autant d'actions généreuses : vous vous êtes sans cesse montré le père de votre peuple. Enfin, la nature semble avoir exprès formé votre ame, pour qu'elle se dirigeât toujours par le flambeau de la vérité, et votre cœur, pour qu'il tarît, dans toutes leurs sources, les larmes de vos sujets. Quand du haut de votre trône, vous daignez écouter avec bonté, les cris et les gémissemens des infortunés, Ilmène, l'innocente Ilmène sera-t-elle la seule, à qui vous vouliez arracher la vie ? Où irons-nous chercher la justice, si vous tâchez de l'anéantir ? Ah ! plutôt devenez un héros bien plus grand que vous-même ! renoncez à moi ; faites voir aux yeux de tout Nowogorod que, quelque fût votre amour pour Ilmène, toujours digne de votre illustre renommée, vous avez préféré la gloire à l'amour ; et que, si le

cœur de Sinaw a pu succomber un instant à l'excès de sa passion, son ame héroïque a su bientôt remporter sur elle une victoire signalée.

SINAW.

Quel conseil osez-vous me donner! Ah! en me privant de vos charmes, vous me condamnez à un désespoir éternel! et vous m'ordonnez la gloire: non, cruelle, non plutôt vous m'entraînez vers l'ignominie!

ILMENE.

Puisque je ne puis fléchir votre cœur, pourquoi ne m'ôtez-vous pas la vie?

(*elle sort*).

SINAW.

Peuples de ces contrées, que direz-vous, quand vous apprendrez la faiblesse de mon ame? Est-ce donc à un souverain, est-ce à Sinaw de soupirer et de gémir?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOSTOSMYSLE, ILMÈNE.

GOSTOSMYSLE.

Je vois ta douleur, ô ma fille, j'entends tes profonds gémissemens! va, je connais comme toi, quelle est la grandeur de ta perte. Se priver d'un amant adoré, surmonter la passion la plus ardente, se sacrifier au plus rigoureux des devoirs, que ces efforts sont pénibles pour un sexe, aussi faible que le tien! Mais tu es ma fille: triomphe donc de ta flamme, et fais voir par là de quel sang tu as reçu la vie : fais voir qu'en toi palpite encore le cœur de ton père, et que par toi, sa postérité va se régénérer, avec plus d'éclat que jamais. Tout mortel qui remplit d'actions magnanimes, le court espace de sa vie, devient semblable aux immortels. Dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, aimée de celui qüe tu

aimes le plus en ce monde, si tu peux te vaincre toi-même, alors avec quel transport, dans ma fille chérie, j'embrasserai mon image !

ILMENE

Oui, je ferai voir à tout Nowogorod, que votre fille est digne de vous. Mais, ô mon père, pouvez-vous exiger que mon ame soit tranquille, quand, hélas! je vais donner le coup de la mort, à celui que je chéris, à l'égal de vous-même ?

GOSTOSMYSLE.

Où parlent le devoir et la patrie, là il n'est plus d'amant, de père, de parens. C'est la patrie qui t'a donnée à Sinaw, pour prix de ses services : dès-lors, ni toi, ni moi, nous n'avons aucun pouvoir sur toi. Qu'il est avantageux à l'homme, de suivre toujours les lois du devoir ! en obéissant à sa voix, son cœur est tranquille, même au sein du malheur : s'il souffre pour lui, cette idée seule allége le poids de ses souffrances. Toute ame pure, qui a le vice en horreur, et qui est fortement pénétrée de l'amour de la vertu, trouve de la douceur, dans les maux mêmes qu'elle endure pour elle.

ILMENE.

Quoi ! mon père, je resterais insensible au sort affreux, qui m'a frappée par vos mains, de ses coups les plus terribles ; ah ! c'est ce que je n'ose jamais espérer. Eh ! quel cœur assez dur pourrait me le reprocher ? ne fais-je donc pas éclater assez de courage, en n'excitant pas votre courroux par ma désobéissance ? L'excès de ma douleur ne prouve-t-il donc pas assez, la grandeur du sacrifice que j'offre à mon devoir ? Dans la fleur de mes ans, je marche à la mort.....

GOSTOSMYSLE.

Au repos. Par-là tu mettras un terme à tes peines ; par-là cesseront tous tes tourmens : mais dans quelles douleurs ne plongeras-tu pas ton malheureux père ? Si ta vie est funeste pour moi, ta mort me le serait encore plus. Crois-tu donc que Gostosmysle puisse oublier sa fille ; sa fille, en qui il avait mis toutes ses espérances ; sa fille, pour laquelle il vivait uniquement, dans l'idée flatteuse que, par elle, la gloire de son nom brillerait, avec un plus vif éclat, dans sa postérité ?

ILMENE.

Mais, sans cesse absorbée dans ses douleurs, sans cesse baignée dans ses larmes, la malheureuse Ilmène sera-t-elle en état de remplir cette espérance, que vous fondez sur elle?

GOSTOSMYSLE.

Mais si tes yeux viennent à se fermer pour un sommeil éternel, pourrai-je alors être assez insensible, pour que ma fermeté ne soit pas ébranlée d'un coup aussi terrible? Et ne peut-il pas montrer de la faiblesse à la fin de sa carrière, celui qui, jusqu'à présent, a vécu sans en connaître aucune; qui, même en inhumant son fils, n'a pas laissé échapper une seule larme de ses yeux? Ah! je le sens, ces yeux répandraient à ta mort des torrens de larmes amères: eh! que dirait alors de moi tout le peuple? Qu'il seroit cruel pour moi, d'entendre à mes oreilles retentir ces mots: « Ce Gostosmysle si ferme nous égale donc en faiblesse ». Et même, quand j'empêcherais cette faiblesse, de pénétrer jusqu'à mon cœur, combien ce cœur ne sera-t-il pas accablé de ta perte!

ILMENE.

Eh ! mon père , je ne vous reproche pas ma mort! Vous , à votre tour, ne me reprochez pas mes larmes. Oui , je vous le dis encore , fidelle à l'honneur, docile à mon devoir , je m'unirai à Sinaw des nœuds de l'hyménée : mais , ô ciel ! puis-je vivre après un tel malheur ? Et vous , Trouwor , vous la source de mes pleurs , pourquoi , hélas ! êtes-vous entré dans ces murs ?

GOSTOSMYSLE.

Puisqu'un sort fatal l'a voulu , fortifie ton courage ; éloigne Trouwor de ta pensée. En faisant paraître, sur ton visage, tant de compassion pour son sort, tu ne fais qu'accroître ta flamme et ta douleur.

ILMENE.

L'amour le plus fort m'entraîne vers le malheureux Trouwor. Je tâcherai cependant , autant qu'il sera en ma puissance, de l'effacer de ma mémoire : je mets tous mes soins, j'emploie tous mes efforts, pour repousser cette idée. Vains efforts ! soins inutiles ! par-tout ma passion me poursuit ; par - tout elle augmente le feu qui me dévore, et détruit mon

repos. Oui, je rencontre en tous lieux l'image de mon amant, et elle nourrit ma flamme, même alors que je voudrais l'étouffer. Toute ma raison s'est évanouie; mon sang coule en torrens de feu dans mes veines. Blessée mortellement dans les combats continuels, que mon cœur livre à mon amour, je me débats, je gémis, je souffre au-delà de toute expression. Au milieu des déserts habités par des barbares, plongé dans un noir cachot, l'esclave ne lutte pas contre ses fers, comme je lutte contre ma passion, au sein de ma patrie, au milieu des jours de notre prospérité et de notre repos. Les temps désastreux sont passés: aujourd'hui, dans cette ville, personne ne souffre que Trouwor et Ilmène....

GOSTOSMYSLE.

Qu'oses-tu dire, quand c'est toi, toi-même qui détruis le bonheur de ceux qui, par leurs exploits, ont le plus contribué au retour de la paix dans ces murs? Ton père n'est-il pas affligé? Sinaw ne l'est-il pas, lui qui voit dans son frère un obstacle à ses desirs; lui à qui un rival et la mort, disputent la récompense, promise à ses travaux guerriers; lui enfin, qui reçoit les coups les plus funestes de la main de son amante?

ILMENE.

Non, il n'est dans tout cet empire, il n'est pas de mortel aussi malheureux qu'Ilmène! Trouwor même n'est pas aussi infortuné que moi. Aussi-tôt qu'il aura cessé de se flatter d'un vain espoir, libre comme autrefois, il vivra, sans subir les lois d'un hymen odieux; mais moi, en le perdant, je vais passer, hélas! sous le joug d'un tyran, qui est l'auteur de tous mes maux.

GOSTOSMYSLE.

Arrête, voici Trouwor! retire-toi!

ILMENE.

Mes genoux chancelans se dérobent sous moi!

SCENE II.

GOSTOSMYSLE, ILMENE, TROUWOR.

TROUWOR.

Ah! pourquoi vous retirer, chere Ilmène? Ne voyez-vous plus en moi Trouwor?...

ILMENE.

Je dois obéir aux ordres de mon père.

GOSTOSMYSLE.

C'est le seul moyen de calmer la passion qui la tourmente.

TROUWOR.

Permettez à mes yeux de contempler, encore une fois, les charmes de votre adorable fille. Aujourd'hui même elle marchera aux autels; aujourd'hui elle jurera de me quitter pour jamais.

ILMENE.

Aujourd'hui! .....

GOSTOSMYSLE.

Rien ne peut t'affranchir de cette démarche, que réclame ton devoir.

ILMENE.

O ciel! pourquoi as-tu donné la vie à la malheureuse Ilmène?

TROUWOR.

Sinaw, emporté par une fureur aveugle, prépare pour ce jour mon exil et son hymen. Déjà tout Nowogorod en est instruit; Trouwor, hélas! va donc pour toujours être privé de votre présence.

GOSTOSMYSLE.

Ma fille, n'aigris pas ses malheurs; jouis de ces derniers momens, mais sans répandre des larmes. En lui montrant, par ton exemple, de quelle force ton sexe est capable, tu lui donneras une leçon utile, où il lira son devoir. Et vous, Prince, quand une fille timide triomphe de son cœur, à combien plus forte raison un homme, tel que vous, ne doit-il pas triompher du sien?

SCENE III.

TROUWOR, ILMENE.

TROUWOR.

Est-ce donc là le fruit de tant d'amour! Mais, ô chère Ilmène! nos espérances ne

sont pas encore tout-à-fait évanouies; profitons de ces courts instans, pour détourner loin de nos têtes, le coup affreux qui les menace.

ILMENE.

Ah! cher Prince, réduite à une pareille extrémité, enflammée de la passion qui consume mon cœur, est-il rien qu'Ilmène ne voulût faire pour vous? Mais je n'apperçois nulle part un abri contre l'orage. Ah! dans mon désespoir, j'abhorre le monde et la vie!

TROUWOR.

Vous l'avez entendu, ce jour même doit éclairer mon départ. Je vais vivre et mourir loin de vous. Le hazard seul me guidera; lui seul il fixera ma course. Si vous n'éprouvez pas trop de répugnance, à porter le nom d'épouse d'un fugitif, et si vous m'aimez encore, quittez ces lieux; et, du faîte des grandeurs, où vous montez aujourd'hui, ayez le courage d'en descendre, de vivre avec moi dans l'indigence et les déserts, d'habiter avec un homme exilé, proscrit, abandonné de l'univers entier. Renoncez à l'espérance,

et avec elle, aux desirs de ces douces, de ces nombreuses jouissances, qui, par leur éclat et leur variété, sans cesse flattent les souverains ; partagez, en un mot, tout mon malheur, qui se changera pour moi en bonheur suprême, si vous me rendez possesseur de vos charmes divins.

ILMENE.

Hélas ! il ne me reste donc plus qu'à soupirer et qu'à gémir! O fatal destin ! ô jours pleins d'amertume ! Ah ! croyez-moi, combien, affranchie d'un sort cruel qui m'accable, sous le poids d'un amour malheureux, combien, cher Prince, n'aurais-je pas desiré de vivre avec vous dans l'indigence et la solitude, et de passer ainsi ma jeunesse, au sein du calme le plus profond, et des plaisirs les plus purs ! Mais comment pourrais-je désobéir à mon père ? Mon ame est digne de la sienne. Je sais ce qui doit m'arriver, après cet hymen odieux; mais rien en ce monde, non, rien ne pourra me faire oublier, le devoir que je me suis imposé.

TROUWOR.

Si vous m'aimiez davantage, votre cœur

ne vous donnerait pas un semblable conseil. Quand la voix de la raison étouffe celle de la passion, les sens peuvent être échauffés, mais le cœur n'est pas enflammé.

ILMENE.

Que d'efforts n'ai-je pas faits jusqu'ici, pour cacher mon amour! Eussé-je même voulu en attester l'excès, par le serment le plus sacré, personne ne m'aurait crue. Ah! Prince, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir à quel point je vous aime! Non, jamais l'amour n'a brûlé un cœur, d'un feu plus dévorant. Bientôt l'effet prouvera mes paroles, et alors on vous l'apprendra. Celui qui gouverne les cieux, celui que nous adorons tous, veut que nous lui ressemblions. En moi, je montrerai au peuple, la digne fille d'un héros: oui, après m'être sacrifiée à mon devoir, je me sacrifierai pour l'amour; et, après avoir vécu quelques instans l'épouse de Sinaw, je saurai mourir l'amante de Trouwor.

TROUWOR.

Vous! mourir à la fleur de votre âge, avec une beauté si ravissante! Ah vivez! et ne

vous immolez pas à l'amour ; vivez, et bannissez, loin de vous, l'idée lugubre de la mort!

ILMENE.

Non, rien ne peut me détourner de mon projet! pour vous, allez vivre, où le sort vous accordera un asyle ; je n'ignore pas combien ma perte afflige votre cœur; mais ma douleur est encore plus cruelle que la vôtre.

TROUWOR.

Vous me parlez de votre fidélité, et dans le même instant, hélas! sans pitié pour moi, vous causez ma perte! Eh quoi! un tyran même fait-il périr celui qu'il veut sauver? Ah! la tyrannie, avec toutes ses fureurs, n'a rien de si terrible, que les traits empoisonnés, que lancent vos yeux perfides! Oui, au même instant que vos regards me témoignent l'amour, qui vous embrâse pour moi, vous me préparez le coup mortel.... Frappez donc; percez ce cœur infortuné, et ventez ensuite la pitié qui vous parlait pour moi. Je vois bien que vous ne connaissez que les rigueurs de l'amour, et que vous comptez ma mort au nombre de vos devoirs. Il n'est pas vrai, cruelle, que, sauver votre amant des

plus cruels supplices, ce soit vous couvrir d'ignominie; et, si votre père à une pareille opinion, votre père n'a qu'une ame atroce.

ILMENE.

L'amour raisonne presque toujours en aveugle; et mon père depuis ma plus tendre enfance, habitua sa fille, à soumettre toujours son cœur à la raison.

TROUWOR.

Le temps qui me reste à vous voir, s'envole avec rapidité. Avec quelle douleur je vais quitter cette ville, qui renferme toute ma consolation! . . . Mais que vois-je? vos yeux répandent des larmes! . . . Vous pleurez mes malheurs! ah! plaignez-moi, oui, plaignez Trouwor... Vos pleurs redoublent, dites-moi donc, dites-moi, chère Ilmène, si, dans ma douleur, je puis encore espérer pour prix de ma flamme, que vous consentirez . . . .

ILMENE.

O sort affreux!

TROUWOR.

Ah! mon sort est enchaîné au vôtre pour

jamais! jamais je ne puis être heureux sans vous

(*Se jettant à ses genoux*).

O ma bien aimée! prends pitié de ton amant; secoue, brise les liens fatals qui t'enchaînent; et sur-tout, souviens-toi bien qu'il ne nous reste plus qu'un instant, pour échapper au malheur.

ILMENE.

Je me souviens que je suis la fille d'un héros!

TROUWOR (*toujours à ses genoux.*)

Avez-vous donc, emportée par un aveugle héroïsme, avez-vous oublié que vous me perdez aujourd'hui pour toujours? Un amant peut-il résister à un traitement aussi barbare? Ah! sauvez-moi, il en est encore tems, sauvez-moi!

SCENE IV.

SINAW, TROUWOR, ILMENE.

SINAW.

FUT-IL jamais de scélérat, capable d'une aussi noire trahison? Tu sais, traître, que

son père me l'avait destinée pour épouse ; et, puisque tu le sais, le bonheur dont tu te flattais, doit s'être évanoui pour toujours.

TROUWOR.

Pour toujours ! ... quand elle vient de me donner le nom de son époux.

SINAW.

Vil imposteur ! traître envers l'amitié et la nature ! il est donc trop vrai, que les nœuds sacrés du sang ne peuvent arrêter celui, qui a franchi une fois les bornes de la vertu !

TROUWOR.

Arrête ! Tu es, je le sais, fort de ton pouvoir suprême ; mais est-ce à Trouwor à souffrir de pareilles injures ; et, si mon devoir m'ordonne de t'obéir, le sang, dont nous sommes nés, m'êmpêche de te craindre ! je puis, comme ton sujet, céder à tes indignes fureurs ; mais comme homme, jamais homme ne pourra impunément me donner des noms injurieux !

ILMENE.

N'ai-je donc pas assez des tourmens que j'endure !

SINAW (à Trouwor.)

Ces noms, ton crime les a mérités tous!

ILMENE (à Trouwor.)

Ah! Prince, arrêtez!

SINAW (à Trouwor.)

Que peux-tu contre moi?...

TROUWOR (il tire son épée, et se jette sur lui.)

Je peux tout ce que me dicte l'honneur!

ILMENE.

Qui de vous deux l'emporte en cruauté? puisque votre amour pour moi vous rend si cruels envers vous, enfoncez dans mon sein, enfoncez votre épée.

TROUWOR.

L'amour, la vengeance, l'amitié, la nature, déchirent à la fois mon cœur. O passions! qui de vous l'emportera dans ce cœur combattu!.... c'en est fait.

(*Il met son épée dans le fourreau*).

SINAW

Vous seule, vous avez désarmé ma vengeance : ainsi, c'est à vous seule d'engager cet audacieux, à ne pas détruire l'amitié que j'avais pour lui, et sans laquelle je le ferais périr sur un échaffaud par le plus cruel supplice.

TROUWOR.

Quoi! tu oses encore me menacer du supplice !

ILMENE.

Ah! Trouwor, si vous m'aimez, si vous voulez conserver mes jours, retirez-vous.

TROUWOR.

En quelque lieu que le sort me condamne à vivre, je ne cesserai, chère Ilmène, de vous adorer jusqu'à mon dernier soupir.

SCENE V.

SINAW, ILMENE.

SINAW.

Quoi! Madame, vous souffrez Trouwor à vos genoux, le même jour où vous devez, avec moi, marcher à l'autel!

ILMENE.

O ciel, prête-moi une force égale à mes souffrances! O mes yeux, arrêtez vos larmes! et vous, Seigneur, ne parlez plus de Trouwor en ma présence! je puis bien sans cela devenir l'épouse de Sinaw.

SINAW.

J'aime à voir combien son souvenir afflige votre cœur; si j'en crois les apparences, vous n'avez pas encore renoncé entièrement, à l'espoir de posséder cet objet de vos desirs. Ah! je crains bien, Madame, que ces desirs ne soient pour moi la cause de ma perte, et pour vous une source de crimes et de déshonneur!

ILMENE

Un cœur profondément affligé, peut-il s'occuper de pareilles idées ? il est tout entier aux malheurs qui l'accablent.

SINAW.

O Ilmène ! vous pouvez ce jour même, me rendre le plus heureux des mortels ! oui, j'attends de vous le comble de la félicité, et je languis dans cette attente. Mon imagination goûte d'avance le bonheur, dont je suis encore privé, et cette privation augmente mes douleurs ! Ah ! trop chère Ilmène, quand l'amour de Sinaw vous appelle au trône, mettez enfin, mettez un terme à ses soupirs, ainsi qu'à vos douleurs.

ILMENE.

Ne recommencez pas, Seigneur, à persécuter mon triste cœur ! je suis prête à marcher avec vous vers le temple.

SINAW.

C'est-là que je veux mettre la couronne sur votre tête, et vous faire asseoir avec moi sur

le trône. Oui, gouvernez Nowogorod avec Sinaw, régnez sur toutes ces contrées avec le même empire, qui vous fait régner sur mon ame : en un mot, disposez en souveraine, et de mon cœur et de ma vie.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ILMENE.

Cruel devoir ! dans quel abîme m'as-tu plongée ! ne suis-je donc née, que pour vivre en proie aux plus affreux malheurs ? Je sais que la mort doit d'un seul coup les terminer tous ; mais cette mort n'est-elle donc pas déjà assez horrible ? je sais encore que, le jour fatal devant arriver, il devrait m'être égal que ce jour arrivât, ou plutôt ou plus tard. Mais, dans la fleur de la jeunesse, et, dit-on, de la beauté, aimant et aimée de l'amour le plus ardent, puis-je, sans regrets, fermer pour toujours les yeux à la lumière, et remplacer la timidité par une audace héroïque ? Mais, que dis-je ? cette vie, à quoi me servirait-elle ? absurdes terreurs ! quoi ! je perds tout ce qui pouvait faire les délices de ma vie, et je craindrais de la per-

dre : ah ! périsse ma jeunesse, et périsse avec elle ma prétendue beauté ! Et pourquoi voudrais-je encore rester dans ce monde ! est-ce pour me noyer sans cesse dans mes larmes ? pour adresser au sort des plaintes continuelles et des reproches amers, et fatiguer le ciel et la terre de mes gémissemens perpétuels ? La mort est un bienfait pour les malheureux. O doux moment de mon repos ! viens et enlève mon ame à mon corps et aux tourmens. Et toi, astre brillant du jour, toi, qui, de la voûte azurée, vois toutes les beautés qui respirent ici-bas, montre à Trouwor la plus parfaite de toutes, et par là, aide-le à oublier sa malheureuse amante ! Cher Trouwor, puisse bientôt le plaisir essuyer tes larmes ; mais apprends que, si tu peux trouver une amante cent fois plus belle qu'Ilmène, tu n'en trouveras jamais qui t'aime aussi tendrement qu'elle.

SCENE II.

GOSTOSMYSLE, ILMENE.

GOSTOSMYSLE.

C'EST à présent, ma chère fille, qu'il faut te vaincre : ils sont arrivés ces momens, où ton intérêt t'ordonne de montrer du courage, et d'effacer de ta mémoire une image trop chère. Oui, renonce à Trouwor, et, en montant sur le trône, d'amante infortunée, deviens la mère de tout un peuple. Au défaut des plaisirs de l'amour, cherches-en dans les grandeurs et dans la gloire. Non que ton père t'invite à l'orgueil; ce n'est point par-là que le trône flatte les grands cœurs ; mais je t'invite à la pratique de toutes les vertus. C'est pour cela qu'un souverain est chargé du pouvoir suprême. Promenant du haut de son trône ses regards paternels, sur les peuples que le ciel lui a confiés, il les protège et les gouverne. Partout il fait fuir le mensonge, et régner la vérité. Ma fille, tu vas, par ton hymen,

devenir maîtresse du cœur de Sinaw, tu vas participer à ses droits, et à son pouvoir suprême. Mais dans ce rang élevé, garde-toi de te croire égale à la Divinité. Simple mortelle, pense et agis en mortelle. Ferme tes oreilles aux lâches discours des indignes flatteurs ; protège l'innocence opprimée ; respecte ceux qui marchent d'un pas ferme, dans le sentier de l'honneur ; éloigne du trône ceux, qui n'ont aucun principe d'humanité, et environne-le des hommes, dont le cœur ressemble à celui de ton père. Ne prodigue tes bienfaits, qu'à des sujets d'une probité à l'épreuve, et d'une expérience consommée. Que la sagesse préside à toutes tes actions, et règle toutes tes démarches. Sois la mère de l'orphelin, la protectrice de la veuve. Fais asseoir la vérité à côté de toi sur ton trône ; sur-tout abhorre le crime, et qu'en te voyant, l'on croie voir régner la vertu même, sous les traits d'une beauté modeste. Alors, ma fille, la gloire sera ta récompense ; un siècle d'or brillera pour tes sujets. Ah ! quand tu vas donner à ton peuple des souverains, et à mes descendans l'immortalité, pourrais-tu t'affliger en vain d'une perte irréparable ? Non, plutôt

pour ton bonheur, pour celui de toute cette contrée, goûte sur le trône les plaisirs les plus purs.

ILMENE.

Dans le désordre de mille pensées, dans l'égarement de la raison, dans les angoisses de la douleur, est-il donc facile de travailler au bonheur de l'humanité? Privée de mes plus douces espérances, séparée d'un objet adoré, précipitée dans l'abîme des malheurs, quand la lumière des cieux éclaire à peine mes yeux voilés de larmes, quand mille maux à la fois se disputent mon cœur, quand le sort verse sur moi un déluge de tourmens, à quoi puis-je être utile? Celui dont le cœur est condamné à une affliction éternelle, ne peut jamais faire usage de sa raison.

GOSTOSMYSLE.

Eh! c'est ce qui rendra ta gloire encore plus grande. Se vaincre au milieu des douleurs, des soupirs et des larmes, après avoir été à jamais séparé de l'objet le plus cher, est une victoire au-dessus des forces d'une femme. Mais aussi, plus la résistance fut grande, plus cette victoire est glorieuse.

Eleve-toi donc au-dessus de toi-même, et que tout Nowogorod dise : Ilmène a fait voir de quel père elle était née, et quoique le sort l'ait accablée de tout son poids, elle n'a pas succombé sous ce terrible fardeau.

ILMENE.

Après avoir perdu tout ce qui me flattait dans ce monde, n'était-ce donc pas m'élever assez au-dessus de moi-même, que de ne pas résister à l'autorité paternelle ? N'exigez point à présent d'autre sacrifice d'Ilmène : c'est parmi les Dieux que vous devez chercher le courage, que vous attendez ici du cœur d'une fille.

GOSTOSMYSLE.

Notre vie n'est qu'un chemin, qui nous conduit au repos, et qui, selon les différens lieux que nous parcourons, nous offre ou le bien ou le mal. Nous sommes condamnés à souffrir tous les maux dont elle est semée, et à en goûter les fruits, qu'ils soient doux, ou qu'ils soient amers.

ILMENE.

Mon sort est à mes yeux un Océan de

maux : en montant les fatals degrés du trône, je crois, du sommet des bords escarpés de cet Océan orageux, me précipiter au sein de ses vagues en fureur, et m'engloutir dans ses abîmes effroyables.

GOSTOSMYSLE.

Mon cœur, Ilmène, est autant qu'un autre, accessible à la pitié ; mais quels secours puis-je te promettre, si mes conseils paternels ne peuvent rien sur ton esprit ? Cherche donc, ma fille, cherche dans la patience un remède à tes maux : ah ! tu le sais, tu es la seule consolation de ma vieillesse.

ILMENE.

Moi-même, ô père chéri, je crus être, et je fus long-tems la joie de vos vieux ans : hélas ! quel cruel changement ! j'ai converti pour vous cette joie en douleur. O jour fatal ! ô hymen ! affreux hymen ! ô temple .... ciel ! que vois-je ? Trouwor !

SCENE III.

GOSTOSMYSLE, ILMENE, TROUWOR.

TROUWOR.

Chère Ilmène, je viens vous voir pour la dernière fois; pour la dernière fois, je viens vous dire, helas! un éternel adieu.

ILMENE.

Hélas!

GOSTOSMYSLE.

Cesse, ma fille, de te tourmenter d'un espoir chimérique, rien ne peut détourner de ta tête les coups d'un sort inévitable.

ILMENE

Puisque vous me l'ordonnez, je me livre à sa colère.

TROUWOR.

Tout est déjà prêt pour mon départ; déjà mes coursiers sont attelés....

GOSTOSMYSLE.

O ciel, pour le récompenser d'avoir respecté mon honneur, accorde à ce héros toute la patience, et la fermeté qu'exige son malheur.

TROUWOR.

Trouwor une fois séparé d'Ilmène, aucun jour serein ne se lèvera plus sur lui.... déjà il est donc arrivé l'instant fatal, où je vais perdre ce que j'adore.... Voyez à quel comble de malheurs, votre cœur inflexible m'a fait parvenir. (*Lui montrant Ilmène qui pleure.*) Et voyez dans quelle douleur il a plongé votre fille!

ILMENÉ.

Achève de déchirer mon cœur, implacacable destin! augmente, s'il se peut, ta rage! chasse mon ame de mon corps! ouvre-moi les portes du tombeau! O mon père! fidelle à mon devoir, je vais à l'autel; mais, hélas! je succomberai bientôt sous le poids de ma douleur. Je pourrai, quelque pénible que soit une pareille victoire, vaincre le trouble de mes sens: mais les tourmens de

mon cœur, pourrai-je les vaincre de même? c'est ce que j'ignore : cependant je vais, sans réflexion, subir le joug de l'hymen; je vais, sans résistance, m'offrir en sacrifice! Mais alors, souvenez-vous, mon père, que c'est vous qui m'avez immolée. Et vous, cher Prince, vous qui m'aimez autant que je vous aime, voilà donc, hélas! le stérile fruit de nos mutuelles amours! Ilmène n'aura donc servi qu'à causer vos tourmens. Ah! quand on vous apportera la funeste nouvelle, que votre bien-aimée, ne pouvant supporter cette cruelle séparation, s'est desséchée comme une rose, brûlée par les feux de l'été, et qu'elle n'est plus en proie à la douleur, donnez un profond soupir à sa mémoire; mais ensuite réjouissez-vous dans cette idée, que la mort seule à pu mettre un terme à tous ses maux.

TROUWOR.

Ah! ce discours ne fait qu'augmenter mes chagrins. Vivez, princesse adorée; si vous m'aimez, vivez! je vous en conjure, et c'est tout ce que j'exige de vous. Séparé d'Ilmène, c'est sur vous seul, Gostosmysle, que je fonde tout mon espoir: c'est à vous que je confie mon amante infortunée. Vous êtes son père;

conservez votre fille : votre sang coule dans ses veines, et vous êtes mon ami. A ce double titre, je vous conjure de l'assister de vos conseils, et de lui rappeller sans cesse, qu'elle ne doit pas consumer en vain les jours de son printems. (*à Ilmène*) C'en est fait, le tems est venu, où il me faut abandonner Ilmène !

ILMENE.

Ne plus le voir de ma vie ! . . .

GOSTOSMYSLE.

Prince, n'ayez aucun ressentiment contre moi ; le sort seul est l'auteur de vos tourmens ; le Duc m'attend, recevez mes adieux, comme ceux du plus fidèle de vos amis.

SCENE IV.

TROUWOR, ILMENE.

ILMENE.

RESTEZ un instant. . . . Hélas ! à quels malheurs jusqu'ici n'ai-je pas vécu en proie !

Eh ! ne valait-il pas mieux cent fois, que je n'eusse jamais vu le jour ? Est-ce donc bien de vous, cher Prince, que vont être privés pour toujours les yeux de votre bien-aimée ? De vastes forêts, des montagnes escarpées, des lacs immenses, des déserts affreux vont vous dérober à mes yeux! que dis-je? auparavant, ces yeux seront pour jamais fermés à la lumière ; mais vous vivrez dans mon cœur, jusqu'à ce moment fatal, que j'ai si souvent desiré, et qui doit enfin, terminer à-la-fois le cours de ma vie et de mes peines. Mais ce moment, quelque terrible qu'il puisse être, ne me paraîtra pas aussi affreux, que celui qui va nous séparer.

TROUWOR.

Dieu puissant, relève son courage abattu, éclaire sa raison obscurcie, dissipe sa sombre douleur, et prolonge ses jours aux dépens des miens : oui, épuise sur moi seul tout ton couroux, sur moi, qui, errant au gré d'un aveugle destin, vais vivre dans les déserts les plus affreux. Enfin, grand Dieu, pour la consoler, fais que la trompette de la gloire répète dans tout l'univers que, loin de se faner, la beauté d'Ilmène est plus bril-

lante que jamais, et que, même en possédant un Empire, elle n'a pas encore banni Trouwor de sa mémoire.

ILMENE.

Hélas ! Prince, quelle nouvelle desirez-vous recevoir ? Quoi ! pourriez-vous bien apprendre, sans en être offensé, qu'Ilmène, privée de vous, n'en fût devenue que plus belle. Ah ! mon cœur est incapable d'une pareille infidélité !

TROUWOR.

Quand je suis condamné à vous aimer sans espoir, les seuls vœux qui me restent à former, sont que vous puissiez, par degré, calmer votre douleur, et que vous cessiez de brûler pour un amant, que vous perdez pour jamais.

ILMENE.

Loin de vous, tout va me devenir odieux : et cet Empire, et cette ville, et ce palais où j'ai reçu le jour, et l'air même que je suis contrainte d'y respirer !

TROUW O

Habitans des célestes demeures, daignez jetter un regard favorable sur Ilmène.

ILMENE.

Dieu puissant, envoie-moi au plutôt la mort!

SCENE V.

TROUWOR, ILMÈNE, UN PAGE.

LE PAGE.

MADAME, l'autel...

ILMENE.

O moment terrible!

TROUWOR.

O moment terrible!

ILMENE.

(*Au Page.*) (*A Trouwvor.*)
Je suis à l'instant vos pas... Adieu, n'oubliez jamais, combien vous fûtes cher à la malheureuse Ilmène!

TROUWOR.

Rappellez-vous aussi, combien je vous

adorais! jamais mortel a-t-il éprouvé une douleur égale à la mienne?

ILMENE.

O tourmens au-dessus de toute expression! ô tourmens au-dessus de tout mon courage! adieu.... la force m'abandonne!

TROUWOR.

Restez encore un instant!

ILMENE (sortant.)

O mon cher Trouwor!

TROUWOR.

C'est à présent que je suis vraiment malheureux!

SCENE VI.

TROUWOR.

La lumière de l'astre du jour s'obscurcit à mes yeux; tout mon sang se glace, mon cœur palpite avec violence ; mes cheveux se hérissent d'horreur ! ô sort, sort exécrable ! ô moment fatal ! ô nature, pourquoi m'as-tu donné l'être ! Ilmène, pourquoi as-tu captivé mon ame ! ciel ! je ne la verrai plus .... ô destin ! puis-je survivre à ce coup affreux? Sinaw, tu n'es plus un roi, tu es le plus farouche des tyrans ! avec toi, sur ton trône, tu as fait asseoir l'horrible cruauté.... Si j'entrais encore une fois dans l'appartement de ma.... Indigne pensée .... quoi ! voudrais-je encore troubler le repos de ma chère Ilmène, voudrais-je donc redoubler ses tourmens ? vole plutôt, Trouwor, vole vers Sinaw, oublie qu'il est ton frère, vole et enfonce ton épée au sein du tyran ..... Et que diront les peuples de ces contrées?... Affronte leurs vains discours .... Mais, j'entends la voix de la nature ! elle me crie :

Arrête ! où t'entraîne la vengeance ? ce n'est pas le sang d'un barbare, qui coule dans tes veines, mais celui d'un héros. O Dieu, ne permets pas à ma main, de se souiller d'un forfait ! Ah ! plutôt, Trouwor, quitte ce palais fatal, et, pour appaiser l'orage qui tourmente ton cœur, hâte-toi de sortir de cette ville. Oui, puisque l'idée d'un tel crime a pu un moment pénétrer dans ton ame, hâte-toi. . . . C'en est fait ! adieu, chère Ilmène, adieu pour la vie !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GOSTOSMYSLE (seul.)

NOTRE vie n'est qu'une longue suite de folles vanités ! Eh ! que suis-je en ce monde ? une fleur animée ! je n'ai qu'un instant à vivre : à peine suis-je né, que, presqu'au même instant, mon corps se transforme en poussière. Devant l'éternité, que sont quatre-vingts ans, un siècle ? Un instant, un éclair, rien ! Quelle que soit la durée de notre existence, elle ne peut suffire à nous connaître nous-mêmes. Plongés dans les ténèbres d'une profonde ignorance, aveuglés par notre amour-propre, nous croyons posséder toute la sagesse, tandis que nous ne sommes que les jouets de la folie : notre vie est un enchaînement de douleurs ; le bonheur n'est qu'un vain fantôme, et le malheur une triste réalité. Le passé ne reviendra jamais pour nous ; le présent fuit comme un éclair ; l'avenir,

nous n'en jouissons pas, et peut-être n'en jouirons-nous jamais ! Le bonheur n'est pas sur la terre : s'il existe, ce n'est que dans les cieux ; il est le partage des immortels, et ne fut jamais accordé aux humains : que-disje ? il le fut, mais nos passions l'ont anéanti, oui, nous-mêmes, nous causons les malheurs de la société : où règne l'infâme égoïsme, ô vérité, tu n'y peux jamais habiter !

SCENE II.

GOSTOSMYSLE, ILMENE,

ILMENE.

VICTIME de vos ordres rigoureux, je suis l'épouse de Sinaw ; je crois avoir suffisamment rempli les devoirs d'une fille envers son père, en immolant l'amour le plus cher, à l'hymen le plus odieux.

SCENE III.

GOSTOSMYSLE, ILMENE, UN MESSAGER.

ILMENE.

TROUWOR serait-il encore dans ces murs ? mais d'où naît ton trouble, et que nous annonce-t-il ?

LE MESSAGER.

Madame, rassemblez toutes vos forces pour entendre....

ILMENE.

Parle, ô malheureuse Ilmène !

LE MESSAGER.

Le héros qui vous était si cher....

ILMENE.

Hélas !

GOSTOSMYSLE.

Que lui est-il donc arrivé ?

LE MESSAGER.

Ce prince, succombant à ses mortelles douleurs, à condamné ses yeux à un sommeil éternel !

ILMENE.

O destin ! de tous les coups, voilà le dernier et le plus terrible ! c'en est fait d'Ilmène, Trouwor n'est plus .... son tendre amour est couronné par une mort horrible ! Ah ! parle, dis-moi comment il a tranché le fil de ses jours.

GOSTOSMYSLE.

Pourquoi, ma fille, veux-tu, par ce récit, augmenter tes tourmens ?

ILMENE.

Ces tourmens mêmes consoleront mon ame.

GOSTOSMYSLE.

Au nom des Dieux ....

ILMENE.

Ils abhorrent les cœurs traîtres envers

l'amour : ô fidelle Ilmène, par tes souffrances, paye ton tribut à l'amour. Ah! je fus assez long-tems l'esclave de mes devoirs, ô mon père! accordez-moi un moment de liberté, et toi, parle, raconte-moi la fin malheureuse de Trouwor.

LE MESSAGER.

Plongé dans ses tristes pensées, il quitta ces murs, et dirigea ses pas le long des bords du Volkhow. Par-tout régnait un silence profond, qui était sans cesse interrompu par ses longs gémissemens : en vain tâchait-il d'arrêter le cours de ses larmes; elles tombaient par torrens de ses yeux. Les couleurs de son teint s'étaient évanouies; à leur place, régnait une mortelle pâleur. Mille soupirs douloureux oppressaient tour-à-tour et gonflaient sa poitrine, et venaient expirer sur ses lèvres arides. A peine éloigné de la ville, il descend de son char, tourne les yeux derrière lui, et considérant d'un œil triste le palais lointain, où l'espérance avait si long-tems alimenté son amour : O Nowogorod, dit-il, c'est donc pour jamais que je me sépare de toi! ô ville qu'habita Trouwor, ô palais où soupire ma bien-aimée,

où elle se rappelle, mais en vain, son malheureux amant, c'est dans tes murs que ma valeur voulut cueillir des lauriers; je les ai cueillis, mais combien ils m'ont coûté! je me vois privé de tout le bonheur, que tu offris à ma jeunesse? Hélas! ville chérie, tu renfermes un bien, que j'ai quitté pour toujours! et toi, lac d'Ilmène, par-tout où l'on prononcera ton nom, ce nom adoré qui fait ta gloire, raconte aussi-tôt, raconte mes horribles tourmens! que ton nom devienne l'interprête de mon malheur, et surtout répète à jamais, que, près de l'embouchure du Volkhow, ne pouvant survivre à la perte d'Ilmène, Trouwor a plongé son épée dans son sein. Il dit, et l'épée était déjà dans son sein. Nous vîmes à l'instant le sang ruisseler de sa blessure; nous reçûmes dans nos bras ce héros infortuné: nous tirâmes de sa plaie le fer meurtrier; et tout-à-coup, des ruisseaux de sang en sortirent à grands flots: en vain, je voulus en arrêter le cours; le Prince alors dit à ses gardes: Voici enfin le moment où je vais goûter le repos! et voilà le fruit amer de la passion de Sinaw! Et toi, me dit-il en me voyant fondre en larmes, dis à ton retour,

dis à ma bien-aimée de modérer le cours des pleurs, que va lui arracher mon trépas : dis-lui que l'astre de la nuit a brillé pour la dernière fois aux yeux de son amant, et que les rayons de l'astre du jour sont pour lui éclipsés à jamais. Adieu, Ilmène, ajouta-t-il, je te fus fidèle jusqu'à la mort, et je te consacre mon dernier soupir! Adieu.... A ce mot, ses forces l'abandonnent, son ame s'envole de son corps, et ses yeux se ferment pour toujours.

ILMENE.

En mourant, il me voyait sur le trône; et moi, en mourant, je le vois dans le tombeau.

GOSTOSMYSLE.

En mourant! pourquoi t'abandonner à cette idée fatale?

ILMENE.

C'est vous, mon père, oui, c'est vous-même qui me frappez du coup mortel! ne vous flattez pas que j'aie encore long-tems à vivre; les heures de mon existence sont écoulées : je vois s'ouvrir devant moi les

portes de l'éternité. Je cours.... où? je l'ignore.... quoi! je suis effrayée!... je tremble!... quoi! je mettrais moi-même un obstacle à ma course! Non! que ma vie s'évanouisse! que mon être s'anéantisse! les Dieux m'ouvriront une nouvelle carrière, et des lieux que je déteste, je me verrai transportée dans ceux, où peut-être je verrai mon cher Trouwor. Ces Dieux me donneront une autre existence; ils renouvelleront mon être! Oui, ils sont tout-puissans, et mon espoir est fondé! mais comment me persuader, que je verrai celui que j'aime, à l'égal de mon père, et plus que moi-même? Dans le sein de la mort, les hommes se rappellent-ils des hommes? Est-il possible que, dans cette nouvelle vie, les mortels renaissent tels qu'ils ont vécu: non alors, la volonté sans doute cessera d'être rebelle à la raison; les cœurs seront fermés à la voix des passions; et toutes leurs pensées seront nobles et sublimes. Mais s'il en est ainsi, je ne serai donc plus l'amante de Trouwor! O mystère, les Dieux t'ont caché dans un nuage épais, que ne peut percer la faible vue des mortels.

GOSTOSMYSLE.

Pourquoi, ma fille, te tourmenter de ces

sombres pensées ? Ah ! chasse loin de toi ces réflexions désolantes, qui ne font qu'envenimer la blessure de ton cœur.

ILMENE.

Bientôt, mon père, j'en serai délivrée : déjà ma douleur m'a conduite aux bords du tombeau : quand j'y serai ensevelie, alors daignez vous souvenir de votre fille ! Ah ! vous ignorez, si l'heure de notre séparation n'est pas arrivée, et si ce n'est pas pour la dernière fois, que mes lèvres pressent vos mains paternelles.

GOSTOSMYSLE (en l'embrassant.)

O ma chère fille, cesse d'affliger le cœur de ton père !

ILMENE.

Elle est légère, l'affliction qui naît des paroles; mais celle qui naît des actions, est plus forte et plus profonde. Vous ne verrez jamais votre fille assise sur le trône. Ame chérie de mon bien-aimé, quand le monde est privé de ta présence, le monde n'est plus qu'odieux pour Ilmène. O Trouwor,

si la voix des vivans peut être entendue par les morts, et si ma douleur peut, à travers ton sommeil, pénétrer jusqu'à toi, entends, ne fut-ce même qu'en songe, entends ma voix plaintive. Pardonne-moi, si, persécutée par un sort barbare, si, poussée par un devoir impitoyable, j'ai été forcée de trahir..... Dieu! le devoir peut-il excuser la trahison? Mânes plaintifs, ombre arrosée de sang! connais à quel point tu as blessé mon cœur! connais par le sacrifice, que t'offre mon amour, connais toute l'étendue de ma douleur! O trop austère vertu? quelle victime tu as immolée. Et vous, qui fûtes le témoin de son trépas, et de sa fidélité pour sa bien-aimée, soyez aussi le témoin de ma mort.

(*Elle se frappe.*)

GOSTOSMYSLE.

O courage! j'ai besoin de tous tes secours, pour résister à ce coup effroyable.

SCENE DERNIERE.

SINAW, GOSTOSMYSLE,
GARDES.

SINAW.

Hélas! cher ami, savez-vous bien le sort de mon frère!

GOSTOSMYSLE.

Oui, Seigneur, je sais.... je sais tout.

SINAW.

Dans quels momens malheureux s'est allumée ma passion fatale! Je n'ai voulu qu'éloigner pour quelque tems Trouwor d'Ilmène, dans l'espoir, que l'absence refroidirait l'ardeur de leur amour; vain espoir! funeste imprudence! le sort qui me poursuit a trahi mes desseins. Ah! Gostosmysle, vous ne

savez pas à quel point j'adore votre charmante fille : au milieu de la douleur qui m'accable en cet instant, elle console mes pensées : mon esprit est tout occupé d'elle; mon cœur soupire après elle. Non, la nature n'a rien de plus charmant qu'Ilmène : mais ô coupable Sinaw, comment oseras-tu te présenter devant elle ? Hélas ! combien je suis malheureux !

GOSTOSMYSLE.

Ah! vous ne connaissez pas encore tous vos malheurs !

SINAW.

Parlez, de quels nouveaux coups le sort m'a-t-il frappé ?

GOSTOSMYSLE.

Ilmène s'est pour jamais séparée de vous.

SINAW.

Que dites-vous ? séparée de moi pour jamais !

GOSTOSMYSLE.

Voyez ce sang, et éteignez-y votre amour. Ce sang est le sang d'Ilmène!

SINAW

Votre fille n'est plus!

GOSTOSMYSLE.

C'est ici, à l'instant, devant moi, qu'elle a rendu le dernier soupir; et, ce poignard, il lui a donné la mort.

SINAW.

Barbare destin, tu dois être satisfait : tu as exercé sur moi toutes tes cruautés; en moi, tu as fait voir à ces tristes contrées, un tyran vomi de l'enfer, par la plus implacable des Furies; par toi, je suis devenu l'ennemi de mon frère, je l'ai exilé de ces murs, j'ai égaré son esprit, et je l'ai précipité dans la tombe; et pour mettre encore le comble à mes fureurs, fureurs inconnues aux plus cruels des monstres, habitans des forêts, dans sa vieillesse j'ai privé de sa fille un père, un héros qui a ramené le

bonheur et la paix dans le sein de nos murailles, et qui a posé la couronne sur ma tête. J'ai, sans aucun fruit, causé les tourmens de la beauté la plus chère ; j'ai changé ses jours de joie en jours de tristesse : enfin j'ai fermé pour toujours ses beaux yeux à la lumière ! ô malheureux amans, en mettant fin à votre destinée, combien vous êtes heureux, au milieu du calme des tombeaux ? vous êtes regrettés de tout un peuple qui pleure sur votre sort, et moi . . . . j'en suis l'exécration. Ah ! les plaintes d'un tyran, et son vain repentir, ne peuvent jamais exciter la compassion dans les cœurs ! ô sort affreux ! quels coups tu me réservais !

GOSTOSMYSLE.

On ne peut, Seigneur, vous nommer un tyran ; vous n'êtes que malheureux ; oui, vous êtes vraiment malheureux. Mais quel fruit retirerez-vous de ces gémissemens : c'est en vous que vous devez chercher de la force et du courage.

SINAW.

Non, Ilmène, ce n'est pas toi qui t'es

plongé un poignard dans le sein ; c'est ma main, oui, c'est ma main qui t'a frappée ! Ah ! pardonne moi mon crime; ma bouche le maudit, mais elle le maudit trop tard; cœur barbare de Sinaw, rien ne peut égaler ta férocité ! eh quoi ! puisque je ne pouvais détruire ma passion, ne devais-je pas, plutôt que ces amans; détruire mon existence ! La beauté d'Ilmène, et sa jeunesse se sont fanées : ils sont fermés, ces yeux qui enflamamient tous les cœurs; ces yeux qui causaient à-la-fois, et mes tourmens et mes plaisirs ! qu'attends-je ? suivons-la dans la nuit éternelle.

(*Il tire son épée; mais Gostosmysle et les Gardes l'arrachent de ses mains.*)

Rendez-moi cette épée ! en me l'ôtant, vous prolongez mon supplice ! oui, c'est dans cette épée qu'est ma seule consolation ; je ne veux plus, je ne peux plus vivre, privé des regards de mon adorable Ilmène !

(*Il se jette sur un fauteuil.*)

Un nuage épais dérobe à mes yeux la lumière du soleil.... Il est donc vrai ! Trouwor n'est plus, Ilmène.... Mon

sang se glace dans mon cœur.... Ce jour est-il donc le dernier jour de l'univers?... Les rayons ont percé la nuit qui m'environnait; le nuage a disparu: le soleil a rendu aux cieux leur première sérénité..... Soldats, pourquoi tremblez-vous autour de moi? où fuyez-vous tous, où fuyez-vous? triste Nowogorod, la désolation habite dans tes murs.... Adorable Ilmène, qui peut à présent faire couler vos larmes?... Mais quel est ce mortel qui, renversé dans la poussière, tourne ses yeux vers le ciel? Quel est cet infortuné qui, noyé dans son sang, lutte contre la mort? il va expirer, et la fureur étincelle encore dans ses yeux..... ô ciel! c'est Trouwor! c'est mon frère! hélas! il expire! Adieu, frère chéri!... et c'est moi qui suis ton bourreau.... (*Il se lève.*)

O Soleil, pourquoi vois-je encore ta lumière? ô Volkhow, franchis l'endroit de tes bords, où mon frère reçut la mort des mains de son frère et de son ennemi; que les sourds mugissemens de tes flots irrités, annoncent le forfait, qui a terni pour jamais la gloire de Sinaw! Palais, qu'Ilmène arrose de son sang, écroule-toi sur ma tête,

et venge ainsi deux amans malheureux; et toi, ô Ciel, écrase-moi; je recevrai de toi la mort comme un bienfait; gronde, étincelle, foudroye, vomis enfin sur la terre, mille torrens de flammes dévorantes!

S É M I R E,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PAR ALEXANDRE SOUMAROCOW.

PERSONNAGES.

OLEG, *Gouverneur de la Russie pour Igor.*
OSKOLD, *Prince de Kievv.*
SÉMIRE, *sa sœur, aimée de Rostislavv.*
ROSTISLAW, *fils d'Oleg.*
VOZVED, *parent d'Oskold.*
VITOZAR, *confident d'Oleg.*
IZBRANE, *confidente de Sémire.*
UN MESSAGER.
DES GUERRIERS.

SÉMIRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SÉMIRE, IZBRANE.

SÉMIRE.

Je l'avais bien prévu, ma chère Izbrane, et je ne le sens que trop aujourd'hui! oui, c'est pour mon malheur, que l'amour a pénétré dans mon ame. A quels tourmens le destin a condamné l'infortunée Sémire! Où chercher, où trouver du secours contre lui? Mon esprit abattu languit dans la douleur. Mon cœur blessé se tourmente et se déchire lui-même! Dieux puissans, daignez, du haut des cieux, jetter sur cette contrée un regard

bienfaisant, et rendez le courage à mon ame abattue ! Izbrane, il me faut oublier le héros que j'aime, me vaincre moi-même, et m'illustrer par-là aux yeux de la postérité.

IZBRANE.

En aurez-vous la force ?

SÉMIRE.

J'avoue que mon amant m'est plus cher que ma vie. Mais puis-je oublier, que son bras a renversé mon père de son trône, que ses mains ont ceint le front d'Igor de notre diadême : tant que Oskold mon frère n'a pas eu l'espérance, de rendre l'univers témoin de son courage, je ne me suis pas fait un devoir, de résister à mon cœur : mais aujourd'hui mon sort est bien changé. Oleg a brisé les chaînes de ses captifs, et sa clémence ouvre aux vaincus les portes de leur prison. C'est ainsi, qu'en accordant la liberté à nos sujets, il se montre le père de ceux dont il a triomphé, et qu'avant de voler à de nouvelles conquêtes, il commence par conquérir tous les cœurs. Mais mon frère n'aura-t-il donc reçu du ciel, l'ame d'un

héros, que pour rester esclave, que pour se courber sous le joug de son vainqueur, et que pour voir Igor, assis impunément sur le trône de Kiew? Et Kiew lui-même aura-t-il entouré cette ville de murailles, pour que son descendant y languisse, l'esclave d'Oleg?

IZBRANE.

Le jeune Prince a été confié à Oleg; c'est Oleg qui commande l'armée, c'est lui qui occupe le trône. Uni à Rourik par les nœuds du sang, Rourik l'a élevé à ce haut degré d'honneur, et a remis son fils Igor entre ses mains. Igor l'appelle son père, et se montre docile à ses lois : c'est Oleg seul qui gouverne; il traite Oskold comme son fils, et loin que votre frère languisse dans le malheur, Oleg lui prodigue les honneurs les plus grands. Vos jours peuvent donc s'écouler au sein de la gloire....

SÉMIRE.

De la gloire!... de la douleur.

IZBRANE.

Le fils d'Oleg soupire....

SÉMIRE.

Et cet amour met le comble à mes tourmens.

IZBRANE.

Abandonnez votre dessein, et votre infortune fera place au bonheur. Trop faible contre Igor, vous ne lui pouvez opposer qu'une stérile résistance : le destin vous a pour toujours soumise à ses lois.

SÉMIRE.

Nos sujets sont libres ; nous avons des forces suffisantes. Déjà depuis trois ans, nous renfermons dans nos cœurs une haîne impuissante, et le temps n'a pu nous habituer au joug de l'esclavage.

IZBRANE.

Et c'est au sein de cet esclavage, qu'est né votre amour.

SÉMIRE.

Cet amour ne peut élever Oskold sur le trône. C'est hors du trône que mon père a vu terminer ses jours : Dir, mon jeune frère,

a péri dans les combats : Oskold est privé de la couronne : Sémire ne cesse de lever au ciel ses yeux baignés de larmes ; et voilà dans quel temps mon lâche cœur s'est enflammé ! ô ciel ! est-il possible que Sémire, qu'Oskold goûtent un si indigne repos ?

IZBRANE.

Mais que peut faire Oskold, avec une armée aussi faible que la sienne?

SÉMIRE.

Aussi faible! ce n'est pas ainsi qu'en juge Oleg : s'il l'eût crue telle, pourquoi depuis quelques jours aurait-il envoyé Igor sur l'Ilmen ? C'est en l'absence d'Igor, qu'Oleg a exercé sa clémence, et qu'il a brisé les fers de ses captifs.

IZBRANE.

C'est qu'il regarde déjà Sémire comme sa fille.

SÉMIRE.

Il connaît encore bien peu ma fierté ; ou peut-être, me voyant éprise de Rostislaw, pense-t-il que ma passion pourra énerver

mon courage. Combien il se trompe! orpheline, captive, enflammée du plus ardent amour, je n'en suis pas moins Sémire. Si cet amour avait pu changer mon cœur, ce ne serait plus, pour un héros, qu'une honte de m'aimer.

IZBRANE.

Et quel fruit espérez-vous cueillir de cet amour?

SÉMIRE.

Pourquoi m'en parler encore? crois-tu flatter mon cœur, en cherchant à lui inspirer de la faiblesse, et est-ce le moment de nous occuper de l'amour?

SCENE II.

OSKOLD, SÉMIRE, IZBRANE, VOZVED, GUERRIERS.

OSCOLD.

Voici enfin le tems de voler à la mort ou à la liberté. Oui, braves Guerriers,

mourons ou soyons vainqueurs. Puisque la vie nous reste, nous pouvons encore tout espérer. C'est le courage, et jamais le nombre, qui entraîne la victoire. Que peut craindre celui qui ne craint pas la mort? Quand la nature entière s'armerait contre nous, que pourraient contre nous ses efforts conjurés? nous arracher la vie, mais non pas abattre notre courage? ô Cité de mes Ancêtres! ô ma chère Patrie, ô toi, où j'ai vu régner l'opulence, les plaisirs et la paix, Oskold peut-il oublier que c'est dans tes murs qu'il est né, qu'il s'est vu précipiter de son trône? O fidèles Sujets, secouons le poids de nos fers! voici les jours marqués par les Destins. Montrons à l'univers que nous n'étions pas faits pour ployer sous le joug. Quelle joie pour cette ville, si notre valeur peut enfin briser nos chaînes! Si le sort nous condamne à périr, au moins notre chûte ne peut ternir la gloire d'une si noble entreprise. Ne perdons plus notre liberté : la mort même aura des charmes pour moi, si je meurs pour la patrie. Un trépas si beau est égal à la victoire, et rendra nos noms immortels. Le projet seul de remplir son devoir est glorieux. Oui,

sauvons la patrie, ou périssons avec elle!

UN GUERRIER.

Prêts à lui donner tout notre sang, nous ne fuirons jamais les dangers; nous suivrons vos pas, où vous voudrez nous conduire. Que tous les astres conjurés réunissent contre nous leurs rigueurs; que les cieux irrités lancent la foudre sur nos têtes, nous braverons tout au milieu des combats. Notre cause est légitime; nous chérissons tous le héros qui nous a mis les armes à la main, et qui veut avec nous périr pour la patrie: auprès de lui, la mort la plus cruelle aura pour nous des douceurs.

UN SECOND GUERRIER.

Marchons, Seigneur, volons aux ennemis. Apprenons à tout l'univers, que le poids des fers, dont nous avons été accablés dans la sombre nuit des cachots, n'a rien diminué de notre courage.

OSKOLD.

C'est pour cette haute entreprise, que le sort vous a rendus à la liberté. Voici enfin

le jour heureux, qui doit éclairer vos exploits. Près de la ville, au milieu d'une forêt obscure, des armes sont entassées dans des antres souterrains. Vous connaissez le lieu où elles sont cachées : il vous est à tous permis de sortir de la ville ; les Citoyens, qui vous voient désarmés, n'ont aucune crainte de vous, n'éprouvent même aucun soupçon. Votre sortie de ces murs ne peut-être suspecte, et, une fois cachés dans le fond de la forêt, il ne sera pas aisé de vous y découvrir. Vous saurez de Vozved le lieu, où il faut vous rassembler : mais Oskold lui-même vous montrera comment il faut agir. Vous ne m'attendrez pas long-tems. O mes amis, il est tems de courir aux armes.

LE PREMIER GUERRIER.

Seigueur, toute l'armée est déjà prête, et vous n'avez pas besoin d'encourager des hommes qui volent à la mort.

SÉMIRE

O nature, pourquoi ne m'as-tu fait naître que d'un sexe débile ? C'est donc en vain que je sens dans mon cœur les élans du courage ;

j'éprouve les mêmes transports que vous, et je ne partagerai pas vos exploits.

OSKOLD.

Savoir renfermer dans son sein une passion indomptable, c'est, ma sœur, montrer assez de courage.

SÉMIRE.

Assez pour moi peut-être, mais non pour ma patrie.

OSKOLD.

C'est assez, même pour elle. C'est pour elle que souffre ton cœur. (*à Vozved.*) Va, dispose l'armée dans la forêt, et reviens aussi-tôt.

SCENE III.

OSKOLD, SÉMIRE.

OSKOLD.

SÉMIRE, tout ici désormais va prendre une face nouvelle : ou notre nation retombera

dans ses premiers fers, ou Igor sera précipité du trône avec toute sa puissance, et cette ville relèvera sa tête humiliée. Mes sujets, je l'avoue, me montrent une rare fidélité; ils rivalisent de zèle pour rétablir mon trône; mais, en zèle même, aucun n'est égal à toi. C'est pour moi que tu te sacrifies, que tu renonces à ce qui peut faire ton bonheur, et que, préférant le bien public à l'amour, en dépit de ta passion, tu sais triompher de toi-même.

SÉMIRE.

Issue du plus illustre sang, suis-je faite pour être le jouet des passions? doivent-elles altérer en moi des vertus, qui sont naturelles aux dernières de mon sexe. Où trouver des exemples de vertu, si le vice habite dans le cœur des Princes? Ne l'emporterons-nous donc sur le vulgaire que par de vains titres? Mon sang brûle, il est vrai, de tous les feux de l'amour; mais mon ame conserve tout son courage, et s'oppose aux progrès du poison qui cause ma faiblesse. L'amour détruit mes forces, il a dompté mon cœur; mais ce cœur n'a pas perdu toute sa vigueur: il lui en reste encore assez pour lutter contre l'amour.

OSKOLD.

Cet amour m'est nécessaire. Tu plais, ma sœur, à Rostislaw; il t'adore. A mon défaut, l'amant de Sémire saura bien la défendre. Tu n'as aucun danger à redouter sous une garde aussi sûre: il serait imprudent de te conduire hors de la ville avec moi. Pourrais-je garder une sœur que j'aime, dans un camp, où le bruit des armes fait frémir tous les cœurs, où la guerre étale toutes ses horreurs, où le soldat féroce ne reconnaît plus ni le sexe, ni la naissance, ni même le trône; où la mort affamée dévore ses victimes, et n'épargne pas l'innocente faiblesse de l'enfance. Si la fortune me favorise, nous nous reverrons; si je succombe dans les combats, la révolte de ton frère n'éteindra pas la passion de ton amant: Oleg sera toujours ton ami. En un mot, ta perte aujourd'hui ne saurait être utile à la patrie, et ta valeur n'est pas nécessaire à nos succès.

SÉMIRE.

J'eusse fait mon bonheur de voler à ton secours.... Mais que dis-je? la faiblesse

mon sexe ne m'empêchera pas de te suivre. Tu me verras combattre au plus fort de la mêlée ; par-tout, l'épée à la main, je volerai sur tes pas, et mes exploits par-tout démentiront mon sexe.

OSKOLD.

Ah ! ta présence alors déchirerait mon cœur. Le plus léger péril me semblerait pour toi une mort assurée ; à chaque instant tu retarderais mes pas : toujours attentif à défendre tes jours, je m'oublierais moi-même, je trahirais mon devoir, et toi seule tu remplirais toutes mes pensées.

SÉMIRE.

Je n'insiste plus, mon frère, je ne sais rien refuser à tes desirs. Non, je ne prétends plus mettre dans les combats un obstacle à ta vaillance. Mais loin de toi, de combien de terreurs je deviendrai la proie ! Tu vas combattre à la tête d'une faible armée ; et d'un autre côté, si le sort t'est favorable, si la mort épargne tes jours, si la victoire te fait glorieusement remonter sur le trône de tes ancêtres, peut-être encore, le cœur

rempli de l'image de mon amant, ne ferai-je que soupirer et gémir sans cesse ?

OSKOLD.

Les jours de ton bonheur se sont évanouis.

SÉMIRE.

Non, je ne pense plus à mon amant : je dois me séparer de lui, je l'ai résolu ; mais puis-je avoir la cruauté de desirer sa mort ?

OSKOLD.

Aucune main n'attentera sur ses jours.

SÉMIRE.

Mais s'il ne pensait pas de même en ta faveur !

OSKOLD.

Remplis les vœux d'Oskold. Si la mort tranche le fil de mes jours, ne te livre pas aux gémissemens. Ne verse que quelques larmes sur ma tombe, et mets ensuite des bornes à ta douleur ; montre la même grandeur d'ame, que je montrerai en mourant

dans les combats, et ne trouble point mon ombre par ton vain désespoir.

SÉMIRE.

Cette idée seule révolte mon ame, et chaque mot est un coup de foudre, qui retentit dans mon cœur. Hélas! mes parens n'ont-ils donc élevé Sémire, qu'afin que tous les jours de sa vie fussent en proie aux tourmens des Enfers?

OSKOLD.

Voici ton amant! recueille toutes tes forces.....

SÉMIRE.

Mes yeux ne peuvent soutenir sa présence! je me retire.

SCENE IV.

OSKOLD, ROSTISLAW.

ROSTISLAW.

MA surprise est extrême! qui peut donc rendre ma vue odieuse à votre sœur? Par-

tout elle fuit mes regards. Dites-moi, cher Oskold, de quel crime je puis être coupable envers Sémire. Oleg, ainsi que Rostislaw, vous regarde comme son ami, et consent à mon union avec votre sœur : il a brisé les fers de ses captifs. Votre nation a recouvré son ancienne liberté. Moi-même, j'ai tout employé pour adoucir votre sort : serait-ce là la cause de mes tourmens ?

OSKOLD.

Je suis témoin que Sémire vous aime.

ROSTISLAW.

Elle m'aime ! . . . Hélas ! puis-je croire au témoignage de mes oreilles, lorsqu'au même instant mes yeux sont témoins du contraire. Ah ! je vois que Sémire m'abandonne.

OSKOLD.

A l'aspect de ses concitoyens, son ame se livre à la douleur : elle se rappelle ce jour, ce jour affreux, où cette contrée, où cette ville superbe tomba en votre puissance. Les horreurs de ce jour se retracent encore dans son esprit. Avec quelle répugnance ne

vuidames-nous pas jusqu'à la lie la coupe amère du malheur ! Nos troupes en désordre fuyaient une grêle de traits inombrables : nos soldats périssaient entassés dans les flots du Dnieper. Mon père, vaincu, blessé, exilé du trône et de la capitale, cherchait un asyle au sein des forêts. Les flammes de son palais semblaient éclairer toute la terre, et prêter leur lumière à nos derniers désastres. Un nuage épais de fumée obscurcissait les airs ; des fleuves de sang inondaient notre ville. Pour moi, je combattis tant que mes genoux purent me soutenir ; mais percé de coups, et baigné dans mon sang, je fus transporté dans mon palais. Là, je vous vis, les yeux étincelans, vous frayer un chemin à travers les cadavres de mes sujets. Auprès de vous, je vis Sémire gémissante, Sémire à vos genoux, s'humilier jusqu'à la prière, et vous demander que votre père épargnât les vaincus, ou du moins qu'il lui arrachât la vie, pour prix de celle de ses concitoyens. O jour affreux ! funeste destin ! Sémire, avec quel courage tu supportas tant de maux ! ô Dir, que ton sort fut heureux ! descendu dans la nuit du tombeau, tu n'as pu voir les jours de nos misères.

Celui où tu rendis le dernier soupir, l'on espérait encore , et l'on était bien loin de soupçonner notre chûte cruelle,

ROSTISLAW.

Ces momens désastreux, je l'avouerai, furent affreux pour vous. Mais telle fut la volonté des destins.... Ah! combien, belle Sémire, tu me rends odieux en ce jour, des triomphes dont je fus si glorieux! . . . mais je ne règne point. Si j'étais revêtu du pouvoir suprême, Oskold à l'instant remonterait sur le trône de ses pères.

OSKOLD.

Lorsque, par le sort des armes, un héros a perdu sa puissance, c'est aussi par le sort des armes qu'il la doit recouvrer. Je ne veux pas devoir le sceptre à la soumission. Je ne demande point de pitié, et je n'attends du secours que de moi.

ROSTISLAW.

Ces discours m'inspirent des soupçons....

OSKOLD.

Ces discours sont dictés par la douleur.

ROSTISLAW.

Ah ! ne vous irritez pas d'un soupçon vain et passager, auquel mon cœur ne saurait s'arrêter!... Quand il n'est aucun moyen de parvenir au but qu'on espère, l'espoir n'est qu'une faiblesse, peu faite pour votre grand cœur.

OSKOLD.

Quand tous les moyens manquent à-la-fois, quand il n'est plus une lueur d'espoir, c'est alors, mais alors seulement, qu'il est inutile d'entreprendre.

ROSTISLAW.

Ah ! peut-être en vain, je brûle de tous les feux de l'amour ; peut-être en vain j'adore votre sœur. Cher ami, faites connaître à Sémire les tourmens que j'endure. Peignez-lui et le trouble qui m'agite, et les maux qui déchirent mon cœur. Oui, dans ce jour même, où la mort moissonnait ses sujets, Sémire a moins souffert, que je ne souffre aujourd'hui !

OSKOLD.

Cessez de gémir ! vous êtes aussi tendrement aimé que jamais.

ROSTISLAW.

Les instans de mon bonheur sont évanouis; je ne suis plus cher à Sémire. Ah! profitez de l'ascendant d'un frère sur une sœur; cher ami, j'implore votre secours! faites que je recouvre encore le cœur de Sémire?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLEG, SÉMIRE.

OLEG.

Sémire, j'estime en vous l'assemblage des vertus et des charmes. Mon fils vous adore, et, si votre tendresse est mutuelle, si ses feux sont payés d'un tendre retour, c'est avec joie que je couronnerai vos ardeurs. Venez, à la face des Dieux, consacrer votre amour; venez, aux pieds des saints autels, unir à jamais, par les nœuds de l'hymen, vos jours aux jours de mon fils.

SÉMIRE.

J'irai, si le destin l'ordonne.

OLEG.

Mais je n'apperçois aucun signe de joie sur votre visage. Quel changement étrange

s'est-il donc fait dans votre cœur ? vous soupirez en m'écoutant.

SÉMIRE.

Je soupire, il est vrai : je brûle pour Rostislaw de l'amour le plus tendre ! mais que d'obstacles je vois à mon bonheur : cet hymen, je l'avoue, met fin à mon esclavage ; mais aussi mon frère ne recouvrera jamais la liberté.

OLEG.

Que dites-vous ? aujourd'hui même n'est-ils pas hors d'esclavage ! il ne lui manque que le trône.

SÉMIRE.

Sans le trône, un cœur fier ne connaît plus de plaisirs. Oskold espérait porter le sceptre de ses ancêtres.

OLEG.

Jamais !

SÉMIRE.

Et moi, qu'un tel malheur condamne à soupirer sans cesse, me convient-il d'aller

aux pieds des autels des Dieux, d'y porter un cœur qu'accable la tristesse; de l'unir, ce cœur, par les nœuds les plus sacrés, à l'auteur de toutes nos misères ? Me convient-il d'aller chercher la joie dans un temple, où le plus triste des devoirs m'ordonne de verser des larmes, d'appaiser la colère des Dieux, qui seuls ont permis nos cruelles destinées, enfin de leur demander, d'une voix gémissante, la fin de nos malheurs ?

OLEG.

Quoi ! c'est ainsi que vous répondez à celui qui vous estime, qui vous traite comme une fille chérie. O mon fils, combien tu t'abusais en aimant Sémire; Sémire est ta plus cruelle ennemie.

SÉMIRE

Ah ! Seigneur, quel eût été mon bonheur, si j'eusse pu le haïr ? Bientôt il aurait vu ses destins bien changés. C'est votre fils, qui seul a causé notre ruine. Il y a déjà long-tems que, levant sur son séin le poignard....

SCENE II.

OLEG, SÉMIRE, ROSTISLAW.

ROSTISLAW.

OUBLIEZ mon amour, pour ne songer qu'à votre haîne : répandez un sang qui vous est odieux. Si vous voyez en moi votre ennemi, si votre vainqueur vous paraît votre tyran, exercez contre moi votre injuste vengeance. Ah! fuyez loin de mon cœur, charmes séduisans de l'espérance ; prestige trompeur, devais-tu flatter mon ame? devais-tu chaque jour accroître l'ardeur de mes feux ? tu t'es glissé dans mon sein, tu t'es emparé de mon cœur. Barbare! déchirez-le ce cœur, tourmentez mon ame souffrante ; ou, si vous croyez la mort plus affreuse encore à supporter, arrachez-moi la vie, et punissez-moi d'avoir pu vous déplaire. Malheureux ! suis-je assez victime du sort? Cruelle, vos yeux n'ont-ils pas cherché les miens? Votre bouche ne m'a-t-elle pas juré un amour éternel? Elle est dissipée,

ma folle illusion! j'étais le jouet d'un songe imposteur. Grands Dieux! qui d'elle ou de moi est donc le véritable tyran? si j'ai vaincu ses Guerriers, l'honneur m'en faisait un devoir; mais elle, c'est par un coupable artifice, qu'elle a vaincu mon faible cœur.

SÉMIRE.

Cessez, Rostislaw, cessez ces discours insultans, qui outragent ma vertu? Non, mes yeux ne vous ont pas trompé, et ma bouche était l'interprête fidèle de mon amour.

ROSTISLAW.

Et qu'est-il donc devenu cet amour?

SÉMIRE.

Il règne toujours dans mon ame. Cependant ne vous flattez pas de me voir jamais votre épouse: je sais mes promesses, et ne les trahirai point. Vous serez toujours cher à votre amante: mais c'est en vain que l'amour a réuni nos cœurs sous sa loi; je le répète, jamais je ne serai votre épouse. Mais aussi jamais je n'appartiendrai à un autre; non, je n'y pourrais jamais consentir: vous savez bien, je sais trop, que je vous aime;

mon caractère vous est connu; l'artifice m'est odieux; il n'est pas fait pour Sémire. Il ne dépend pas de moi d'aimer ou de ne pas aimer; mais mon devoir dépend de ma volonté; la passion agite mon cœur, l'amour le déchire; mais ma raison n'étouffera jamais la voix de mon devoir. Mon sang est embrâsé de tous les feux de l'amour; mais mon esprit restera toujours froid. Ces feux cruels ajoutent encore à mes douleurs. Ah! quand j'aime mon amant mille fois plus que moi-même, quand je perds tout ce qui me restait de tranquillité, c'est dans mon seul courage que je dois chercher un dernier asyle, et la fierté de mon cœur peut seule me faire surmonter tant de maux.

ROSTISLAW.

Ah! Sémire, il n'est pas de tourmens comparables aux miens!

SÉMIRE.

Les miens sont plus cruels encore!

OLEG.

Puisqu'il est vrai que vous l'aimez, c'est vous, oui, c'est vous seule qui vous plaisez

à faire votre malheur. Renoncez à vos funestes desseins, et mettez un terme à tant de souffrances. Suivez, Princesse, suivez cet avis salutaire.

ROSTISLAW.

Voulez-vous que votre amant tombe à vos genoux, et qu'en les embrassant, il vous supplie d'oublier les maux qu'il vous a causés. Je suis prêt à me prosterner à vos pieds.

SÉMIRE.

Vous ne pourriez par-là, Prince, adoucir l'amertume de votre sort, et d'ailleurs suis-je donc digne de cet excès de soumission? En vain, vous m'adressez les discours les plus touchans; en vain ils troublent mon cœur; hélas, ils ne font qu'augmenter à-la-fois ma flamme et ma douleur.

SCENE III.

OLEG, ROSTISLAW.

ROSTISLAW.

CRUELLE, quel jour malheureux que le jour, qui me vit m'enflammer pour vous. Ah! ses charmes ont égaré ma raison.

OLEG.

Je ne le vois que trop, mon fils, ses attraits ont fait à ton cœur une profonde blessure. Mais la faiblesse sied mal à un héros. Souviens-toi des exploits glorieux, pour lesquels la nature t'a fait naître : rappelle-toi le jour, où, dans ces lieux mêmes, ta main lançait le trépas sur les peuples épouvantés, où ton épée faisait par-tout voler la mort menaçante. Tu n'es pas né pour l'amour, tu es né pour la victoire.

ROSTISLAW.

Non, je ne suis pas né pour l'amour, mais pour les plus affreux tourmens. J'ai

combattu sous vos ordres avec gloire, et vous n'avez pas dû rougir de votre fils. Dans les jours du combat, j'ai fait voir de qui j'avais reçu la vie. Mais est-ce une honte pour un héros de se reposer dans le sein de l'amour, quand son épée fait encore trembler tout le Nord? Pour résister aux attraits de la beauté, il faudrait s'élever au-dessus des mortels. La valeur du héros est terrible dans les batailles; mais il est homme, et tout homme enfin doit payer le tribut à la Nature. Je suis faible devant les beaux yeux de Sémire. Oui, Seigneur, je suis sûr d'en être aimé; sans cesse je me rappelle les nombreux témoignages de sa tendresse. Peut-on oublier des instans aussi doux? Ah! je supporterais aisément les malheurs les plus terribles; mais je ne puis vaincre la douleur que me causent ses refus. Impitoyable Sémire! tu es plus cruelle que les plus cruels tyrans : si tu savais combien tu déchires mon cœur! si tu sentais toute la grandeur de mes souffrances! .... Dieux! pourquoi faut-il que je l'aime si tendrement?

SCENE IV.

OLEG, ROSTISLAW, VITOZAR.

VITOZAR.

Vozved demande à paraître devant vous.

OLEG.

Qu'il entre.

VITOZAR.

Entrez ! Oleg vous le permet.

SCENE V.

OLEG, ROSTISLAW, VOZVED, VITOZAR.

OLEG.

Que veux-tu de moi ?

VOZVED.

Tout un peuple, Seigneur, se soulève contre

vous ; un immense amas d'armes était resté caché au fond des forêts. Oskold va s'en saisir : en ce moment même, son armée entière s'arme contre son roi. Déjà prêt au combat, Oskold n'attend plus que l'instant, où j'aurai rangé en bataille ses troupes, qui se rassemblent de toutes parts : j'avais avec lui ourdi la trame de ce complot; mais j'ai frémi de votre colère, et, pour vous témoigner mon zèle ....

OLEG (à Vitozar.)

Fais à l'instant même punir ce misérable!

VOZVED.

Quoi! Seigneur, après un tel service!

OLEG.

Tu ne peux m'être fidèle, puisque tu ne l'es pas à ton ami : si tu eusses été mon sujet, tu aurais fait ton devoir, en me donnant cet avis. Mais, parent du Prince, tu jouis, comme lui, de la liberté, et je ne t'ai point envoyé comme espion, au milieu de tes concitoyens.

VOZVED.

Je m'avoue coupable, Seigneur, et ma faute m'inspire le plus vif repentir.

OLEG.

Ta faute ! dis ton infamie .... Vil ennemi de l'honneur, ta vue m'est odieuse. (*à Vitozar.*) Qu'on le traîne au supplice !

VOZVED.

O destinée cruelle !

SCENE VI.

OLEG, ROSTISLAW.

OLEG.

Et toi fais conduire ici, chargé de fers, le rebelle Oskold.

ROSTISLAW.

En se soulevant contre vous, il s'est précipité vers sa ruine.

SCENE VII.

OLEG (seul.)

Voila donc le prix de mes bontés pour lui! mais c'est toi, imprudent Oleg, c'est toi-même qui as causé sa révolte! tant que tu n'extermineras pas un superbe ennemi, Igor ne sera point affermi sur le trône de Kiew. Prince ingrat! esclave audacieux! dans ta faiblesse, tu es encore à redouter. Détruisons cet ennemi, qu'il meure..... qu'il meure! et je sens déjà que mon cœur lui pardonne: ah! Oskold, si Oleg eût été ton captif, lui aurais-tu pardonné un semblable attentat? Si tu te soumets, tu peux espérer de vivre; mais si tu persistes dans ton orgueil, la mort plane sur ta tête.

SCENE VIII.

OLEG, ROSTISLAW, OSKOLD, GUERRIERS.

OLEG.

C'EST en vain que tu t'étais flatté de remonter sur le trône de ton père. Au lieu de rester mon ami fidèle, tu es devenu mon plus cruel ennemi. Je t'ai chéri comme un fils, et, pour prix de ma tendresse, je ne trouve en toi que de la haîne. Tu as oublié tous mes bienfaits, Oskold; tu as voulu te soulever contre moi.

OSKOLD.

Oui, je l'ai voulu.

OLEG.

Implore ton pardon, et tombe à mes genoux.

OSKOLD.

Plonge-moi ton épée dans le cœur; alors je tomberai devant toi; mais autrement, jamais!

OLEG.

La mort menace ta tête.

OSKOLD.

Elle ne peut abattre mon courage.

OLEG.

Avec quelle audace tu réponds à Oleg! ne crains-tu donc pas les tourmens, dont je ferai précéder ta mort.

OSKOLD.

Employe toute ta puissance à me faire souffrir les plus affreuses tortures; elles seront moins affreuses pour moi, que la honte de tomber à tes genoux: si un lâche m'a trahi, si tu jouis encore du rang suprême, rends-en grâce à mon malheureux destin; c'est l'épée à la main, c'est à la tête de mon armée que je voudrais te répondre, et l'univers entier serait instruit de ma réponse.

OLEG.

Superbe ennemi, tu cherches à m'irriter; tu veux faire expirer la clémence dans mon cœur..... Prince, je vous donne encore

dutems. Songez que vous n'avez qu'un moyen de conserver vos jours. Vous êtes criminel: traître, vous avez été trahi par un traître. Si vous n'implorez pas ma clémence, si un supplice douloureux a tant de charmes pour vous, vous cesserez de vivre, alors que vos troupes captives rentreront dans ces murs. Mes Guerriers en cet instant même s'arment pour la victoire, et bientôt mes prisonniers retomberont dans leurs fers. (*à Rostislaw*) Et toi, reste avec lui; je vais tout disposer pour le combat, et je reviens aussitôt offrir à Oskold ou ma clémence, ou ma justice. Nous nous rendrons ensuite sur le champ de bataille.

OSKOLD.

Je ne sens qu'un regret; c'est de ne pouvoir y être.

SCENE IX.

OSKOLD, ROSTISLAW, GUERRIERS.

ROSTISLAW.

O MON AMI, vous faites tout pour irriter la fureur d'Oleg; je le vois, votre unique

but est la mort ; mais quand il ne reste plus de moyens de résister au sort, il est plus prudent de se soumettre à ses lois.

OSKOLD.

Loin de moi le desir de conserver mes jours, si je dois m'humilier devant un mortel!

ROSTISLAW.

L'héroïsme n'exige pas tant de témérité; la vôtre tient moins du courage que du désespoir : je suis loin de vous conseiller une bassesse ; mais je vous invite à une modération qui peut sauver vos jours ; vous le savez, la cruauté n'entre pas dans le caractère d'Oleg ; prenez donc, je vous en conjure, des sentimens plus conformes à votre fortune.

OSKOLD.

Ce n'est pas la crainte qui, à présent, cause mon désespoir; c'est de voir qu'une odieuse trahison ait fait échouer le dessein le plus glorieux.

ROSTISLAW.

Si vos projets ont échoué, est-ce une raison pour accroître votre opiniâtre orgueil?

OSKOLD.

Qu'il s'humilie, le lâche qui est né pour ramper en esclave ! mais rien ne pourra jamais ébranler mon courage : les mortels courageux ressemblent aux Dieux mêmes. Quoiqu'accablée sous les coups d'un barbare destin, mon ame n'est point faite pour connaître la bassesse. Si la nature m'a donné un cœur inébranlable, c'est pour montrer, par mon exemple, que l'impitoyable sort peut en vain réunir tous ses efforts et toutes ses rigueurs, pour abattre un grand courage. Ai-je assez, ô Dieux, auteurs de mes maux, ai-je assez éprouvé les coups les plus rudes des destins ? Privé de tout ce qui, dans ce monde, pouvait flatter mon cœur, je me vois prisonnier dans des murs soumis à mes ancêtres ? Que dis-je ? ô destins ! je brave tous vos traits ! je contemplerai d'un œil sec les apprêts de mon supplice, et je verrai sans frayeur s'ouvrir devant moi les portes de l'éternité. O éternité, tu es le terme de toutes les vanités humaines, et ce n'est qu'en toi qu'est la fin de mes maux. Oui, seule tu offres à mon cœur agité un port tranquille, qui puisse le mettre à l'abri des orages de la vie.

ROSTISLAW.

Ah! vivez au moins pour ceux qui vous chérissent! vivez et pour votre sœur, et pour votre ami?

OSKOLD.

Prince, ô vous qui daignez ne pas mépriser l'amitié d'un captif, et qui savez estimer l'homme courageux, même dans les fers, me conseiller de m'avilir, c'est perdre le tems et vos discours. Ma raison les repousse, et mon cœur s'en indigne. Quoi! vivrai-je inutile sur la terre? En serai-je le vil fardeau? Privé de ma couronne, quel bien pourrai-je faire au monde? Je voulais relever en ces murs le trône de la vertu, faire renaître pour Kiew les beaux jours du siècle d'or, en chasser l'hydre des vices, et précipiter ce monstre dans les enfers. Mais au contraire, si j'avais la bassesse de préférer une vie honteuse à l'honneur, je verrais la vertu opprimée; je serais le témoin des malheurs de mes sujets. Sans doute, il est bien cruel de voir le faible accablé par le puissant, et de ne pouvoir voler à son secours: mais il est plus cruel encore, de voir sa patrie

en larmes, et sa couronne sur la tête d'un usurpateur.

ROSTISLAW.

Que faire? rien ne peut fléchir son courage. Ah! Prince, ne rejettez pas mes conseils: ô mon ami, je vous en conjure! exaucez ma prière.

SCENE X.

OLEG, ROSTISLAW, OSKOLD.

OLEG.

Eh bien! avez-vous pu enfin subjuguer son orgueil?

OSKOLD.

Je suis tel, en cet instant, que j'ai toujours été.

OLEG.

Je veux bien encore différer ta perte; et t'offrir la vie: mais choisis, sans plus tarder, ou ma clémence ou la mort?

OSKOLD.

La mort!

OLEG.

Eh bien! sois donc victime de ta propre furie! meurs! (*aux Soldats.*) Soldats, qu'on le traîne en prison, et qu'on l'y charge de fers.

OSKOLD.

Puisque je suis ton captif, et puisqu'ainsi l'ordonne le sort, je me sens capable de braver tout, et prêt à tout souffrir. O ville infortunée! ô sœur adorée! adieu! Hélas! ma vie n'a pu être utile à votre bonheur.

SCENE XI.

OLEG, ROSTISLAW.

ROSTISLAW.

Ah! du moins en faveur de votre fils, sauvez cet infortuné.

OLEG.

Non, je n'écoute plus la voix de la clé-

mence. Cesse des prières inutiles, et que l'armée se prépare cette nuit, pour combattre aux premiers rayons du jour. Nous ne pouvons à présent livrer la bataille, ou du moins il serait impossible de la terminer: déjà le flambeau du jour abandonne l'horison, et l'astre des nuits va éclairer la ville. Mais avant d'engager le combat, je veux qu'Oskold périsse sur un échafaud. En lisant cet arrêt, (*il déroule un papier*) l'on verra que je n'ai point à répondre aux Dieux de son trépas.

ROSTISLAW.

Ah! Seigneur, de grace! ah mon père....

OLEG.

N'irrite pas ma colère.....Mais, non, va plutôt, fils ingrat, cours livrer ton père à son ennemi. As-tu bien l'audace devant moi, de t'opposer à ma volonté. Laisse-moi. C'est dans les combats que sied cette audace.

SCENE XII.

OLEG.

TÉMÉRAIRE OSKOLD, tu cesseras bientôt d'exciter le courroux d'Oleg. Déjà la mort a levé sa faulx menaçante ; déjà les portes de l'Enfer sont ouvertes. Je n'ai répondu à tes offenses que par des bontés. Va chercher aux Enfers le sceptre et la couronne. (*il s'assied pour signer l'arrêt d'Oskold.*) Meurs .... Oui, sans doute, tu as mérité la mort ; je dois .... pourquoi donc ma main tremble-t-elle ? ... Meurs .... quel est donc ce devoir que je m'impose à moi-même ? de condamner Oskold à finir ses jours par un supplice honteux. Mon cœur frémit, mon sang bouillonne dans mes veines ; la colère m'abandonne, et je ne sens plus que la pitié : des passions diverses déchirent mon cœur, et j'éprouve en moi des mouvemens inconnus. O justice ! viens à mon secours, et accorde enfin les sentimens opposés qui se combattent dans mon ame. C'en est fait : que la pitié, que la clémence se taisent, et

ne s'opposent plus à la juste destinée d'Oskold .... Oui, c'en est fait, Oskold ne doit plus vivre! (*il signe*) Qu'ai-je fait? Oskold va donc perdre la vie.... Non, ma vengeance était juste, mais mon courroux est éteint. (*il déchire l'arrêt, et se lève.*) Oskold, mon cœur est bon, le tien est paîtri d'orgueil .... En vain, j'ai suspendu ton trépas, il n'est plus de salut pour toi. Peut-on pardonner à l'audacieux qui, coupable d'un noir forfait, refuse d'implorer son pardon? Si tu avais été captif d'un tyran, pour prix de ton obstination, il aurait fait déchirer ton corps par ses bourreaux; et moi, j'ai rendu à mes ennemis leur liberté première, et moi, je voulais servir de père à mes captifs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OSKOLD (enchaîné.)

VOILA donc à quoi m'a servi mon bouillant courage! fut-il jamais de mortel plus malheureux qu'Oskold! je suis chargé de fers dans ce palais, où je suis né, où j'ai vécu au sein des grandeurs, où j'ai appris l'art de régner! Et toi, soleil, tu m'éclaires encore de tes rayons, et ce palais ne m'ensevelit pas sous ses ruines? La voilà donc cette gloire après laquelle, dès mes plus jeunes ans, mon cœur a si ardemment soupiré. Voilà mes biens! voilà mes honneurs et mon trône? Ah! puisque les destins sont si cruels pour moi, ô mort, qui t'arrête? ô Dieux, terminez ma vie! je m'abhorre moi-même.... Mais je ne vois point arriver ma sœur! et pourquoi voudrais-je la voir? J'appercevrais les larmes qui coule-

raient de ses yeux, et mon cœur partagerait sa faiblesse.... Ma vie fait mon tourment. Et pourquoi m'est-elle encore conservée? Pour être sacrifiée à mon plus cruel ennemi, à un tyran barbare, qui, peu satisfait de m'avoir tout ravi, ose encore prétendre à changer jusqu'à mon cœur! oui, le sort, dans les jours de sa colère, peut m'ôter tout, hors mon courage. O vous, mes fidèles Guerriers! rassemblés en cet instant dans les forêts, vous attendez votre chef. Hélas! il languit dans une noire prison, il est chargé de fers, et va mourir sur un échafaud. Hâtez-vous, combattez, sauvez ma vie, ou vengez ma mort.

SCENE II.

OSKOLD, IZBRANE.

OSKOLD.

Ou est ma sœur?

IZBRANE.

Elle attendait qu'elle pût s'offrir à votre

vue ; enfin elle a obtenu cette faveur de Rostislaw, et aussitôt elle est accourue vers la prison, pour faire exécuter l'ordre du prince. Dans son impatience, chaque instant lui paroît un jour entier..... Mais la voici.

SCENE III.

OSKOLD, SÉMIRE, IZBRANE.

SÉMIRE.

C'EST donc en cet état que je te revois, ô mon frère!

OSKOLD.

Je mourrai dans les fers ; tu es sans doute instruite de l'arrêt de mon supplice.

SÉMIRE.

Ciel barbare! et tu ne lances pas ta foudre! La terre ne m'engloutit pas dans ses sombres précipices, et mon sang ne se glace pas dans mes veines! Soleil, que ta

lumière s'éclipse à nos yeux! Destin cruel, tu m'as tout ravi! ô mon cher Oskold?

OSKOLD.

Il ne nous reste pas même un faible rayon d'espérance. Nos peuples vaincus, ne jouiront pas des douceurs de la liberté; tu es captive pour toujours, et moi, je suis condamné à la mort.

SÉMIRE.

Tu es condamné...... Mon frère périr dans le sein de l'ignominie! Ah! j'ai déjà éprouvé bien des malheurs, mais du moins ils étaient encore supportables..... Ce n'était donc pas un vain bruit qui circulait dans la ville...... Tu es condamné à la mort! je ne puis résister à ce dernier coup.

OSKOLD.

Rostislaw ne t'a-t-il donc pas appris le sort qui menaçait ma tête?

SÉMIRE.

Il ne m'a parlé que par la voix d'Izbrane, et ce n'est que vaguement qu'il m'a fait

pressentir ton malheur. Il évite mes regards, et, dans la crainte de voir mes larmes, il n'ose paroître devant moi.

OSKOLD.

Apprends donc que, si je voulais condescendre à une bassesse, je pourrais détourner la faulx de la mort déjà levée sur ma tête : Oleg, à ce prix, me promet la vie. Il veut que j'implore mon pardon, que je tombe à ses genoux.

SÉMIRE

Mon frère essuyer et me faire partager une telle infamie!

OSKOLD.

Que me conseilles-tu?

SÉMIRE.

Meurs!

OSKOLD.

Ma sœur est digne de moi.

SÉMIRE.

Dans nos jours d'adversités, j'ai comme toi éprouvé l'humiliation, mais jamais je

n'ai connu la bassesse. Quand le trône de Kiew fut renversé des mains de Rostislaw, je suis tombée à ses genoux; je lui ai fait entendre mes plaintifs gémissemens; mais ce n'était pas pour lui demander la vie : je demandai qu'il épargnât le sang de notre peuple. Ce jour fut cruel sans doute : celui-ci est cent fois plus affreux. Je suis privée de toi pour toujours. . . . . Mon cher frère . . . . Pour toujours . . . . O destin implacable! tu m'as accablée de tous les maux: tu as rassemblé sur ma jeunesse tous les malheurs, dont peuvent être affligés tous les mortels à-la-fois. Tes coups redoublés n'ont-ils pas encore assez éprouvé la constance de Sémire? Je puis ne pas chercher mon salut dans une bassesse; mais la terreur n'en a pas moins d'empire sur mon ame. Je tremble, je frémis; assise sur un trône, mes yeux verraient sans en être éblouis, les rayons de la gloire; et dans ce cachot, ces yeux versent des torrens de larmes. Le courage m'inspire des sentimens héroïques, mais ce spectacle m'arrache des cris douloureux. O Sémire, l'abîme des maux est ouvert pour toi, et tu respires encore! Peux-tu donc, sans frémir, te voir séparée d'Oskold? Oui, il va

t'être ravi pour toujours, et tu le vois ici pour la dernière fois.

OSKOLD.

Qu'importe qu'un sort barbare multiplie à son gré nos tourmens ? Sache imiter la fermeté d'Oskold. Une mort honteuse est prête à terminer ma carrière ; son aspect m'afflige, mais sans m'effrayer. Mon cœur sait souffrir et se soumettre à la nécessité : souffre donc avec un courage digne du mien.

SÉMIRE.

Jamais, jamais, je ne te reverrai !

OSKOLD.

L'homme n'est pas né pour vivre toujours : mais une gloire immortelle ou du moins d'une longue durée, attend celui qui montra une constante égalité d'ame, dans l'infortune et dans la prospérité. Calme-toi donc, et fais voir que Sémire est ma sœur.

SÉMIRE.

Et ne fais-je pas assez preuve de courage ? Le sort a épuisé sur moi tous les tourmens

des enfers, et, cependant, je respire encore !

OSKOLD.

Triomphe, Sémire, de ce dernier malheur; ah ! pour l'amour de moi, loin de te laisser abattre, surmonte ta douleur. Oskold exige de toi ce dernier sacrifice; il suffira pour faire disparaître de mes yeux, les horreurs des supplices et de la mort.

SÉMIRE.

Puisqu'il me reste ce moyen d'adoucir ton sort, je vais à l'instant m'efforcer de renfermer mes chagrins dans mon cœur; et, m'élevant au-dessus d'une indigne faiblesse, je montrerai un courage digne de ta sœur.

OSKOLD.

Oui, soumets-toi aux arrêts du ciel; regarde ma mort sans pleurer et sans gémir; garde cette constance que tu me promets; et par-là tu allégeras le fardeau de mes malheurs.... Tu vas donc surmonter ta douleur: ah ! dans cet espoir, je suis tranquille, et je vole à la mort.... Adieu !

SÉMIRE.

C'est à présent, ô ciel! c'est à présent que je dois montrer du courage! mais le puis-je, en me voyant séparée de toi pour toujours.

(*Elle tombe dans les bras d'Izbrane.*)

OSKOLD.

Il ne manquait plus à mes malheurs, que de marquer de la faiblesse à mes derniers instans. Les destins cruels ont voulu qu'on pût, à ma mort, m'accuser de timidité. O ma sœur, ne déshonore pas en moi ton propre sang, cesse de déchirer mon cœur, et laisse-moi toute ma gloire. Ah! tu m'enlèves à mon courage. De grâce, exauce ma prière. Arme-toi de force, au moins pour un instant..... Tu ne m'écoutes pas.... Souviens-toi en ce moment, souviens-toi de quel père tu as reçu la vie.

SÉMIRE.

O nuit éternelle! hâte-toi de couvrir mes yeux!

OSKOLD.

Tu vois que nos adieux ne font qu'accroître nos douleurs : séparons-nous ! ton frère te recommande à la bonté des Dieux.

SÉMIRE.

Arrête : je ne gémirai plus.

OSKOLD.

Adieu! tu ne pourrais remplir cette promesse.

SCENE V.

SÉMIRE, IZBRANE.

SÉMIRE.

Qu'est-il de plus affreux qu'une mort ignominieuse? cours, vole vers Rostislaw. Dis-lui de venir à l'instant.

SCENE VII.

SÉMIRE.

Eh bien! ô mon cœur, n'as-tu point encore assez souffert? il ne me reste plus d'espérance. Amour, en toi seul j'avais placé tout mon espoir. O passion cruelle, que de douleurs aussi ne m'as-tu pas causées! j'étais captive, et tu m'as chargée de nouvelles chaînes! Sans cesse à mes douleurs ajoutant des douleurs nouvelles, tu m'as conduite au désespoir. Récompense enfin par quelque bien tout le mal que tu m'as fait: détourne de cette ville le nuage affreux qui la menace. Et vous, ô destins, si vous voulez faire périr Oskold, délivrez-le du moins d'une mort infamante. A ce mot, tout mon cœur se déchire. Comment pourrai-je apprendre sans mourir, que mon frère est mort dans les supplices? Ah! je n'y puis penser sans horreur. Amour, en toi seul, je place de nouveau tout mon espoir.

SCENE III.

SÉMIRE, ROSTISLAW.

SÉMIRE.

Qu'est devenu votre amour pour Sémire ? Qu'est devenue votre amitié pour Oskold ? On va le conduire au supplice, et vous ne vous opposez point à la cruauté d'Oleg !

ROSTISLAW.

Vous n'êtes donc pas instruite de l'orgueil d'Oskold ? Il a tout fait pour irriter Oleg : il n'est plus possible de demander sa grace. J'ai employé les prières : à quoi ont-elles servi ? à faire rejaillir sur moi le courroux de mon père. Ah ! c'est votre frère, c'est lui-même et lui seul qui s'oppose à la clémence d'Oleg, et nous ôte tout espoir de le sauver. Oskold mourra, oui, il mourra sans doute, puisqu'il ne veut pas implorer son pardon.

SÉMIRE.

Sa fierté ne peut, ni ne doit se changer en bassesse. Vous même n'irritez point Oleg par des prières; ce n'est pas là le secours que j'attends de vous.

ROSTISLAW.

Et quel peut être le moyen de le sauver?

SÉMIRE.

Dans cette extrémité, votre amour est mon seul espoir. Malgré les obstacles qui nous séparent, vous savez à quel degré je vous aimais. J'ai pu vous témoigner de la rigueur; mais mon cœur n'a jamais changé. Vous voyez à présent pourquoi j'ai refusé de devenir votre épouse, et s'il m'était possible de faire une autre réponse. Au nom de votre tendresse, souscrivez à ma prière! songez combien il est affreux pour un Prince, né pour s'asseoir sur le trône, de périr sur l'échafaud, au milieu d'une place publique, dans une ville, où il vécut, à la vérité, dans les fers, mais où son père dicta ses volontés suprêmes.

ROSTISLAW.

Grâces au Ciel, la pitié n'est point étrangère à mon cœur; mais, hélas! plaindre son triste sort, voilà où cette pitié est contrainte à se borner. Je sais que son trépas nous sépare à jamais, et cette seule idée déchire mon ame; en perdant mon ami, je perds aussi mon amante! mais comment le secourir? Je ne vois aucun moyen de rompre les fers d'Oskold, et de former les nœuds qui devaient faire ma félicité : non, rien à présent ne peut nous unir. Amour, c'est dans un jour fatal que tu as blessé mon cœur.

SÉMIRE.

Remplissez les vœux de Sémire, et peut-être alors consolera-t-elle votre cœur.

ROSTISLAW

Parlez, chère Sémire, qu'exigez-vous de moi?

SÉMIRE.

Cher amant, ô vous qui avez troublé mon repos, et captivé mon amour, s'il est vrai

que vous brûliez pour moi d'une ardeur pareille, prouvez-le moi en faisant sortir Oskold de l'enceinte de cette ville.

ROSTISLAW.

O ciel! de quelle affreuse amertume vous abreuvez mon cœur: de quel crime suis-je coupable envers vous, et coupable même, qui pourrait vous excuser de me punir avec tant de barbarie? Chercher à me ravir toute ma gloire! Ah! pourquoi, Princesse trop chérie, pourquoi ai-je pu vous aimer? . . . Non, jamais je ne trahirai ma patrie! jamais je ne pourrai souscrire à vos volontés!

SÉMIRE.

Ainsi, tout mon espoir s'est évanoui? Ainsi je trouve un ennemi dans mon amant lui-même: voilà donc le prix du feu qui me consume! Ingrat! et quelles preuves ai-je encore reçues de votre tendresse? Ah! je le vois, vous cherchez à rallumer entre nous les flambeaux de la haîne, et pour payer mon amour, vous voulez abréger ma vie! oui! votre passion est éteinte, et votre cœur est changé! Ah! cher amant, si je brille encore de quelques attraits à vos yeux, si vous vous

rappelez vos sermens répétés, d'être toujours fidèle à Sémire, de n'aimer qu'elle, de ne trouver qu'elle digne de vos hommages; de grâce, cher Rostislaw, adoucissez l'amertume de mon sort; prouvez-moi que je vous suis encore chère, que vous méritez mes tendres sentimens pour vous, et qu'au sein de mes malheurs, je suis encore heureuse de posséder votre cœur. Déjà deux fois, vous avez causé mes maux: c'est vous qui avez renversé notre trône, et qui, du faîte des grandeurs, m'avez précipitée dans l'esclavage; et c'est vous encore qui m'avez fait boire à longs traits le poison de l'amour. Vous étiez mon plus mortel ennemi; j'ai fait de vous mon ami, mon amant. Mon cœur vous a donné le doux nom de mon époux. Enfin ma plus vive douleur, alors que mon penchant m'entraînait vers vous, était de voir ma fortune si peu conforme à mon amour. Vous, au contraire, vous vous êtes plu à appésantir sur ma tête le poids de l'infortune..... Ah! si votre cœur n'est pas insensible à ma flamme, daignez prendre pitié de moi! Voyez les larmes qui baignent les joues de votre amante, voyez ma pâleur et mes tourmens! je tremble,

mon cœur est déchiré, mon sang se glace, ma raison m'abandonne, mes yeux s'obscurcissent, voulez-vous donc me voir ici expirer de douleur! Ah! cher Prince, ne donnez point la mort à l'infortunée Sémire! soyez sensible aux douleurs de celle qui vous adore. Vous seul, vous pouvez me rendre à la vie.

ROSTISLAW.

Ah! si votre cœur est déchiré, vous déchirez encore plus cruellement le mien! Mais, n'espérez pas que je puisse vous obéir! ô momens cruels! ô douleur qui surpasse toutes mes forces.... Ah! Princesse! c'en est fait! aujourd'hui votre frère mourra: tout espoir est chimérique. Mais vous, si vous en mourez, ne croyez pas que je vous survive. Sans vous, l'univers n'a plus rien que d'odieux pour moi.

SÉMIRE.

Je lis dans cette réponse l'arrêt de ma mort, et j'y reconnois le digne fils de mon tyran. Lâche Sémire, tu vois ton plus cruel ennemi, et il peut encore être cher à ton cœur. Et c'est toi, ô Palais de mes ancêtres,

c'est toi que je rends témoin de mon crime. Grands Dieux! pouvez-vous souffrir que j'aime mon barbare oppresseur! Quoi! je perds la vie, et il me refuse ses secours. Ah! Prince, quand vous jetterez un regard sur mes restes inanimés, quand vous verrez mes faibles attraits flétris par la main glacée de la mort, vous pleurerez peut-être, vous gémirez; mais ni vos pleurs, ni vos gémissemens ne pourrônt me rendre à la vie.

ROSTISLAW.

Combien je souffre de ne pouvoir accomplir vos vœux! mais voudriez-vous que je me rendisse coupable du plus horrible des attentats? voudriez-vous armer mon bras contre ma patrie? Ah! plutôt, cruelle, inventez les plus affreux tourmens; je suis prêt à les subir; je les envisage sans effroi.... Mais quel crime ai-je donc commis, pour vous voir privée de la vie, pour voir vos charmes anéantis, votre jeunesse moissonnée dans sa fleur, votre visage défiguré par la main du trépas? Ah! Sémire, jamais Rostislaw ne fut coupable envers vous: ce n'est point par artifice que je suis entré dans votre

ville ; je l'ai emportée d'assaut, et l'épée à la main. Ce n'est point par artifice que j'ai gagné votre cœur. Vous me l'avez donné pour prix du plus sincère amour.

SÉMIRE

Si vous voulez vous rendre digne de ce cœur, brisez, ah brisez les fers d'Oskold. Voilà comme je pourrai croire à votre amour.

ROSTISLAW.

Oh ! combien mon amour est différent du vôtre ! moi, je suis prêt à mourir pour défendre votre honneur; et vous ne desirez que de voir mon infamie. Non, non, jamais je ne trahirai ma patrie : je défendrai ces murs jusqu'au tombeau.

SÉMIRE.

Eh bien ! barbare, puisque je ne puis adoucir votre cœur, puisque vous voulez m'arracher la vie, que tardez-vous encore ? Donnez-moi le coup de la mort, foulez à vos pieds le corps glacé de votre amante : versez, cruel, ce sang que vous avez enflammé d'amour. Ne vous laissez pas fléchir

par la pitié, déchirez mon sein, déchirez ce cœur, hélas! toujours plein de votre image, ce cœur que vous avez fatigué de tourmens! jouissez, repaissez vos yeux de mes derniers soupirs. Qui vous arrête? tirez donc votre épée, frappez....

ROSTISLAW.

Ciel! moi....

SÉMIRE (*tirant l'épée de Rostislaw.*)

Voyez expirer....

ROSTISLAW (*se jettant aux genoux de Sémire.*)

Ah! plutôt tournez ce fer contre mon cœur! terminez d'un seul coup ma vie et mon amour: frappez-moi, c'est lui, c'est ce fer qui m'a donné la victoire sur vos sujets; c'est lui qui a privé Oskold de sa couronne: ce fer est souillé du sang de votre peuple, il fut l'instrument de tous vos malheurs.

SÉMIRE.

Et il va les terminer tous!

(*Elle lève le bras pour se frapper.*)

ROSTISLAW (*arrêtant son bras.*)

Vous avez vaincu, et votre frère est libre.

SÉMIRE (*en lui rendant son épée.*)

Ah! cher Prince, recevez en cet instant le serment que je fais : quelque soit le succès du combat, je suis à vous jusqu'à mon dernier soupir.

ROSTISLAW.

Si je suis vaincu, je descendrai dans l'ombre de la nuit éternelle, et vos yeux ne me verront jamais.

SÉMIRE.

Ah ! ne renouvelez pas ma douleur ! croyez-vous donc que mon tendre cœur puisse supporter la perte du fidèle amant de Sémire ? croyez-vous que mes yeux, privés à jamais du bonheur de le voir, veuillent encore jouir de la lumière. Ah ! lorsque vous leverez ce fer sur votre sein, songez à mon amour extrême; songez que ma vie est pour toujours attachée à la vôtre, et que sans vous, je ne saurais plus vivre. Adieu, cher amant, faites sortir mon frère

hors de la ville, et sur-tout, pour conserver ma vie, ayez soin de vos jours.

SCENE VIII.

ROSTISLAW.

Qu'oses-tu entreprendre, malheureux Rostislaw? sourd à la voix de la raison, de l'honneur et du courage, tu ne suis que ton aveugle passion, et tu veux trahir ta patrie! O ma chère patrie, c'est en vain que mon amour se révolte contre toi: je ne permettrai pas qu'il remporte sur toi la victoire.... Mais, hélas! je verrai donc Sémire expirante! tout mon cœur frémit à cette seule image. O pensée cruelle! je ne suis pas un barbare; non, je ne suis pas.... mais tu es l'ennemi de ta patrie!... Perfide, ta promesse est un crime, garde-toi de la tenir. L'amour n'est entré dans ton cœur, que pour t'entraîner vers l'ignominie. J'entends, du haut des Cieux qui tonnent sur ma tête, une voix s'écrier: « Rostislaw, l'abyme est ouvert sous tes pas. Pour goûter des plaisirs méprisables, du faîte des gran-

deurs et de la gloire, tu te plonges dans le fond du précipice ! Résiste, résiste aux perfides attraits de la beauté. Brise les fers où tu gémis, où tu trouveras une perte assurée.... Mais en vain le ciel crie, les feux allumés dans mon sein circulent de veine en veine. O devoir, fais place à l'amour. Amour, je me livre à ta puissance, tu peux à ton gré déchirer mon faible cœur! ô Dieux! vites-vous jamais de passion plus terrible?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

SÉMIRE, IZBRANE.

SÉMIRE.

VA t'informer si mon frère est libre, et s'il est enfin hors des portes de la ville. Je tremble que Rostislaw n'ait pas rempli sa promesse! hélas! me faut-il retomber dans mes premières alarmes?

SCENE II.

SÉMIRE, OSKOLD, IZBRANE.

OSKOLD.

J'AI reçu la liberté, et j'en rends grâces aux Dieux et à toi, ma sœur. C'est à présent, Sémire, que je marche contre mes

ennemis. Je vais délivrer et la ville et les contrées de Kiew. On garde encore les portes de ma prison, et les soldats feignent de m'observer de près. Mais dans l'instant même, et par un chemin secret qui me dérobera aux regards d'Oleg, on doit me conduire hors des portes. Aussi-tôt, je range mes troupes en bataille, et je m'avance vers les murs de la ville.

SÉMIRE.

Grands Dieux! relevez la gloire de notre maison!

OSKOLD.

C'est à tes larmes que je dois ma délivrance. En nous sauvant, toute la nation et moi, quelle récompense n'es-tu pas en droit d'attendre de ton frère! Sémire, que Rostislaw devienne ton époux. Soit que la victoire couronne nos desseins, soit que je trouve la mort, c'est à lui que je te confie. Si, dans ce grand jour, la fortune m'est contraire, tu es la seule récompense qui puisse m'acquitter envers Rostislaw. Tels sont mes vœux; l'amour et le devoir te forcent d'y souscrire.

SÉMIRE.

N'accable pas mon ame par l'idée de ta perte, et n'anticipe pas sur l'avenir, pour causer ma douleur. Je te vois libre et armé: mon cœur, de toutes parts, s'ouvre à l'espérance, et je sens enfin la joie succéder à ma longue tristesse. Tâche de soumettre cette ville à tes lois, et ne trouble pas mon bonheur passager. O ciel, permets à mes yeux de revoir mon frère, la couronne sur la tête.

OSKOLD.

Le tems presse.....

SÉMIRE.

Pars, et va défendre glorieusement la patrie.

OSKOLD.

Tu me reverras sur le trône, ou dans le tombeau.

SCENE III.

SÉMIRE, IZBRANE.

IZBRANE.

Pourquoi donc, Madame, cette tristesse empreinte sur votre visage?

SÉMIRE.

Mon frère n'est pas encore sur le trône. Qui sait quelle fin le sort réserve à ce grand jour? D'un côté, la nature me fait frémir d'effroi ; de l'autre, une passion tyrannique jette l'alarme dans mon cœur. Tel est mon destin, Izbrane ; le bonheur ne fait qu'apparaître un instant devant moi. Pour me consoler, il me présente une espérance trompeuse ; il ressemble à l'éclair qui, perçant le sein d'une nuit obscure, nous dérobe aussi-tôt la lumière, qu'il nous avait offerte un moment. Hélas! un même danger menace également Oskold et Rostislaw ; en vain ils sont amis : l'héroïsme des combats ne connaît plus l'amitié; d'ailleurs, peuvent-

ils détourner l'un de l'autre, l'atteinte de tous les traits qu'on va leur lancer?

IZBRANE.

Au fort même de la mêlée, ils n'oublieront pas que vous, êtes et la sœur de l'un, et l'amante de l'autre; ils feront tout pour épargner des têtes aussi chères.

SÉMIRE.

Dans ces momens d'horreur, où la mort ensanglantée immole de toutes parts d'innombrables victimes, que lui importe ou la nature ou l'amour? Mais, quand même ils chercheraient tous deux à s'épargner, crois-tu que l'un d'eux voulût s'avouer le vaincu, et le prisonnier de son rival? Ils l'ont juré, et je connais leur caractère. Oskold est aussi inébranlable dans ses desseins, que le plus dur rocher, et ne connaît de loi que son courage. Rostislaw porte, je l'avoue, un cœur moins inflexible: mais il mourra plutôt que de céder; il méprisera mes gémissemens, et la voix de l'honneur sera seule écoutée. Tout entiers à la gloire, ils oublieront l'infortunée Sémire.

IZBRANE.

Eloignez ces tristes pensées ; faites trève à vos douleurs, et n'espérez que des plaisirs. Après tant d'assauts, goûtez enfin la tranquillité. Tout dans le monde est sujet au changement, et dès-long-tems déjà vous vivez dans l'infortune.

SÉMIRE.

Et c'est pour l'infortune que le ciel m'a fait naître. Ma vie n'est qu'une chaîne, formée d'une longue suite de malheurs, dont peut-être je ne verrai jamais la fin. La prospérité brillante où je suis née, et que le sort a dissipée comme une fumée légère, ne peut se retracer à ma pensée, sans augmenter l'horreur des maux innombrables que j'ai soufferts.

SCENE IV.

OLEG, SÉMIRE, IZBRANE.

OLEG.

Votre frère, Sémire, s'est échappé de ses gardes, et s'est enfui de la ville. Alors ce n'est plus vainement qu'il a osé armer ses soldats contre moi; mais vainement peut-être il osera me combattre. Mon courroux désormais ne peut plus s'appaiser. C'est votre adresse qui l'a rendu à la liberté : je veux bien regarder cette action, non comme un acte de haîne contre moi, mais comme un trait d'amitié pour votre frère. Je vous en loue même, et veux seulement connaître celui qui, séduit par vos présens, a ménagé sa fuite.

SÉMIRE.

Quand vous m'avez ravi toutes mes richesses, puis-je être en état de faire des présens? pour mon frère, je ne l'ai pas vu.

OLEG.

Dites la vérité.

SÉMIRE.

Je ne puis dire ce que j'ignore.

OLEG.

Craignez, par votre obstination, d'allumer ma colère, et, par un aveu sincère, désarmez ma sévérité. Lorsque le crime est commis, c'en est un de cacher le coupable; c'est une bassesse de le plaindre. Si vous ne connaissez pas les lois de l'honneur, je puis vous les enseigner. Je sais ce qui est ou n'est pas honnête, et je trouverai un moyen sûr de vous l'apprendre.

SÉMIRE.

Encore des menaces! avez-vous donc oublié qui je suis, et que rien ne peut m'effrayer. A présent que mon frère est en liberté, et que nos troupes sont dans la plaine, je ne crains plus votre puissance. Vous voulez me donner des leçons sur l'honneur! C'est plutôt à vous d'en recevoir de ma bouche. Ne croyez pas qu'il réside dans la prospérité,

ou que l'adversité puisse le détruire. Dans l'adversité, personne n'ose vous flatter, mais chacun, même en silence, rend hommage à la vertu. Pensez-vous donc que notre sexe soit incapable d'héroïsme, et que l'ame d'une femme soit inférieure à celle d'un homme? L'oseriez-vous croire, vous qui prétendez me faire trembler? Mon courage est inébranlable, et vos menaces ne peuvent rien sur moi.

OLEG.

Dieux! m'est-il possible de contenir plus long-tems ma juste colère? pouvais-je m'attendre à de pareilles réponses, dans la bouche d'une esclave. Vous n'étiez pas née, que mon bras était déjà victorieux. Allez, il ne sied pas à ma dignité de recevoir des leçons d'une femme, et il n'est pas ordinaire de daigner répondre à ses captifs. mais vous, qui lassez ma clémence, qu'attendez-vous donc de votre témérité? Depuis quand avez-vous conçu autant d'audace, que si déjà vous étiez assise sur le trône? Ce n'est point votre naissance, c'est Oleg seul qui vous fait respecter en ces lieux, et, si je retirais la main qui vous protège,

vous seriez comme une vile poussière, qu'on foule aux pieds.

SÉMIRE.

Quoique le sort ne m'ait montré le bonheur, que pour tromper mes espérances, je ne suis pas cependant une vile poussière. Je suis, on le sait, fille d'un souverain, et vos bienfaits ne sauraient m'honorer.

OLEG.

Ainsi vous les oubliez ?

SÉMIRE.

Dès l'instant que vous croyez que je ne suis rien que par eux, je ne m'en souviens plus.

OLEG.

Eh bien! je les oublie moi-même, mais vous, n'oubliez pas que vous êtes mon esclave. Ingrate! je vous ai servi de père; je suis à présent votre ennemi, et c'est vous qui le voulez. O fureur qui m'animes, redouble encore dans mon ame : tu es légitime, et sans être accusé de tyrannie, je puis me livrer à tes transports. Pour vous,

Madame, votre sort va changer, et peut-être oublierez-vous votre fierté.

SÉMIRE.

Ah! que je meure, pourvu que mon frère remporte la victoire, et que la ville où régnaient mes ancêtres, soit à jamais affranchie d'un joug odieux!

SCENE V.

OLEG, ROSTISLAW, SÉMIRE, IZBRANE.

OLEG.

C'EST en vain, mon fils, et tu peux aisément t'en convaincre, oui c'est en vain que tu soupires, que tu as souffert pour cette ingrate : elle n'est pas ce que tu pensais, et l'audace de ses discours vient de trahir sa haîne.

SÉMIRE.

Je sais ce que me prépare votre fureur. Je lis dans tous vos traits l'arrêt du cruel

supplice qui me menace. Mais vous verrez si Sémire manque de courage. Mortelle, que me fait le jour de ma mort? Exercez donc votre tyrannie, vous y êtes accoutumé : les tourmens ne m'effrayent pas, et déjà je m'y suis préparée. Oui, c'est par mes mains que mon frère est libre; mais vous ne saurez jamais qui l'a fait sortir de la ville. Vous pouvez à votre gré déchirer mon cœur; mais non pas lui arracher mes secrets.

ROSTISLAW.

Si vous mettez votre gloire à vous nommer coupable, pourquoi cacher votre complice?

OLEG.

Elle ne le cachera pas. Holà! Gardes!

ROSTISLAW.

Que faites-vous? Arrêtez!

OLEG.

En vain tu veux défendre notre ennemie.

ROSTISLAW.

Ah! elle possède toute mon ame, je brûle

pour elle d'un feu qui me dévore ; mon cœur est dans ses fers; par elle je respire, et sans elle la vie m'est odieuse. Au comble de la gloire, je suis l'esclave de ses charmes. La faire souffrir, c'est me faire souffrir moi-même. Oui, en lui préparant des tortures, c'est mon supplice que vous préparez. Pourriez-vous, ô mon père, lui faire éprouver des tourmens dont vous ne pourriez accabler votre fils? Hélas! sans espoir d'être heureux, nos cœurs n'en sont pas moins unis pour toujours!

OLEG.

J'étouffe ma colère, et je lui pardonne tout, si je sais le nom dont je veux être instruit.

SÉMIRE.

Ne vous en flattez pas : non, je ne veux point de pardon.

OLEG.

Gardes ! . . . .

ROSTISLAW.

Promettez-moi de suspendre votre dessein, et je réponds de trouver le coupable.

SÉMIRE.

Rostislaw, souvenez-vous.....

OLEG.

Ton amour pour elle, tes prières, tout est inutile, dans les dangers qui nous menacent! Eh! mon cher fils, à quoi nous sert de voler à la victoire, si nous favorisons les complots des perfides?

ROSTISLAW (*se jettant à genoux.*)

Le perfide que vous cherchez, il est à vos genoux!

OLEG.

O destins rigoureux!

SÉMIRE.

Malheureux! qu'avez-vous dit?

OLEG.

Que mérite ton crime?

ROSTISLAW.

Les tourmens et la mort.

OLEG.

Lève-toi! tu as prononcé ton arrêt, et tu dois le subir.

SÉMIRE.

Ah ! Seigneur, c'est votre fils, un fils que vous chérissez ! Que ce nom désarme votre rigueur : moi seule, je suis coupable, ne vous vengez que de moi. Oui, punissez-moi, ce sera lui faire éprouver le plus cruel supplice. Votre fils est nécessaire à vous, à cet Etat. Vous m'avez privée de la liberté, achevez et ôtez-moi la vie. Prenez pitié de moi, de votre fils, de vous-même !

ROSTISLAW.

Si je vous ai immolé mon honneur, je puis bien vous sacrifier ma vie, et par-là je réparerai mon crime. Hélas ! à quelles extrémités m'avez-vous conduit ? En un seul jour, vous avez terni la gloire de tous mes exploits. Et vous, mon père, hâtez mon supplice ! le plus cruel de tous pour moi est de voir la lumière. Le repentir, les remords, la honte, l'amour de la patrie, votre courroux, votre air menaçant, tout fait circuler dans mes veines un poison mortel, tout agite mes esprits, tout déchire mon cœur. O Sémire ! hélas ! pourquoi vos charmes ont-ils séduit l'infortuné Rostislaw?

SÉMIRE.

Pourquoi, cher Prince, avez-vous pris tant d'empire sur mon ame ?

OLEG.

Dieux puissans! vous m'aviez accordé un fils! il faisait toute ma consolation. Vous l'aviez orné de vos dons les plus précieux. Dès sa jeunesse, le nombre de ses exploits avait surpassé mes desirs; il s'était élevé au faîte de la gloire, et son nom seul faisait trembler le Nord. Mais, ô fatal destin! un jour a tout changé! Un jour m'a enlevé un héros, un fils: ô ciel! tu m'as tout ravi à-la-fois!

ROSTISLAW.

Le remords déchire mon cœur. Ah! l'on ne peut plus en moi reconnaître votre fils. Privé de votre estime, je n'ose lever les yeux sur vous. Ce n'est plus un fils chéri que vous envoyez à la mort, c'est un criminel odieux. Jugez-moi, condamnez-moi, n'écoutez point la voix de la clémence. Précipité dans un abyme de malheurs, je n'ai plus d'autre courage, que celui de subir mon supplice.

OLEG.

Donnez-moi votre épée, et rendez-vous en prison.

ROSTISLAW (*donne son épée à Oleg, qui la remet aux soldats.*)

La voici cette épée qui a reculé les bornes de ces Etats, qui abreuva de sang les sables qui environnent Kiew.

SÉMIRE.

C'est à présent que je connais les plus cruelles angoisses de la douleur.

OLEG.

Ta dernière heure est sonnée. Fais voir encore ton courage à tes derniers momens. La justice divine et la justice humaine te condamnent par ma voix. Ta mort est inévitable : les portes du tombeau sont ouvertes. Meurs, et que ton sang lave ton attentat.

SÉMIRE.

Hélas!

ROSTISLAW.

Au moins, descendrai-je chez les morts

avec l'amour de mon père? Ah! que mon crime ne change point votre cœur! mon père, dites que je suis encore votre fils.

OLEG.

Le souvenir éternel et douloureux que je conserverai de toi, ne prouvera que trop combien tu m'es encore cher. Oui, tu es mon fils, mais non pas tel que tu fus autrefois. Cependant je t'aime autant que jamais. Va..... je t'embrasse pour la dernière fois.

ROSTISLAW.

Que vos yeux paternels daignent verser une larme sur ma cendre.... Et vous, cruel et douloureux objet de mon amour! que mon sort funeste ne vous fasse pas gémir. Ressouvenez-vous de Rostislaw, n'oubliez pas qu'il vous a sincèrement aimée; mais ne pleurez pas un malheur, que ne changeront pas vos larmes.

SCENE VI.

OLEG, SÉMIRE, IZBRANE.

SÉMIRE (*aux genoux d'Oleg.*)

Voyez s'humilier enfin devant vous la fierté de Sémire. Mon amant est un héros, et vous êtes son père. C'est par lui que vous avez conquis cette ville, par lui que je suis votre captive, par lui qu'Igor règne dans ces lieux. Appaisez votre courroux, bannissez une cruelle sévérité, et que la clémence en vous succède à la justice. Si les Dieux nous punissaient, alors que nous sommes coupables, où les faibles mortels trouveraient-ils un asyle contre les feux du tonnerre? seraient-ils en sûreté dans les forêts, sur les montagnes, dans l'abyme des mers? Imitez les Dieux. Soyez aussi clément que juste. Ah! quand c'est à son fils qu'il doit pardonner, un père peut-il trouver si difficile d'écouter la voix de la clémence? Soyez équitable dans vos arrêts, mais soyez

homme. Considérez qui vous condamnez à la mort, de qui vous vous privez pour toujours. C'est moi seule qui mérite de périr, moi qui ai causé vos malheurs. Si Rostislaw ne m'avait pas aimée, il serait encore innocent. Otez-moi la vie, mais pardonnez à un fils qui vous est cher. Pardonnez-lui, Seigneur, moi seule je l'ai rendu coupable.

OLEG (*la relevant.*)

C'est mon malheureux destin qui seul l'a rendu coupable. L'êtes-vous donc d'avoir su lui plaire? l'êtes-vous d'avoir soustrait votre frère à la mort? Vous ne suiviez en cela que la loi du devoir. Rappellez votre courage, sachez souffrir comme moi : ah! ma douleur n'est pas moins cruelle que la vôtre.

SÉMIRE.

Si la pitié n'influe pas sur votre arrêt, c'est en vain qu'elle habite dans votre cœur. Quel homme fournit sa carrière, sans commettre quelques erreurs. Faibles mortels que nous sommes, la perfection n'est pas faite pour nous; si, en prononçant vos arrêts,

votre cœur s'indigne contre le crime, considérez au moins la faiblesse des humains. Ah! Seigneur, laissez-vous fléchir par mes larmes, mes soupirs et mes gémissemens! voyez d'un œil compâtissant la foule des tourmens qui assiègent mon ame!

OLEG.

Le Ciel sait que je ne souffre pas moins que vous. Mais la passion ne doit pas dicter mes arrêts. Puis-je pardonner.... Cessez de m'implorer pour lui. Ce jour est pour nous trois un jour de douleur.

SÉMIRE.

Ah! Seigneur! laissez-vous attendrir?

OLEG.

Non! le terme de sa vie est arrivé!

SCENE VII.

SÉMIRE, IZBRANE.

SÉMIRE.

O JOUR HORRIBLE! ô mort, sois mon refuge! la vie n'a plus de consolations à m'offrir. Sémire, quelle est grande ta perte! et toi, cher Prince, c'est par moi, c'est pour moi que tu meurs. En vain tu as illustré ton nom, en vain la gloire de tes hauts faits s'est élevée jusqu'aux Cieux. Mes faibles attraits t'ont tout ravi; à tes exploits glorieux, ils ont fait succéder l'ignominie. O malheureux instant! ô colère céleste! ô jours de ma jeunesse! ô funeste beauté! Malheureuse! c'est un héros qu'a perdu ta fureur, c'est à un amant que tu ouvres les portes du tombeau!

IZBRANE.

Pourquoi vous tourmenter en vain? votre amour ne peut le secourir. Efforcez-vous d'oublier sa tendresse pour vous.

SÉMIRE.

Crois-tu donc que je puisse oublier jamais celui qui m'aima, que j'aimai si tendrement? Crois-tu que je puisse long-tems lui survivre? Puis-je ne pas me représenter.... Garde tes vaines consolations.... Souffre, ô mon ame; tu es née pour la douleur!... était-ce donc pour éprouver cet excès de tourmens, que mon cœur s'est enflammé de tous les feux de l'amour?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SÉMIRE, IZBRANE.

IZBRANE.

DEJA les troupes d'Oleg sont sorties de nos murailles ; déjà votre frère a quitté les forêts, et approche de la ville. Par-tout l'on entend retentir le son éclatant des trompettes, et bientôt les deux armées vont en venir aux mains.

SÉMIRE

Mon amant vit-il encore? pourrai-je le revoir ?

IZBRANE.

Je n'ai rien appris sur son sort.

SÉMIRE.

Quitte, ô mon ame, quitte ce corps

languissant, qui te retient dans ses chaînes. Mon destin est fini, il s'envole loin de moi, et il ne reste plus que l'ombre de ma vie. O sort cruel! ô jour infortuné!

IZBRANE.

Ciel! voici Rostislaw.

SCENE II.

SÉMIRE, ROSTISLAW, IZBRANE.

SÉMIRE.

Qui? vous! vous vivez....

ROSTISLAW.

Hélas! je déteste les instans qui me restent encore à vivre, et votre vue seule peut m'aider à supporter la lumière. Si l'issue du combat est fatale pour mon père, si la gloire couronne le front de votre frère, je deviendrai coupable du malheur de ma patrie. O ciel! Oskold est seul criminel envers toi! honore encore la vieillesse d'Oleg des lauriers de la victoire; ne punis

que moi, ne fais éprouver qu'à moi ta fureur vengeresse !

SÉMIRE.

Quoi ! Rostislaw préfère à Sémire une mort ignominieuse !

ROSTISLAW.

Je ne puis vivre chargé du poids d'un crime. Celui-là seul dont la conscience est muette, peut vivre tranquille dans les forfaits. Pour moi, je me reconnais indigne d'exister, et je suis prêt à mourir.

SÉMIRE.

Je fonde tout mon espoir sur le courage de mon frère; et vous, cruel, vous cherchez à renverser mes espérances. Vous savez combien je vous aime, et vous me menacez de votre perte : ah! si vous avez sauvé Oskold du trépas, sauvez-en donc aussi Sémire, et n'abrégez pas des jours que je veux passer avec vous, sous les douces lois de l'hymen. Oui, cher Rostislaw, si Oskold est couronné par la victoire, souffrez qu'à son tour, il couronne notre amour mutuel.

ROSTISLAW.

Les jours de mon bonheur se sont envolés

sans retour, et les noirs chagrins me suivront jusqu'au tombeau. Ne me forcez donc point à traîner en ce monde une vie, chargée de douleur et d'opprobre. Mais que dis-je? vous me l'ordonneriez en vain. Tous vos efforts réunis ne m'inspireront plus la moindre lâcheté; et, si vous me suivez dans la nuit éternelle, vous vous rendrez coupable d'un autre forfait. Alors, mon ombre gémissante perçant la voûte des tombeaux, éleverait sa voix jusqu'aux Cieux, pour demander justice contre vous. Elle vous accusera d'avoir abusé de mon amour, pour me traîner à l'ignominie, d'avoir changé ma gloire en déshonneur, et de m'avoir deux fois privé de la vie.

SÉMIRE.

Eh! pourquoi resterais-je sur la terre, quand vous n'y serez plus? Croyez-vous donc que Sémire puisse vous oublier jamais? Ah! cruel, si vous voulez courir à la mort, pourquoi m'avez-vous aimée?

ROSTISLAW.

Pourquoi!.... pour irriter mon père, enfreindre les lois, me priver d'une gloire éter-

nelle, mourir dans l'ignominie, ne laisser après moi qu'un nom méprisé, et n'être pleuré que de vous !

SÉMIRE.

Je le sais, Rostislaw, c'est votre amour pour moi, qui a causé votre crime et vos malheurs. Mais, il en est tems encore, tirez un noble parti de votre chûte ; et, du fond de l'abîme où, sans le savoir, je vous ai précipité, remontez à la gloire, et brillez d'un nouvel éclat. Ah ! cher amant, souvenez-vous que vous aimiez Sémire!

ROSTISLAW.

L'homme vertueux, à qui une erreur fatale a fait enfreindre les lois de l'honneur, n'est plus fait pour connaître la félicité. Rien dans le monde ne peut flatter son cœur. Si je me rendais à vos injustes desirs, peut-être obtiendrais-je encore quelque gloire mais ma vie serait toujours souillée d'un crime, crime d'autant plus grand, que je suis né pour la vertu. Hélas ! aimé de vous, mais pour mon malheur, et justement haï de mon père, le repos me fuit, même dans mes derniers instans !

SCENE III.

ROSTISLAW, SÉMIRE, IZBRANE, UN GUERRIER.

LE GUERRIER.

SEIGNEUR, la Nation vous rend votre épée, et c'est de vous seul que l'armée attend son salut. Volez, le tems presse; Oskold est déjà dans nos murs; nos troupes sont en fuite, votre père est assiégé; sauvez-le! sauvez-nous!

ROSTISLAW.

Oui, ou j'y périrai moi-même.

SÉMIRE.

Quand viendra donc le terme de tous mes malheurs?

SCENE IV.

SÉMIRE, IZBRANE.

SÉMIRE.

Sortons, sortons! montons sur les galeries du palais! allons voir quel supplice me préparent les Dieux!... Non, vas-y seule. Ce spectacle serait trop au-dessus de mes forces. Moi! je verrais combattre.... jamais!... Va donc, et reviens verser de nouveaux poisons dans ma blessure mortelle.... Hélas! sur qui vais-je avoir à répandre des larmes?

SCENE V.

SÉMIRE.

Des deux côtés, la mort impitoyable dévore des milliers de victimes; des deux côtés, la foudre gronde sur ma tête......

Malheureuse ! où fuir, où me cacher ? triste Sémire, dans le monde entier, tu n'as pas un seul asyle. Et pour quel parti dois-je former des vœux ? Ici, c'est l'objet de l'amour le plus tendre ; là, c'est mon sang ; c'est un frère ! tous deux ils me sont également chers ; je suis également chérie de tous deux. En ce cruel moment, leur vie dépend de la victoire : le vaincu, je le sais, ne survivra pas à sa défaite : m'est-il dès-lors possible de pencher pour l'un d'eux, et d'attendre quelque soulagement à ma douleur ? Hélas ! faibles attraits, vous seuls êtes coupables de tous mes maux. Vous ne m'avez été donnés que pour ma ruine, et c'est pour mon malheur que vous avez su charmer un héros. Par vous, il est vrai, mon frère a brisé ses chaînes : mais le nuage affreux qui menaçait sa tête, n'est pas encore dissipé : il porte l'effroi dans mon ame ; il plane sur Oskold ! Dieux puissans ! accordez-lui la victoire, rendez le calme à sa sœur, et à cette ville. O jours précieux de la liberté, coulez encore pour nous. Que nos ennemis se réunissent à nous par les doux liens de la paix, que mon frère règne glorieusement sur ces contrées, et que mon amant devienne

enfin mon époux! Inutiles souhaits! pourquoi me bercer d'un bonheur chimérique? Mon cœur palpitant me présage d'autres destins; nul espoir ne soutient mes desirs; mon sort enfin est d'être toujours malheureuse. Je suis donc née pour éprouver tous les genres de douleurs, et, pour les accroître encore, je suis condamnée au joug de l'amour. Mais j'entends retentir au loin mille clameurs confuses: j'entends le cliquetis des armes; ah! mon heure fatale est arrivée! le bruit redouble et s'approche; je n'entends que des cris de victoire et de mort. O Princes! qui de vous tombe sous le fer homicide?

SCENE VI.

SÉMIRE, IZBRANE.

SÉMIRE.

PARLE! qu'as-tu vu? mon frère vit-il encore, ou monte-il sur le trône? Rostislaw est-il vivant?

IZBRANE.

J'ignore, Madame, si ces Princes voyent

encore le jour: mais je sais que nos Guerriers sont retombés dans les fers.

SÉMIRE.

Puisque les malheurs de nos sujets ne sont pas encore finis, mon frère sans doute n'est plus.

IZBRANE.

Je n'ai pu le reconnaître au milieu des combattans. J'ai vu seulement que notre parti était abattu.

SCENE VII.

SÉMIRE, IZBRANE, VITOZAR.

SÉMIRE.

OSKOLD est-il encore une fois captif? Mais que dis-je? il n'est plus! je ne verrai plus mon frère.

VITOZAR.

Il respire encore.

SÉMIRE.

Il respire! il consent à vivre captif!

VITOZAR.

Il ne sentira pas long-tems le poids de l'esclavage. Percé d'un coup d'épée....

SÉMIRE.

Cruel Rostislaw ! et tu oserais te présenter devant moi !

VITOZAR.

Princesse, gardez-vous de l'accuser, même de le soupçonner ! daignez écouter le cruel récit.....

SÉMIRE.

O fatale nouvelle ! ô tourmens affreux ! (*à Vitozar.*) Achevez de déchirer mon cœur par ce récit horrible.

VITOZAR.

Rostislaw m'a chargé de ce douloureux office : il n'a pas eu la force de venir lui-même vous annoncer votre malheur. Oskold était déjà vainqueur, mais sa colère n'était pas encore satisfaite. Tel qu'un lion furieux il s'élance dans nos murs. Déjà nos Guerriers allaient subir le joug du vainqueur. Soudain Rostislaw arrive, et soudain la fortune a

changé de face. En un instant, nous ressaisissons la victoire, et Oskold est défait : renversé de son coursier, il n'en est que plus furieux, il se précipite dans nos rangs, il frappe, et tous ses coups sont mortels : mais enfin voyant qu'il va être fait prisonnier, il tourne son épée contre sa poitrine, et se perce le sein : il mourra sans doute, mais il lui reste encore assez de force, pour se rendre auprès de vous.

SÉMIRE.

Voilà donc quelle est la fin de cette guerre ! Voilà donc ce moment si ardemment desiré, ce moment de calme et d'allégresse ! Oskold, je suis séparée de toi pour toujours.

SCENE VIII.

ROSTISLAW, SÉMIRE, IZBRANE, VITOZAR.

SÉMIRE

Vous voici donc encore couvert de gloire. Prince, vous vous êtes relevé de votre chûte : Sémire est la seule dont le sort n'ait pas changé. Hélas !....

ROSTISLAW.

Ah! Sémire, vous ne pouvez souffrir, que je ne souffre moi-même, et je voudrais en vain surmonter la douleur, que me causent vos ennuis. O vous, que j'aime cent fois plus que ma vie, vous, de qui les attraits m'ont à jamais soumis à vos lois, croyez que vous ne poussez pas un soupir, qui ne retentisse doulonreusement dans mon cœur.

SÉMIRE.

Que de maux le sort a rassemblés sur ma tête! Cher Prince, cessez de me plaindre, et, sans verser des larmes inutiles, laissez mes cendres se disperser au gré des vents.

ROSTISLAW.

Qu'ai-je entendu? qu'osez-vous dire? vous déchirez mon cœur, et troublez ma raison. Ah! chère amante, sachez triompher de vos chagrins, et de vous-même, et n'ayez pas la cruauté de me précipiter au tombeau.

SCENE IX ET DERNIÈRE.

OLEG, ROSTISLAW, OSKOLD, (*conduit par deux soldats*) SÉMIRE, VITOZAR, IZBRANE, GUERRIERS.

SÉMIRE.

O SPECTAGLE AFFREUX! mortels tourmens ! sœur infortunée ! Ah ! mon frère !

OSKOLD.

Tes larmes, tes gémissemens ne rouvriront pas pour moi les portes de la vie. console-toi; je marche à grands pas dans le chemin du repos. Cesse tes pleurs, et rappelle ton courage.

SÉMIRE.

Puis-je, hélas ! retenir mes larmes!

OSKOLD (*à Oleg.*)

Ta fortune t'a donné la victoire, la

mienne me coudamne à la mort. Toute haîne à présent doit cesser entre nous. Use de clémence envers tes captifs, rends-leur la liberté, et réunis à ton peuple cette nation courageuse. Sois sûr, et j'en réponds pour eux, qu'ils te serviront aussi fidèlement, qu'ils m'ont servi moi-même. La clémence est encore au-dessus de la victoire. Il n'est rien dont la bonté ne puisse triompher. Un tyran sera victorieux, si c'est la volonté du sort, mais un héros seul peut être généreux. Quoique ma bouche maudisse cet instant, où je me retrouve dans l'esclavage, quoique mes yeux soient indignés de voir encore la lumière, cependant si mes vœux sont écoutés, je regarde cet instant comme un instant heureux.

OLEG.

Oui, je le jure, tes vœux seront remplis. Que tes jours ne sont-ils au pouvoir d'Oleg! Dusses-tu encore le haïr de t'avoir privé du trône, il donnerait tout pour te rendre à la vie. Je t'ai persécuté, et cependant mon cœur t'a toujours tendrement aimé. Dans les momens de ton orgueil, tu méritas un supplice cruel; mais dans le moment de ton

trépas, tu mérites toute ma tendresse. Mais, hélas! il est trop tard pour te plaindre.

OSKOLD.

Je ne puis ni ne veux vivre plus longtems. Je meurs satisfait, puisque je ne laisse pas mes sujets dans les fers, et, qu'en les délivrant du joug de l'esclavage, je recouvre toute ma gloire. Et vous, Rostislaw, recevez Sémire des mains d'Oskold. Cher ami, vous l'aimez à l'égal de vous-même. Que vos feux soient enfin couronnés par l'hymen. Vivez toujours unis, toujours amans, toujours heureux! oubliez vos chagrins passés. Victorieux du sort, goûtez enfin la félicité. Que ma mort ne trouble pas votre joie, et seulement que vos cœurs quelquefois se souviennent d'Oskold.

ROSTISLAW.

Ah! cher Oskold! quand la mort te ravit à notre tendresse, pouvons-nous être sensibles à la joie? Hélas! adieu, mon ami, mon cher ami, adieu!

OSKOLD.

Ne pleure pas, Sémire, de grâce, ma

sœur, ne pleure pas ma perte. Ah! plutôt, dans ces contrées, où régnèrent nos ancêtres, protège nos sujets qui m'ont si fidèlement servi, qui ont, avec tant de joie, sacrifié leur sang pour nous. Sois leur appui fidèle.... mon ame m'abandonne; la clarté du soleil s'obscurcit à mes yeux. Déjà, ils sont couverts des ombres de l'éternelle nuit. Adieu!

SÉMIRE.

O ciel !.....

OSKOLD.

Ah! cesse de.....

SÉMIRE.

O Dieux! c'en est fait! j'ai perdu mon frère, je l'ai perdu pour toujours! ô mon cher frère, tu m'abandonnes! en vain je gémis, je t'appelle en vain : tu es sourd à ma voix : tu n'entends plus mes gémissemens. O sort, de quel héros tu viens de terminer la vie. O jour désastreux, termine aussi mes tristes destinées.

(*Elle tombe dans les bras d'Izbrane.*)

ROSTISLAW.

Sémire.....

SÉMIRE.

Tout mon sang se glace dans mes veines!

OLEG.

Que votre courage l'emporte!

ROSTISLAW.

Ce spectacle déplorable saisit tous mes sens d'une horreur mortelle. O Dieux, calmez son désespoir, finissez les jours de nos douleurs, et accordez enfin à deux amans fidèles, des jours exempts de larmes!

IAROPOLK ET DIMISE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

D'ALEXANDRE SOUMAROCOW,

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, sur le Théâtre Impérial de Pétersbourg, l'an 1750.

PERSONNAGES.

WLADISSAN, *Duc de Russie.*

IAROPOLK, *son fils.*

SILOTEL, *premier Boyarin.*

DIMISE, *sa fille.*

ROUSSIM, *favori de Wladissan.*

CRÉPOSTATE, *confident de Iaropolk.*

La scène est à Kiew, dans le Palais Ducal.

IAROPOLK ET DIMISE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

IAROPOLK, CRÉPOSTATE.

IAROPOLK.

Mon bonheur, hélas! est évanoui; tout est odieux pour moi dans ces tristes contrées: à quoi me sert la vie, quand je suis privé de Dimise?

CRÉPOSTATE.

Que je redoute les suites de vos amours! votre père est enflammé du plus ardent courroux, et vos desirs sont si violens.

IAROPOLK.

Je lui obéirai jusqu'au dernier soupir : je

connais trop bien les droits du pouvoir paternel. Mais je sens trop aussi les lois de l'amour. Ah! chère Dimise, puis-je, pourrai-je jamais oublier tes beaux yeux. Non, l'hyménée n'unira jamais ma main à celle d'une autre beauté. Sans doute, rien ne peut égaler mon obéissance aux ordres paternels: mais perdre pour la vie un si rare trésor, dont dépend tout mon bonheur, un objet qui occupe toutes mes pensées, pour lequel et par lequel je respire; c'est pour mon cœur un effort impossible à tenter. Ah! jamais, non jamais, on n'eut plus d'amour que Iaropolk, jamais on n'eut plus de beauté que Dimise.

CRÉPOSTATE.

Mais votre père vous a déclaré que, pour consolider son trône, il voulait vous unir avec une grande Princesse.

IAROPOLK.

Son trône est assez ferme, pour ne pas avoir besoin d'un tel appui. Pour moi, je ne prétends qu'au cœur de Dimise.

CRÉPOSTATE.

Votre père n'est pas le seul qui s'oppose

à vos desirs : tous les grands se sont conjurés contre cet hymen. Ils savent que les beaux yeux de Dimise, qui ont sur vous tant de pouvoir, sont les plus surs garans de celui de son père Silotel. Couvrant leurs propres intérêts, d'un faux intérêt pour le trône, déguisant leur basse jalousie, sous le masque des convenances, ils entourent, ils assiégent, ils trompent votre père.

IAROPOLK.

Ah! je les connais trop bien, les perfides! ce sont les ennemis du bonheur de mes jours. O Kii! Iaropolk sera le dernier rejetton de ton auguste famille; oui, je mourrai tout entier.

CRÉPOSTATE.

Qui? vous! Seigneur, vous l'espoir de tout un peuple! quoi! votre père a succédé au grand Kii, et vous ne succéderiez pas à votre père! Ah! n'éteignez pas en vous une race si glorieuse : luttez plutôt contre le sort, et, maîtrisant votre cœur, étouffez un amour inutile.

IAROPOLK.

Rien n'éteindra jamais le feu qui me

dévore ; et toi, pourquoi cherches-tu par tes discours, à augmenter le trouble de mon ame ?

CRÉPOSTATE.

Mais votre passion ne vous conduira jamais au bonheur, dont vous vous flattiez.

IAROPOLK.

Eh bien ! elle me conduira au tombeau.

CRÉPOSTATE.

Combien mon cœur est touché de vos peines ? mais comment vous l'exprimer, si vous rejettez mes conseils ?

IAROPOLK.

Les jours du bonheur, les heures du plaisir sont évanouis pour moi. Dans quel abattement, dans quelle douleur je me sens plongé ? Mon cœur est tout entier à ces yeux charmans qui l'ont captivé. Cher ami, que ferai-je pour adoucir mes peines ?

CRÉPOSTATE.

Voici le père de Dimise.

SCENE II.

IAROPOLK, SILOTEL, CRÉPOSTATE.

IAROPOLK.

HÉLAS! Silotel, il n'est plus de bonheur pour moi; l'on me refuse la main de Dimise.

SILOTEL.

Que de fois n'ai-je pas prédit à ma fille ce funeste événement? Son amour fait aujourd'hui son malheur. Toute la cour, insultant à ma probité, croit ou feint de croire que c'est moi, qui ai eu l'art d'enflammer pour vous le cœur de ma fille. Ainsi l'on m'accuse sans raison, l'on transforme en hypocrisie mon amour paternel. Cependant, le ciel sait, qu'oubliant mes propres intérêts, j'ai consacré tous mes jours, tous mes travaux, au bonheur de l'Etat. Mais que dis-je? ami de la vérité, incapable de flatter les passions, est-il donc si étonnant que je me sois attiré tant d'ennemis?

IAROPOLK.

O mon ami ! j'ai besoin de vos conseils : dites, que dois-je faire ?

SILOTEL.

Modérer votre douleur, puisqu'il ne vous reste plus d'espoir, renoncer à votre hymen avec ma fille, et obéir aux volontés de votre père.

IAROPOLK.

Moi ! que je renonce à la main de Dimise : non, Silotel, je lui serai fidèle jusqu'à mon dernier soupir : ah ! vous ne savez pas combien je l'adore : tout, sans elle, m'est odieux sur la terre : elle occupe toutes mes pensées ; elle est l'unique but de tous mes vœux : non, je n'ai plus aucun empire sur mon cœur. Le mal qui me dévore est incurable.

SILOTEL.

C'est au comble du malheur qu'on doit montrer le comble du courage : cessez donc vos plaintes, faites taire votre douleur. Quand les destins sont contraires à nos vœux,

c'est être son propre ennemi, que de ne pas réprimer ses desirs ; ménagez donc vos jours, et songez qu'en vous seul repose l'espoir de tout un peuple.

IAROPOLK.

Est-il digne de régner sur un peuple, celui qui est capable d'oublier une amante adorée? Non : si je me vois privé de Dimise et du trône, jamais le flambeau de l'hymen n'éclairera ma couche nuptiale.

SILOTEL.

Ma fille n'est-elle donc devenue l'objet de votre amour, que pour que vous cessiez d'être l'amour de votre peuple.

IAROPOLK.

A qui pourraient être utiles des jours malheureux? Plaignez, ô Silotel! plaignez mon triste sort!

SILOTEL.

Puisque tous les chemins sont fermés à l'espérance, armez-vous de votre courage! oui, Prince, combattez, maîtrisez votre

amour, voilà mon seul et mon dernier conseil.

IAROPOLK.

Eh bien ! puisque loin d'apporter quelque consolation à mon cœur, vous ne faites que l'accabler d'un poids nouveau, je vais tout entreprendre. Oui, je vole vers mon père, je me jette à ses genoux, et j'invoque ses bontés paternelles.

SCENE III.

SILOTEL.

VOILA donc où le conduit son désespoir ! Ah ! qu'un amant est aveugle dans ses jugemens ! Il ne sait que trop que son père lui refusera son aveu ; que le cœur de Wladissan est étranger aux sentimens des cœurs passionnés.

SCENE IV.

SILOTEL, DIMISE.

SILOTEL.

Cesse tes soupirs, ô ma fille, mets fin à des larmes, qui ne servent à rien qu'à contrister le cœur de ton père.

DIMISE.

Le sort, l'impitoyable sort, en m'enlevant l'objet de tous mes vœux, ne me laisse que les douleurs et les larmes. Dans le désespoir où je suis plongée, puis-je, hélas! commander à mon cœur?

SILOTEL.

Surmonte, ô ma fille, surmonte, s'il se peut, ta douleur; et montre ton courage aux yeux de ton amant: le sort cruel se joue de ton désespoir. Modère donc une affliction, qui n'est pour toi qu'un malheur de plus.

DIMISE.

Hélas! m'est-il possible de me vaincre?

puis-je regarder cet amant malheureux, sans le plaindre; lui dire, sans verser des larmes, qu'il doit m'oublier, et penser, sans gémir, que nous devons nous séparer pour jamais? Ah! ce malheur imprévu, ces jours de bonheur, qui se sont envolés comme un songe, ces jours de tristesse, qui vont leur succéder, la perte de toutes mes espérances, l'attente enfin d'une vie malheureuse, tout jette le trouble dans mon sein, égare ma raison, aussi-tôt que j'apperçois mon amant.

SILOTEL.

Ah! ma chère Dimise, reviens de ton égarement; tu vas lui porter un des coups les plus violens.

DIMISE.

Hélas! quand je suis dévorée de tous les feux de l'amour, quand je perds tout espoir en ce monde, puis-je maîtriser ma raison? La mort est mon seul desir....

SILOTEL.

Est-ce donc pour un pareil souhait que j'ai élevé ma fille? est-ce dans une jeunesse aussi florissante, que le sort doit interrompre le

cours de ta vie? La nature peut bien nous engager à obéir à nos passions ; mais la raison nous ordonne de les vaincre ; fais donc taire, ma fille, la voix de l'amour, n'écoute plus que celle de la raison, commande à ton cœur.....

DIMISE.

Que vois-je..... hélas!

SILOTEL.

Au moins, contrains-toi un instant ; au moins, par amitié pour ton père, qui t'en conjure, obéis aux lois du sort.

SCENE V.

SILOTEL, IAROPOLK, DIMISE.

IAROPOLK.

Dimise..... ô jour cruel!.... le tems de notre bonheur est écoulé! grand Dieu! comment pourrai-je jamais me séparer de vous?

DIMISE.

Où suis-je? sort fatal! hélas! ô douleur plus affreuse que la mort! je n'y survivrai jamais, cher Prince.

IAROPOLK.

Nous mourrons, oui, nous mourrons ensemble.

SILOTEL.

Combien je gémis de n'avoir pas mis obstacle à votre amour, ou du moins de lui avoir laissé usurper un tel empire sur vos cœurs! mais, hélas! il n'est plus tems de se livrer au repentir, et, cependant, je vous vois, Prince, plongé dans la plus profonde douleur, et je vois ma fille baignée dans ses larmes. Un abyme de douleurs, un torrent de larmes, voilà donc l'issue de vos amours.

IAROPOLK.

Hélas! rien n'a pu fléchir le cœur de mon père.

DIMISE.

Je vais donc, grand Dieu! vous perdre à jamais.

SILOTEL.

Puisqne votre père est inexorable, vous aimez en vain, Seigneur ; en vain vous êtes aimé. L'amour, je le sais, ne dépend pas de nous ; mais les gémissemens et les larmes ne font qu'accroître son empire. Ah ! je sais, je vois trop combien il est cruel envers vous : moi-même, en vous invitant à le vaincre, je souffre de vos souffrances ; cependant tous trois nous devons nous armer de courage.... mais, inutile conseil !

DIMISE.

La douleur va consumer mes jours.

SILOTEL.

O ma Dimise, sans doute, l'amour t'est bien fatal ; mais es-tu donc la seule en ce monde, que l'amour rende infortunée ? combien de jeunes vierges, qui ont aimé comme toi, et qui, comme toi, jouets d'un sort fatal, ont tâché d'adoucir leurs peines, en opposant la patience à des événemens, qu'elles ne pouvaient maîtriser ? Mais, tu pleures, et tandis que tes yeux versent des larmes, tes oreilles sont sourdes à mes dis-

cours. Tu gémis, et ta douleur abat mon courage.....

DIMISE.

Ah! cher Prince, voyez les pleurs que me coûte mon amour.

IAROPOLK.

O malheur funeste pour nous deux à-la-fois! et vous, chère amante, voyez aussi ma douleur: à quoi, mon père, réduisez-vous votre fils? pourquoi, hélas! pourquoi m'avez vous donné la vie?

SILOTEL.

Que voulez-vous faire? cédez, Prince, cédez à votre père.

DIMISE.

Rien ne pourra jamais me consoler; je ne puis donc espérer même de consolation: je n'ai donc plus qu'à me livrer en proie aux coups du sort, au poison de la tristesse, et aux traits du désespoir.

IAROPOLK.

Ma douleur saura bientôt m'entraîner dans la tombe. Non, sans vous, chère

amante, il n'est plus de bonheur pour moi sur la terre : ah! je le sens, quand je serais le maître de l'univers entier, je regretterais, le reste de mes jours, la perte de Dimise.

SILOTEL.

Si j'avais moins servi ma patrie, j'y vivrais plus tranquille. Le Peuple serait encore opprimé par les Grands, et les Grands ne me haïraient pas. Peut-être même auraient-ils desiré de voir ma fille monter sur le trône; et vous, Seigneur, vous n'eussiez pas connu les tourmens de l'amour. Ah! le jour où je vis votre cœur, s'enflammer pour les faibles attraits de ma fille, ce jour même, j'en soupirai de douleur; je ne présageais que trop ce qui arrive aujourd'hui. De grâce renoncez, Seigneur, renoncez à Dimise : non, que je redoute les projets de mes ennemis; mais, je l'avoue, mon honneur souffre de leurs perfides discours. Oui, Prince, votre père croit, d'après eux, que je favorise votre hymen, pour augmenter l'étendue de mon crédit et de mon pouvoir.

IAROPOLK.

Fut-il jamais un père plus sévère pour son

fils! mais, n'importe, Silotel, jamais, non jamais je ne renoncerai à votre fille.

DIMISE.

O mon père! mes pleurs, je le sais, n'attendriront jamais les cœurs inhumains, conjurés contre mon amant et moi; mais je sais aussi que nous sommes tous deux atteints d'une blessure incurable.

SCENE VI.

LES MÊMES, UN PAGE.

LE PAGE (*à Silotel*).

SEIGNEUR, le Duc veut vous voir à l'instant.

SILOTEL.

Répondez-lui que je me disposais moi-même, à me rendre auprès de sa personne. (*à Iaropolk*) Il veut sans doute encore m'entretenir de vos amours.

IAROPOLK.

Il peut m'empêcher d'être uni avec Dimise,

mais jamais me forcer à l'être avec une autre.

DIMISE.

Peignez-lui ma douleur et mes larmes: faites, pour me sauver, tout ce que vous inspirera votre cœur paternel. Cependant, ne luttez pas trop contre ses volontés; et, en me défendant, craignez de l'offenser.

SILOTEL.

Wladissan ne consentira jamais à votre hyménée.

IAROPOLK.

Et moi, jamais je ne trahirai Dimise.

SILOTEL.

Tous les traits du sort sont à-la-fois tombés sur vous! ô barbare destinée! jour fatal! la constance est le seul remède à vos maux.

DIMISE.

Il ne nous reste que le désespoir!

SCENE VII.

IAROPOLK, DIMISE.

IAROPOLK.

DANS quel moment cruel vous me voyez devant vous ! il faut, ô ma bien-aimée, il faut me séparer de vous pour toujours : moi qui jusqu'ici, n'avais jamais senti le moindre aiguillon de la douleur, qui, transporté de joie à votre seul aspect, oubliais avec vous l'univers entier, aujourd'hui je vois, hélas ! mon bonheur et mon amour, transformés en douleur et en désespoir.

DIMISE.

Hélas ! pourquoi, cher Prince, n'êtes-vous pas né l'égal de Dimise, au lieu de l'être pour régner sur cet Empire ? alors rien ne s'opposerait à mon bonheur ! alors tout concourrait, comme jadis, à combler mes desirs. Je vivrais tranquille, et à l'abri des coups du sort. O jours de ma félicité, vous êtes déjà loin de moi : mon malheur est

au-dessus de mes forces ; hélas ! cher Prince, pourquoi ai-je tant d'amour pour vous ?

IAROPOLK.

Ah ! je souffre un supplice égal au vôtre ! si vous m'aimez, vous ne m'êtes pas moins chère ; hélas ! le sort a effacé de ma vie les jours de la prospérité ; mais l'amour a gravé en traits de feu votre image dans mon cœur.

DIMISE.

Quoi ! l'amour couronne les feux de tant d'amans ; l'hymen couronne leur amour ! et nous seuls nous voyons notre flamme éteinte dans nos larmes. Fatal amour, n'as-tu donc imprimé dans mon cœur les traits d'un Prince adoré, que pour troubler jour et nuit ma faible raison, que pour détruire à jamais mon repos ? que dis-je ? je desirerais de vous oublier ? moi, oublier tout ce qui m'est cher !.... Mais, mon cœur ne sera-t-il donc rempli de votre image, que pour me voir perdre tout, en vous perdant, que pour vivre tourmentée par le souvenir de mon bonheur passé, que pour exprimer en soupirant, un amour, que jadis je vous peignais avec tant de délices ?

IAROPOLK.

Que le sort épuise, s'il le veut, tous ses traits sur mon ame : jamais, non jamais, il ne pourra me faire renoncer à ma Dimise; votre souvenir vivra dans mon cœur jusqu'à ma mort. Mon père pourra changer mes jours en supplices; mais il ne pourra jamais changer mon cœur et sa fidélité.

DIMISE.

O fidélité, noble vertu des cœurs amoureux, mais aussi tourment cruel des amans malheureux, si tu causais seule mes ennuis, je trouverais en toi ma consolation; mais, hélas! en ce jour tu ne fais qu'accroître mes peines. Je vais mourir, et ma mort entraîne mon amant dans la tombe. Nous périrons tous deux frappés du même coup.

IAROPOLK.

Ah! je renonce pour jamais au trône de mes ancêtres! j'ose, je vais tout entreprendre pour vous. Aucun malheur ne peut plus m'épouvanter; vous perdre, n'est-ce pas pour moi plus affreux cent fois, que de trouver la mort?

DIMISE.

Ah! quand vous sacrifiez pour moi et le trône et la vie, ce double sacrifice ne fait que doubler mes peines. Mais non! vous ne les immolerez pas tous deux à votre amour, oui, moi-même, je mettrai un terme à mes jours. Vous, Seigneur, vous êtes cher, vous êtes nécessaire à un peuple entier; mais, moi, je ne le suis qu'à vous. Oui, sans m'oublier pour toujours, rappelez moins souvent mon image et ma tendresse à votre souvenir. Lorsque vous régnerez, je n'existerai plus; mais mon amant n'oubliera pas les derniers conseils de son amante; il comblera ses sujets de ses faveurs. Il écartera de leur tête, les traits que pourra leur lancer un destin menaçant, ces traits, auxquels il fut lui-même en butte, pour l'amour de moi. Ah! si le destin m'eût permis d'être assise avec vous sur le trône, je rappelerais souvent à votre souvenir, qu'un monarque est heureux d'avoir connu le malheur, et d'avoir appris à son école, combien il est cruel pour l'infortuné de pleurer sans fruit, et de gémir sans espoir. Car voilà, cher Prince, le sort que votre perte me destine.

IAROPOLK.

Qui ? moi ! monter sans vous sur le trône, moi, qui veux quitter pour vous une vie, que je n'aimais que pour vous ? Hélas ! avec vous vont disparaître et mes plaisirs, et mon bonheur et ma gloire. Oui, périssent toutes mes espérances, puisque je ne puis me dérober au sort qui me poursuit ! .... Dimise, hélas ! je ne puis me résoudre à vous quitter.

DIMISE.

Ah ! un tel effort est au-dessus de mon pouvoir.

IAROPOLK.

Yeux enchanteurs, pourquoi m'êtes-vous si chers ?

DIMISE.

Votre amour accroît ma douleur ! ah ! cher Prince, secourez plutôt ma faiblesse.

IAROPOLK.

Amour, inspire-nous !

DIMISE.

Dieux puissans, protégez-nous !

IAROPOLK.

Moi, je vais tout tenter, et vous, aimez-moi autant que je vous aime, et peut-être verrons-nous le terme de nos malheurs.

DIMISE.

Ah! la mort seule sera celui de notre amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

WLADISSAN, SILOTEL, ROUSSIM.

WLADISSAN.

Il est mon fils, qu'il m'obéisse ; dites-lui ma volonté suprême; dites-lui sur-tout que je saurai bien le faire plier à mes ordres, et que j'ai un moyen sûr de vaincre son opiniâtreté.

SILOTEL.

Tout ce qu'il était possible de faire, je l'ai fait, Seigneur; mais jamais il n'a voulu se rendre à mes conseils.

WLADISSAN.

Il les suivra : Silotel, ni vous, ni votre fille ne savez ce dont votre souverain est capable, quand on résiste à ses ordres : sans doute je ne veux faire aucun mal à Dimise,

mais soyez sûr aussi que je la séparerai pour jamais de mon fils.

SILOTEL.

Fasse le ciel, Seigneur, que ce moyen vous réussisse !

WLADISSAN.

Mon fils n'est point né, pour vivre mollement dans le sein des amours; il est né pour régner sur cette contrée fameuse; il est né pour suivre les traces de son père. En vain la victoire mettrait l'univers à nos pieds, on n'est qu'un vil esclave, quand on ne sait pas se vaincre soi-même.

SILOTEL.

Ah! Seigneur, croyez que je souffre beaucoup, en voyant quel empire l'amour exerce sur le cœur de votre fils, en voyant dans lui un sujet rebelle à son souverain, un fils rebelle à son père, en le voyant enfin s'écarter si loin de la route glorieuse, que vous lui aviez tracée.

WLADISSAN.

Et que pense, que dit, que fait à présent votre fille?

SILOTEL.

Dimise est plongée dans la tristesse, elle verse des pleurs, elle pousse des gémissemens; Dimise enfin fait tout ce que peuvent faire les amans malheureux.

WLADISSAN.

Je sais de qui Dimise a appris l'art de gémir; mais je saurai bientôt mettre un terme à ces leçons.

SILOTEL.

Qu'il est cruel pour moi, Seigneur, de vous voir toujours rejetter sur mes intrigues, tout ce qu'une aveugle passion inspire aux cœurs de ces amans. Non jamais une telle bassesse n'a souillé mon ame. Ah! Seigneur, j'en prends à témoin tout votre Empire et vous-même; je fondai toujours mes actions sur la justice, mes paroles sur la vérité. Pour votre service, j'ai sacrifié mon repos, j'ai consacré tous mes travaux au bonheur de la patrie. Dédaignant les respects d'une basse adulation, j'ai placé ma gloire dans la vertu: en un mot, j'ose croire m'être montré sujet aussi fidèle, qu'utile citoyen.

WLADISSAN.

Ces actions si utiles à l'Etat, une seule les anéantit toutes. Mais c'en est assez; envoyez-moi votre fille; je m'expliquerai clairement avec elle : pour vous, souvenez-vous bien que la fortune est souvent inconstante dans ses faveurs.

SCENE II.

WLADISSAN, ROUSSIM.

WLADISSAN.

Ce songe flatteur dont il se berce, va bientôt s'envoler avec ses espérances ; le trône de Kii n'est point fait pour Dimise. Wladissan ne l'a pas pour le céder; magnanime envers un sujet fidèle, il sait être sévère avec un rebelle sujet.

ROUSSIM.

Grand Prince, si vous me permettez d'élever la voix en faveur de Silotel, j'oserai vous dire que la passion du Prince vient

moins de lui, que de la beauté et de l'amour de sa fille.

WLADISSAN.

Et moi, je soutiens que Silotel a tout fait ; ne vois-tu donc pas qu'il fonde sur cet hymen, la future grandeur de sa famille? Mon fils n'avait jamais rendu les armes à aucune beauté; Dimise seule a pu le soumettre à ses lois. N'est-il donc plus de vierges qui l'égalent en attraits? Va, crois-moi, ce n'est pas la perte de son amant, mais celle du trône qui fait couler les pleurs de Dimise ; il se peut bien, qu'un homme s'enflamme pour les charmes d'une jeune beauté; mais une femme n'est jamais éprise que de l'amour des richesses. Oui, Roussim, je te le répète, l'hymen n'allume son flambeau, que pour éclairer les couches des époux unis, non par l'amour, mais par l'avarice.

ROUSSIM.

Le Prince, Seigneur, voyait plus souvent Dimise, que d'autres vierges de son âge; et, la voyant souvent, il n'en devint que plus promptement passionné pour elle.

Des entrevues fréquentes et des appas enchanteurs, peuvent enfin, en se réunissant, triompher du cœur le plus fier, et le contraindre à soupirer. Dimise ne voyait en lui qu'un ami, et peut-être ne crut-elle pas l'aimer autant qu'elle l'aime aujourd'hui; nous l'éprouvons souvent, et malheureusement pour notre repos : il ne nous faut, guidés par une semblable amitié, qu'un pas, un seul pas pour arriver jusqu'à l'amour. Une passion pareille, se double, lorsqu'elle est partagée, et c'est alors qu'elle pénètre plus profondément dans les cœurs qu'elle a vaincus.

WLADISSAN.

N'importe : si mon fils ne veut pas être privé de mon trône, il faut qu'il renonce à son amante; mais, je le jure, qu'il l'oublie ou non, il ne sera jamais son époux.

SCENE III.

WLADISSAN, DIMISE, ROUSSIM.

WLADISSAN.

QUE vous êtes, Dimise, cruelle envers vous-même? la pâleur de votre visage, les palpitations de votre sein oppressé, tout me prouve l'excès de vos douleurs. Ah! plutôt, prenez pitié de vos appas si florissans, ne vous affligez plus, et montrez-vous digne de mes bontés.

DIMISE.

Je n'ai jamais cherché, Seigneur, à vous offenser. Et cependant une passion involontaire a excité contre moi votre courroux.

WLADISSAN.

Puisque vous savez que votre passion est la cause de ma colère, renoncez donc à mon fils, que vous rendez rebelle à mes volontés.

DIMISE.

Jamais, je le sens, jamais je ne pourrai renoncer à lui; mais pourtant, Seigneur, soyez sûr que je saurai mettre un terme à mes desirs; hélas! quand le sort m'enlève tout espoir, à qui mes soupirs peuvent-ils être à charge ou nuisibles?

WLADISSAN.

A qui? à mon fils, dont ces vains soupirs troublent la raison, et enflamment le cœur; à mon fils, qu'ils ne font qu'affermir dans sa rebellion contre mes volontés.

DIMISE.

Ah! la douleur, la douleur seule m'arrache ces soupirs involontaires, ces soupirs qui excitent votre courroux; et mon amour est involontaire comme mes soupirs.

WLADISSAN.

Puisqu'il ne vous reste plus d'espoir, pourquoi vous livrer à une douleur inutile?

DIMISE.

Je n'ai pas assez de forces pour vaincre

cette douleur ; oui, je le sens, elle me consumera toujours. Peut-on goûter quelque joie au sein du malheur, et sur-tout d'un malheur aussi grand que le mien ? Rien désormais ne peut adoucir l'amertume de ma vie. Un coup trop cruel a frappé mon cœur. Tout mon espoir s'est enfui, hélas ! et tout mon amour me reste, cet amour qui a bouleversé le cours tranquille de mes jours. Séparée de mon Prince, je languirai, privée de tout dans ce monde.

WLADISSAN.

Si vous voulez assurer le repos des jours qui vous restent, et éviter de tomber dans des fautes plus graves, vous devez suivre religieusement les ordres de votre maître. Je vous ordonne donc de choisir à l'instant, et en ma présence, un autre époux que mon fils.

DIMISE.

Quoi! vous me commandez d'en épouser un autre ! ah ! n'était-ce donc pas assez de voir le reste de ma vie, condamné à la douleur ! faut-il encore que vous augmentiez mon désespoir ? que vous creusiez de vos mains mon tombeau ? infortunée que je suis !

l'amour de votre fils pour moi, a excité contre moi votre colère impitoyable, et mon amour pour votre fils a causé ma ruine.

WLADISSAN.

En vous ordonnant de choisir un autre époux, ce n'est pas votre mort que je desire; je ne veux que vous guider sur la route de votre véritable bouheur, étouffer dans votre sein une flamme stérile; enfin, par un tel exemple, inspirer à mon fils plus de soumission, pour l'hymen que je lui propose.

DIMISE.

M'est-il donc facile d'exécuter un pareil ordre? N'est-il pas déjà trop cruel pour nous, que vous le forciez à m'abandonner? Pourquoi, Seigneur, vous plaire à croître nos malheurs? Ne peut-il donc pas se soumettre à vos lois, m'oublier, en épouser une autre, sans que vous exigiez de moi de lui devenir infidelle, sans que vous m'ordonniez de le haïr? Est-ce donc un plaisir pour vous de doubler mes douleurs et ses peines?

WLADISSAN.

Obéissez à l'instant, Dimise, je le veux.

DIMISE.

Hélas! je ne le puis : grand Dieu! vivre avec un époux, pour qui mon cœur ne sentirait pas la plus légère inclination, tandis qu'un amour ardent enflammerait ce cœur pour un autre ; consentir à entendre parler de moi, avec tout le mépris dû à ma conduite, c'est une action incompatible avec l'innocence de mon ame, et la pureté de mes mœurs. O ciel! je pourrais me résoudre à toujours avoir devant mes yeux un époux, lorsqu'à tout instant je serais forcée de soupirer, de pleurer pour un amant ; de recevoir chaque nuit cet époux dans ma couche nuptiale, et de me voir soumise en esclave à ses volontés, tandis qu'un amant régnerait tyranniquement sur mon cœur.

WLADISSAN.

Cessez ces vains discours, obéissez.

DIMISE.

Eh bien! Seigneur, je vous demande une grace. Laissez-moi m'exiler dans une solitude, et fuir pour toujours la présence de votre fils. Là, mes soupirs seuls nourriront

mon amour; là, je déplorerai mon sort funeste. Cachée dans des déserts lointains, tandis que vous régnerez sur ces climats, je ne pourrai plus troubler votre repos.

WLADISSAN.

Le seul moyen d'anéantir pour jamais l'espoir de mon fils, est votre hymen avec un autre. Obéissez donc; si vous me résistez, tremblez pour votre père.

DIMISE.

O ciel! que ton courroux ne frappe que moi! et vous, Seigneur, épuisez sur moi seule toute votre colère. Iaropolk n'est pas coupable; seule, je le suis. Frappez, frappez, voici votre victime.

WLADISSAN.

Iaropolk ne doit plus prétendre à votre cœur; pour vous, je vous le répète, tremblez pour votre père.

DIMISE.

Mon père n'est pas coupable.

WLADISSAN.

Il l'est, je le sais.

DIMISE.

Je jure.....

WLADISSAN.

Arrêtez! répondez à ma question; il est tems que ces délais finissent, ou vous ne reverrez plus votre père vivant.

DIMISE.

Je mourrai avec lui, avec lui je descendrai dans l'asyle paisible des tombeaux. Frappez donc ce sein, baigné de mes larmes, et gonflé de mes soupirs, frappez-le de votre propre main, de cette main que le courroux arme contre mes jours! quand vous m'avez précipitée dans le plus profond abyme du malheur, que me fait la vie, et que vous fait ma réponse?

WLADISSAN.

Ton sexe et ton âge t'excusent à mes yeux; mais ton audace ne fait que redoubler mon indignation. (*à Roussim.*) Fais arrêter son père.

DIMISE.

Ah! Roussim..... Ah! Prince! mes douleurs.....

WLADISSAN.

Songez qu'un mot peut lui coûter la vie. (*à Roussim.*) Obéis.

DIMISE.

Arrêtez! je suis prête à recevoir l'époux que vous me donnerez.

WLADISSAN.

C'en est assez ; je pardonne à son père.

SCENE IV.

DIMISE.

MALHEUREUSE ! hélas ! pourquoi suis-je née ? pourquoi ma mère m'a-t-elle enfantée dans son sein ? Barbare Wladissan, de quel amant me sépares-tu, à quel hymen me condamnes-tu ! tu veux que je sauve les jours de mon père, par un sacrifice, dont l'idée seule fait frémir tout mon cœur. O vous, ma consolation dans ma douleur, cher Prince, on m'arrache de vos bras ! ce n'est pas tout encore ; on veut qu'à vos

yeux, je donne ma main à un autre époux, pour que, témoin de mon infidélité, vous oubliez plus aisément et plus vîte, celle qui vous était si chère. Oui, je sauverai mon père, mais non pas par un pareil sacrifice. Oui, mon Prince, la mort, et non l'hymen, me séparera de vous.

SCENE V.

IAOROPOLK, DIMISE.

IAROPOLK.

Eh quoi! Dimise, vous cessez déjà d'être à moi, tandis que moi, je veux être à vous jusqu'au tombeau.

DIMISE,

Que le sort devienne encore plus cruel envers moi, s'il le veut; que la fortune me persécute encore plus, si elle le peut, cher Prince, je suis à vous jusqu'à la mort.

IAROPOLK.

Vous avez, d'un seul mot, prononcé mon arrêt.

DIMISE.

Je suis née pour vous, j'ai vécu pour vous, et je mourrai pour vous.

IAROPOLK.

Vous mourrez.....

DIMISE.

Ne croyez pas, qu'épouse d'un autre, je survive à mon hymen! dans le danger que courait la vie de mon père, mon cœur ignorait les mots que prononçait ma bouche. Vous-même, Prince, si vous me voulez voir fidelle, conseillez-moi la mort.

IAROPOLK.

Votre hymen me paraîtra encore moins terrible que votre trépas.

DIMISE.

Cet hymen est cent fois plus horrible à mes yeux.

IAROPOLK.

L'idée seule de votre mort est affreuse pour mon cœur.

DIMISE.

Eh quoi ! ne serait-il pas plus affreux pour vous, de me savoir unie à un autre, et forcée à lui prodiguer mes charmes, et à éviter votre vue? pourriez-vous résister au double tourment, ou de ne me voir jamais, ou de me voir soumise à votre rival? Comment, désespéré du souvenir qu'autrefois j'étais à vous, pourriez-vous voir mon cœur au pouvoir de ce rival, tranquille possesseur d'un bien qui vous appartenait?

IAROPOLK.

Ce sera sans doute un supplice affreux, mais il n'en est pas que je ne brave, pour vous sauver de la mort. Qui? vous! mourir dans la fleur de l'âge et de la beauté? Et moi! je pourrais le voir! je pourrais le souffrir! je verrais tant de charmes moissonnés par la faulx de la mort! je verrais les yeux, qui ont captivé tous mes sens, se fermer, couverts d'une nuit éternelle! je ne pourrais plus y lire la tendre pitié, que vous inspirent mes maux! Vous seriez sourde à mes douleurs, et je n'aurais plus la douce, la seule consolation de vous voir quelquefois, jetter sur moi des regards compâtissans!

DIMISE.

Aujourd'hui même, il faut que je marche à l'autel, pour y jurer de vivre fidelle à un autre que vous, ou mon père innocent doit recevoir la mort.

IAROPOLK.

Sauvez-le et vivez ! oui, quoique l'épouse d'un autre, votre vie m'aidera à supporter la mienne.

DIMISE.

Une pareille vie me sera mille fois plus cruelle que la plus cruelle mort.

IAROPOLK.

Ciel ! que prétendez-vous donc faire ?

DIMISE.

Mourir ! la mort seule peut finir mes malheurs.

IAROPOLK.

Mais qu'attendez-vous donc de moi, cruelle ? Pensez-vous que votre mort éteindra le feu qui me dévore ? ou que ce feu ne consumera pas mes jours ? Ah ! pour nous dérober au sort qui nous poursuit, vous

n'avez qu'un moyen trop assuré, c'est de mourir; car je ne pourrai vous survivre d'un instant.

DIMISE.

Sort impitoyable, me voici donc en butte à tes traits; il ne me reste plus d'asyle contre toi.

SCENE VI.

IAROPOLK, SILOTEL, DIMISE.

SILOTEL.

Ou t'a conduite, ô ma fille, l'envie de sauver ton père ? Je sais combien ton sacrifice est cruel pour vos deux cœurs; mais à Dieu ne plaise que je veuille d'une vie, qui empoisonnerait la vôtre!

IAROPOLK.

Vous ne savez pas encore tous ses projets: la cruelle veut s'ôter la vie !

DIMISE.

Et ce dessein, mon père, doit-il avoir rien qui vous surprenne?

SILOTEL.

Il est affreux pour moi!

DIMISE.

Dois-je donc permettre, ou un hymen odieux à votre fille, ou un crime atroce à mon persécuteur?

SILOTEL.

Il t'est facile d'éviter tous les deux; fuis ces lieux, cache-toi dans des climats lointains. Je sais ce que ce conseil a de terrible pour toi; mais, hélas! je ne puis t'en donner de meilleur, et tu ne peux en suivre de plus assuré; pars donc, tout est préparé pour ta fuite.

DIMISE.

Mais vous resterez en butte aux soupçons du Prince; et tout le danger retombera sur vous.

SILOTEL.

Je saurai seul pourvoir à ma sûreté.

DIMISE.

O ciel! daigne changer le cœur de notre

tyran! et vous, cher Prince, vivez heureux dans ces climats, et ne vous livrez pas en proie à la douleur de ma perte. Gardez bien mon souvenir, mais soyez magnanime, et docile aux ordres de votre père : sans doute mon destin est affreux; mais du moins, placée entre trois de ses traits, je puis choisir le moins déchirant.

IAROPOLK.

Tel est donc le sort bizarre qui me poursuit, qu'il me faille consentir à l'arrêt qui me tue. Oui, ma bien-aimée, je le vois trop, il faut que je vous quitte, que je vous dise un adieu, qui doit, hélas! être un adieu éternel. Sortez donc de ces murs; allez couler d'autres jours dans d'autres climats..... Ne pleurez plus, ma chère Dimise, de grâce, ne pleurez plus! N'augmentez plus la douleur qui m'accable, ou je succombe sous son fardeau terrible. Ah! quand, pour toujours séparée de votre amant, vous dirigerez vos pas vers des lieux inconnus, quand vous dirigerez ensuite vers ces lieux vos regards, et que votre mémoire fidelle vous retracera l'en-

ceinte de ce palais, sans doute alors mon image se présentera à vos esprits; vous pleurerez, vous pousserez de douloureux soupirs. Oui, sur le penchant, sur la cime des plus hautes montagnes, par-tout où vous promenerez votre vue, votre souvenir vous retracera mon image, les jours de notre bonheur, écoulés comme les eaux rapides d'un torrent, ces jours, délices de notre vie, et sur-tout ce jour affreux qui nous sépare. Ah! contente d'aimer et d'être aimée, supportez, s'il est possible, le pénible fardeau de vos souvenirs.

SILOTEL.

Va, ma chère fille, rentre dans ton appartement; tout y est prêt pour ton départ; tout t'y dira: Quitte ta patrie..... Est-ce donc pour un tel exil que je t'ai élevée? Dans quel jour fatal tu reçus l'existence; et que le don de ta beauté est funeste pour ton père: que me sert désormais cette vie, que je déteste? Adieu, je ne te reverrai que dans la nuit éternelle.

DIMISE.

Le sort impitoyable a interrompu pour

toujours le cours de ma félicité : adieu mon père, et vous, cher Prince, adieu pour jamais!

IAROPOLK.

Non, Dimise, je ne puis supporter l'horreur d'un tel adieu; je veux partir avec vous : oui, là, où je verrai la fin de mes malheurs, j'y verrai mon trône et ma patrie.

SILOTEL.

Voulez-vous accroître encore le courroux du Prince, et me rendre votre complice? Non, plutôt obéissez aux ordres de votre père.....

DIMISE.

Et du farouche tyran de nos tendres cœurs! Adieu, Prince.

IAROPOLK.

Non, je ne puis me séparer de vous!

SILOTEL.

Combien vous vous plaisez à irriter vos

douleurs ! voulez-vous donc la voir dans les bras d'un rival ou de la mort?

IAROPOLK.

Ni de l'un ni de l'autre! .... Va, chère amante, en dépit de mon père et du sort, tu seras mon épouse : j'ai dans ces murs un grand nombre d'amis : ils favoriseront mes projets; sortons de cette ville les armes à la main.

DIMISE.

Contre votre père .....

IAROPOLK.

Je lui laisse son trône, qu'il me laisse mon amante.

DIMISE.

Quoi ? vous oseriez .....

SILOTEL.

Revenez à vous!

IAROPOLK.

J'ai toute ma raison, mais je ne puis supporter cette éternelle séparation : je suis fatigué de tant de remontrances : tout

entier à mon amour, je n'entends que sa voix, je ne suis que ses pas.

DIMISE.

Détournons-le d'un projet si fatal.

SILOTEL.

A quoi ne l'expose pas sa passion pour toi ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

WLADISSAN, IAROPOLK.

WLADISSAN.

DÉJA l'opiniâtreté de Dimise s'est vue contrainte de céder à mon autorité suprême; oubliez donc aussi pour jamais, et vos amours et vos desseins. Cessez de me braver, et obéissez à mes lois.

IAROPOLK.

J'ai toujours su obéir à mon père et à mon souverain.

WLADISSAN.

Aujourd'hui cependant vous vous êtes montré rebelle envers lui.

IAROPOLK.

Seigneur, de grâce, ne me forcez pas

à le devenir, en changeant en malheur le bonheur de ma vie. Et vous, Dieux du Ciel, vous seuls, vous lisez dans mon cœur, vous seuls y voyez le tourment qui le déchire : vous y voyez seuls si jamais j'ai cherché à offenser mon père ! Sort impitoyable, avec quelle rigueur tu me traites en ce jour malheureux !

WLADISSAN.

Ainsi, vous avez donc projetté de devenir coupable !

IAROPOLK.

Jusqu'à présent votre fils ne vous a pas offensé ; mais, ô jour fatal, à quelle extrémité me réduis-tu ? et vous, mon père, avec quelle sévérité me traitez-vous aujourd'hui ? Je suis votre fils ; comme tel, je le sais, je dois vous obéir ; mais devez-vous aussi oublier que vous êtes mon père, et me ravir le seul trésor de ma vie. Daignez donc, Seigneur, remplir les devoirs paternels ; quant à moi, je suis prêt à remplir religieusement tous les devoirs d'un fils.

WLADISSAN.

Vous ne lisez votre devoir que dans les yeux de votre amante.

IAROPOLK.

Sans doute mon cœur est esclave de ses beaux yeux ; mais je n'ai pas oublié les devoirs d'un fils : oui, Seigneur, vous pouvez tout exiger de moi, hors de trahir mon amante.

WLADISSAN.

Et par-là, n'êtes-vous pas rebelle aux ordres de votre père ?

IAROPOLK.

Et vous-même, Seigneur, vous m'entraînez au-delà des bornes de mon devoir. Le ciel n'a-t-il donc institué l'autorité des pères sur leurs enfans, qu'afin qu'ils s'en servissent pour faire leur malheur ? Ces noms de père et de fils, ne sont plus que des titres illusoires, quand, utiles à l'un d'eux, ils ne sont que le tourment et la terreur de l'autre.

WLADISSAN.

Quand donc ai-je cherché à vous inspirer de la terreur pour votre père ? J'avais toujours aimé en vous un fils respectueux ; mais aujourd'hui je ne vous reconnais plus pour tel : oui, je hais en vous un sujet rebelle,

qui ne veut que renverser tous mes projets, pour les sacrifier à ses plaisirs, à de folles amours, contraires à mes volontés : mais apprenez que je saurai bien vaincre votre résistance.

IAROPOLK.

Loin de mettre un frein à votre colère, vous vous faites un jeu de m'accabler à-la-fois de tous les malheurs. Ah ! voyez ma douleur, voyez mes tourmens, peignez-vous l'horreur que m'inspire l'idée seule d'être à jamais séparé de Dimise, et d'en être séparé par un père, que je respecte autant que je l'aime. Mais pourrais-je aussi ne pas aimer Dimise ; ah ! Dimise m'a ravi la liberté : en la voyant, je crois que la Nature l'a créée seule, pour m'inspirer l'amour le plus tendre ; que cette Nature lui a prodigué à elle seule tous les charmes réunis. Peut-être j'en juge en amant aveugle et partial ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'elle me semble la beauté la plus parfaite, qui soit dans l'univers entier.

WLADISSAN.

Serait-elle ainsi que vous la voyez, la plus parfaite des beautés, aurait-elle en partage,

ainsi que vous le croyez, tous les dons ensemble de la nature, toujours serait-il vrai qu'elle n'est pas faite pour être votre épouse.

IAROPOLK.

Qu'entends-je? Grands Dieux! est-ce ainsi que vous ordonnez aux pères d'être justes? Eh! pour quel crime, Seigneur, votre fils serait-il condamné par vous au plus cruel des supplices? Est-ce donc pour le subir, ce supplice affreux, que vous m'avez donné le jour? Ah! plutôt que de porter un coup si funeste à mon cœur, plutôt que de m'ôter tout le repos de mes jours, reprenez cette vie que vous m'avez donnée; mais du moins, en faisant périr en moi le fils le plus infortuné, songez à la barbarie dont vous usez euvers lui.

WLADISSAN.

Songe toi-même à qui tu oses résister!

IAROPOLK.

Lorsque l'amour dévore mon cœur, lorsque la vérité inspire mes discours, je ne vois rien dans l'univers que je n'ose braver.

WLADISSAN.

Insolent ! crois-tu par de tels discours, me convaincre de ta passion : non, ce n'est que de ton impudence ; et moi, j'entends, je souffre un pareil langage !

IAROPOLK.

Ah ! il n'est pas de mots assez énergiques pour peindre mon amour : suis-je un seul instant sans penser à Dimise ? Soudain toutes les facultés de mon ame m'abandonnent. Mon esprit et mon cœur ne sont remplis que de son image. Enfin l'amour, tout entier, circule dans mes veines, et embrâse tout mon sang ; n'espérez donc pas, Seigneur, que je change jamais : sa beauté est profondément gravée dans mon cœur ; elle m'a blessé d'un amour incurable, elle-même elle brûle d'une flamme que rien ne peut éteindre. Dans elle tout m'enchante, et m'entraîne vers elle. Ses traits, ses traits divins me suivent en tous lieux : en elle, je vois chaque jour une beauté nouvelle : je chéris jusqu'à l'empreinte de ses pas ; je les suis dans tous les endroits, qu'elle a embellis de sa présence ; enfin, s'il est

vrai qu'elle ne soit pas née pour moi, alors je brûle d'un amour aussi infructueux qu'invincible, et je n'ai plus qu'à vous demander la mort.

WLADISSAN.

Oublie Dimise!

IAROPOLK.

Déchirez plutôt de vos mains ce cœur désespéré !

WLADISSAN.

Gardes, qu'on le traîne en prison!

IAROPOLK.

O Dieux! sauvez mon amante!

SCENE II.

WLADISSAN.

EST-CE bien de la bouche d'un fils, que sont sortis des discours si audacieux? De quelle fureur ils m'ont transporté! C'est toi-même alors, oui, c'est ton insolence,

fils dénaturé, qui prononce contre toi l'arrêt d'une mort infamante. O mon fils, mon cher fils! que dis-je? à cette audace, à ces propos arrogans, puis-je le reconnaître? Non, tu n'es pas mon fils, mais l'ennemi le plus acharné contre ma vie et contre mon trône. La pitié dans mon cœur ne prend plus ta défense : il n'est donc que trop vrai que la vertu peut quelquefois se taire, à la voix de la vengeance; et qu'à l'aspect de la tyrannie, la vérité tremblante ou se voile ou s'enfuit. Mais que dis-je? est-il de ma dignité de céder à mon fils, de plier sous ses lois? Dès l'instant qu'il abjure toute amitié pour moi, il doit être puni du même châtiment que le dernier de mes sujets. Iaropolk, renonce à cette fatale beauté, qui a séduit tes sens, repens-toi, ou tu mourras. Elle s'est évanouie, cette illusion, qui faisait ton bonheur et ma haîne; et peu s'en est même fallu, que je n'ai mis aussi un terme à tes jours.

SCENE III.

WLADISSAN, DIMISE, ROUSSIM.

DIMISE.

C'EST moi, Seigneur, qui ai porté le trouble dans votre ame. Vengez-vous-en donc sur moi; n'ayez plus de pitié, frappez, et que mon sang éteigne votre courroux. Ma mort assure pour jamais votre tranquillité : alors vous verrez votre fils docile à vos volontés. Frappez donc ! pour votre repos, je suis prête à mourir.

WLADISSAN.

Naguère cependant vous consentiez à marcher aux autels de l'hyménée.

DIMISE.

Ah! plutôt déchirez mon ame, séparez-la de mon corps : car, tant que vous permettrez à mes yeux de jouir de la lumière, je ne pourrai oublier votre fils : non, je ne le pourrai jamais...., Toujours et tout

entier rempli de son amante, il se retracerait l'instant terrible, où je l'ai abandonné pour un rival. Cette image le tourmenterait par-tout; il ne verrait, pour la vie en moi, que l'ennemie éternelle de son repos, qu'une infidelle, oui, une infidelle, qui n'a su que soupirer pour lui, et ne pas l'oublier.

WLADISSAN.

Ecoutez-moi, Dimise; sans doute, vous avez porté le trouble dans mon ame; sans doute, et déjà depuis long-tems votre résistance criminelle a mérité la mort : cependant je veux bien chercher encore à vous conserver la vie. Je n'exige de vous que d'être infidelle . . . . .

DIMISE.

A quelle indigne action voulez-vous me forcer? Innocente, qu'ai-je donc fait, pour être condamnée si sévèrement? Mais apprenez que ma vie et ma mort sont entre mes mains, et que le tombeau est moins affreux pour moi que le lit nuptial.

WLADISSAN.

Eh bien! vous allez voir votre amant expirer devant vous.

DIMISE (*levant un poignard sur son sein.*)

Je ne le verrai pas !

(*Roussim lui arrache le poignard.*)

WLADISSAN.

Allez, votre indigne amant bientôt paiera chèrement.....

DIMISE (*se jettant à ses genoux.*)

Ecoutez-moi, Seigneur, écoutez la pitié qui vous parle par ma bouche, et qui cherche à descendre jusqu'au fond de votre cœur. Voyez à-la-fois le comble de vos rigueurs, et l'abyme de nos maux !

WLADISSAN.

Je n'entends, je ne vois plus rien.

DIMISE.

Eh bien donc, j'y consens : unissez-moi à un autre que votre fils, séparez-moi de lui pour jamais : ah ! je le sens, je n'étais pas accoutumé à l'idée de sa mort : elle me fait frémir : oui, c'en est fait, je tiendrai ma promesse.

WLADISSAN.

Eh bien! dépouillant toute tendresse pour lui, dites-lui ce que vous venez de me promettre, afin qu'on apprenne bientôt dans ma capitale, que la voix du devoir a chassé de votre cœur une image, qu'un coupable amour y avait imprimée; et que votre amant, outré de votre inconstance, a fait succéder dans son ame les glaces de l'indifférence, aux feux brûlans de sa passion. Et toi, Roussim, sois témoin de leurs entretiens.

SCENE IV.

DIMISE, ROUSSIM.

DIMISE.

Est-ce bien un souverain que je viens d'entendre? lui, qui, le premier, devrait observer la justice, et répandre par-tout ses faveurs, quel exemple il donne à ses sujets! O Dieux, se peut-il qu'ainsi, vous vous accordiez tous pour départir, sans

choix, les trônes aux mortels? et se peut-il qu'alors que vous cherchez à exiler le crime de la terre, vous ne confiiez si souvent le pouvoir qu'à des mains, qui égorgent l'innocence?

ROUSSIM.

Je vois, ainsi que vous, toute son injustice; mais à quoi servirait votre résistance? vous n'avez pas d'autre consolation à espérer que celle de sauver les jours de votre amant. Mesurez la grandeur de votre sacrifice, sur celle de votre amour. Conservez-lui la vie, en renonçant à vos droits sur son cœur; et, tout en méprisant les lâches actions des tyrans, rendez-vous égale aux maîtres du ciel, et digne des autels de la terre.

DIMISE.

Iaropolk, déjà, j'ai appris à l'école de ton père, à devenir un tyran; oui, je vais te forcer à m'exiler de ton cœur. Je m'occupe toute entière à me faire oublier de toi, que dis-je? à te rendre, s'il m'est possible, mon plus cruel ennemi.

SCENE V.

IAROPOLK, DIMISE, ROUSSIM.

IAROPOLK.

L'ON m'envoie vers vous, Dimise, pour savoir, si je puis encore me flatter de votre tendresse, et pour entendre de votre bouche le sort, que vous me destinez pour le reste de mes jours, et à quel point ma passion est digne de votre cœur.

DIMISE.

Assez long-tems vous vécûtes pour moi, et je vécus pour vous : aujourd'hui mon cœur est changé : non, je ne vis plus pour vous, Prince, et je romps les nœuds qui m'attachaient à vous pour la vie.

IAROPOLK.

Est-ce bien vous que je vois, que j'entends : les avez-vous bien prononcés ces mots terribles ? Je romps les nœuds qui m'attachaient à vous pour la vie! est-ce

bien moi, infidelle, que vous voulez oublier ?

DIMISE.

Tout mon sang brûlait, tout mon cœur palpitait pour vous seul; mais le sort en courroux s'oppose à mon amour; c'est lui qui le bannit de mon cœur.

IAROPOLK.

Dieux! quel coup mortel !

DIMISE.

Dès que ma flamme est contraire aux volontés de mon souverain, mon devoir m'ordonne de l'exiler de mon cœur.

IAROPOLK.

Et d'ouvrir par-là, aux yeux de votre amant, une source éternelle de larmes ? Est-ce vous que je vois si cruellement armée contre moi? quel jour fatal, que le jour où mon cœur s'est épris de vos perfides attraits! ah! combien vos yeux, ces yeux imposteurs, m'ont indignement abusé ! instant fatal, qui vis naître mon amour!

DIMISE.

Et moi aussi, c'est dans un instant bien fatal, que je commençai à vous aimer. Mais je vois à présent de quel éclat trompeur brillait mon espérance ; et, ne pouvant être à vous, je vais tâcher de déraciner mon amour de mon cœur.

IAROPOLK.

Si le mien était aussi parjure que le vôtre, je tâcherais de vous imiter. Mais fussiez-vous encore cent fois plus cruelle, et cent fois plus perfide envers moi, tant que je vivrai, je ne vous oublierai jamais; toujours mon cœur ne sera occupé que de ces charmes qui l'ont captivé. Je vous verrai sans cesse des mêmes yeux, dont je vous voyais, avant ce moment fatal, vous, qui cachiez votre indifférence, sous les traits d'un véritable amour : jamais enfin, Dimise, jamais je ne cesserai de vous aimer, qu'à l'instant, où la main glacée de la mort fermera mes paupières, et où mon ame, abandonnant mon corps, s'envolera vers des régions inconnues. Oubliant votre crime et votre inconstance, mon tendre cœur ne cessera de se rappeler

votre image. Moi! vous oublier! ah! un tel effort surpasse tout mon pouvoir; oui, jusqu'au tombeau, je brûlerai de la flamme, que vos beaux yeux ont allumée dans mon sein. Tourmentez-moi; exercez sur moi toutes vos cruautés, vous me serez toujours cent fois plus chère que ma vie. Ma pensée, habituée à se consoler de ses douleurs avec votre image adorée, ne permettra jamais à la haîne, de pénétrer dans mon cœur, pour y combattre mon amour. De quelque amertume que cette image abreuve mon esprit, il ne la bannira jamais. Cruelle, ah! ce n'est que de ce funeste instant, où domptant votre amour, vous me chassez sans peine de votre cœur, que je commence à juger de votre tendresse, à voir que jamais votre ardeur n'a égalé la mienne. Et c'est vous qui avez la barbarie de jetter du poison dans la blessure, que vous avez faite à mon cœur; ah! que ne me laissiez-vous dans ma douce erreur; je serais mort du moins, plein de l'idée consolante, que vous m'aimiez autant que je vous aimais.

DIMISE.

A quoi sert de nourrir une passion tyran-

nique? Est-ce pour accroître nos malheurs communs? Ils se sont pour jamais envolés, les jours de notre bonheur! ô jours heureux, jours si doux pour mon cœur, jours qui nous avez rendus infortunés, sans nous rendre criminels, éloignez-vous pour jamais de mon souvenir!

IAROPOLK.

Mon sang bouillonne dans mes veines! mes cheveux se hérissent sur mon front! horrible cruauté! caprice inconcevable! vous regrettez ces instans, et vous me bannissez de votre cœur. Ah! c'en est trop! je pars.... je pars, je quitte une parjure, et je sens que je l'aime encore : c'en est fait, adieu! je mourrai, mais je ne vous verrai jamais!

DIMISE.

Peut-être, Prince, Dimise est-elle encore digne de vous?.... Je vous dirai.... demeurez un moment.

IAROPOLK.

Mon cœur est déchiré, et le vôtre est tranquille. Adieu.....

SCENE VI.

DIMISE.

A QUOI m'a servi ma dissimulation? A commettre une bassesse de plus : ô douleur! ô supplice! ô sort impitoyable, hélas! dès à présent il me hait! Grands Dieux! accordez-moi de le voir encore une dernière fois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IAROPOLK.

Mon malheur est au comble : je semble être l'unique but, que se propose sa furie, et qu'atteignent ses traits. Amour, Dieu à-la-fois trop cher et trop cruel, dans quel vaste abyme de maux ne m'as-tu pas précipité? Et moi, je ne puis te bannir de mon cœur, toi, par qui je perds tout ce que j'avais de plus cher en ce monde. Ingrate Dimise, c'était pour toi seule, que je brûlais de la plus ardente flamme, pour toi seule, que les destins ont épuisé sur moi leur implacable colère; et, quand je souffre pour toi les tourmens de l'amour, et les rigueurs du sort, c'est alors que tu m'abandonnes! Oui, cruelle, je péris et pour toi, et par toi, et cependant je t'aime encore! Infidelle, tu as changé, et je ne puis changer comme toi : ah! je t'aime, oui, je t'aime....

Je t'adore ; et toi, de la plus tendre des amantes, tu es devenue pour moi le plus barbare des tyrans ; eh bien, perce, déchire mon cœur, ce cœur, qui ne peut se soustraire à ton pouvoir inhumain. O ciel! tant d'amour méritait-il autant de barbarie? Et n'as-tu cherché à te rendre la maîtresse de mon cœur, que pour le tyranniser sans cesse et sans pitié : eh bien! poursuis, achève et donne-moi la mort!

SCENE II.

IAROPOLK, ROUSSIM.

ROUSSIM.

Votre père, Seigneur, m'a ordonné de vous remontrer votre devoir : tâchez donc d'éviter la rigueur des lois, et promettez d'oublier Dimise, avec qui d'ailleurs vous ne pouvez jamais être uni.

IAROPOLK.

Je sais trop bien que je devrais l'oublier; je sais aussi que mon sort est inévitable;

mais oublier pour toujours Dimise, l'oublier même un instant, c'est un effort impossible pour moi ; je garderai dans mon cœur jusqu'au tombeau, l'amour dont je brûle pour l'ingrate.

ROUSSIM.

N'excitez pas plus long-tems le courroux d'un père inflexible ; et d'un autre côté, dans votre cruel malheur, n'en accusez pas tant Dimise ; et plutôt, sans lui donner les noms de cruelle et de parjure, croyez qu'elle est encore digne de votre amour.

IAROPOLK.

Ah! long-tems, Roussim, vous fûtes témoin de ses vertus; mais tout-à-l'heure, vous-même vous avez été témoin de sa perfidie.

ROUSSIM.

Votre père alors parlait seul par sa bouche; oui, croyez que, bien qu'elle ne puisse jamais être à vous, elle vous est pour jamais fidelle.

IAROPOLK.

Fidelle! ô bonheur.... je ne craignais

que son infidélité. Oui! si ma Dimise m'est fidelle, je suis trop heureux! ô ma bien-aimée, il est donc vrai que je vis encore dans ton cœur? .... Ah! si tu verses quelques pleurs sur mon tombeau, je ne crains point la mort.

ROUSSIM.

Puisque le sort s'opposait à votre hymen, vous vous flattiez tous deux d'une vaine espérance; mais consolez-vous d'un malheur inévitable, et n'allez pas vous en attirer de nouveaux.

IAROPOLK.

Ah! je n'en crains plus aucun; d'un côté, je suis à l'abri du plus affreux de tous, puisque je vis encore dans le cœur de ma bien-aimée; de l'autre, si je me vois séparé d'elle, je ne regrette plus rien ici bas.

ROUSSIM.

Eh quoi! ne vous ai-je donc convaincu de sa constance, que pour augmenter vos douleurs?

IAROPOLK.

Non, sans doute. Vous avez, au contraire, allégé le poids de mon malheur et

de mes peines; mais, dans tous les cas, j'étais fermement résolu à persister dans mes refus, et à braver toutes les menaces de mon père..... Achevez cependant, dites-moi comment vous avez connu la fidélité de ma chère Dimise : cette assurance, même au sein du désespoir, sera ma plus douce consolation.

ROUSSIM.

On lui avait ordonné devant moi de feindre avec vous ces sentimens, que lui a dictés, non son cœur, mais la crainte de la mort, dont vous menaçait votre père.

IAROPOLK.

Ah! je ne voyais dans la mort, rien de terrible que notre séparation.

ROUSSIM.

Dimise, convaincue que sa feinte perfidie ne ferait que hâter votre perte, m'a prié de vous dire toute la vérité; de vous dire sur-tout que, si vous l'aimez, il faut que vous cédiez aux volontés de votre père, et que par-là vous dérobiez votre tête et la sienne, au danger qui les menace.

IAROPOLK.

O sort! déploye sur moi seul toutes tes fureurs ; et vous, mon père, si vous croyez n'avoir reçu des Dieux votre pouvoir, que pour rendre un fils votre victime, frappez, voici mon cœur, déchirez-le sans pitié ; mais du moins épargnez la vie de mon amante.

SCENE III.

WLADISSAN, IAROPOLK, ROUSSIM.

WLADISSAN.

PRINCE, Dimise ne peut plus vous appartenir ; elle-même, elle a renoncé à tous ses droits sur votre cœur ; vous le savez ; ainsi cessez de vous tourmenter davantage ; et obéissez au sort.

IAROPOLK.

Je vous obéirai, mon père ; mais j'obéirai aussi à la voix du destin : vous pouvez donc,

sourd à mes gémissemens, m'arracher mon amante; mais le destin m'ordonne de mourir; ainsi vous devez aussi m'arracher la vie.

WLADISSAN.

Mais à quoi tendent donc vos desirs ? Vous le savez vous-même, elle est rentrée dans les bornes du devoir; et sa bouche vous a prescrit de renoncer à son cœur.

IAROPOLK.

Que m'importe sa noire trahison ? Jamais je ne l'imiterai; par-tout et pour toujours le destin lui a dévoué mon cœur et mon esprit. Je suis son esclave....

WLADISSAN.

Je saurai bientôt rompre ces chaînes.

IAROPOLK.

Les cœurs fortement amoureux savent et peuvent tout braver; et il n'est point de cœur plus fortement épris que le mien : la mort seule peut rompre des chaînes aussi puissantes.

WLADISSAN.

Eh bien! c'en est fait; je dépouille tout amour paternel! Prépare-toi donc aujourd'hui même aux plus cruels supplices ; je vais ouvrir sous tes pas les gouffres profonds du noir Tartare; je vais décharger sur toi tout le poids de ma colère, et te livrer en proie à tous les maux conjurés. Tremble devant mon bras, armé du glaive de la justice. Sourd à la voix de la nature, j'oublierai que je suis ton père, et, juge inflexible d'un traître qui m'outrage, je ferai frémir, au bruit de ton supplice, les climats les plus lointains. Toi-même tu frémiras d'horreur et de crainte, en dépit de ton intrépide audace. Dieux! augmentez encore, s'il se peut, ma juste cruauté : arrachez toute pitié de mon cœur, et laissez-moi assouvir ma vengeance terrible. Assez longtems du haut des Cieux, vous avez été témoins de ma patience.

IAROPOLK.

Ah! depuis quand les Dieux, ennemis de la méchanceté, servent-ils ses fureurs?

WLADISSAN.

Fuis, monstre, je t'abjure pour mon fils.

IAROPOLK.

Dieux justes, vous savez si je suis coupable envers mon père!

SCENE IV.

WLADISSAN, ROUSSIM.

WLADISSAN.

L'ENFER est dans mon cœur : mille serpens, au lieu de poison, se gonflent de mon sang : une voix terrible me crie : N'écoute plus la voix d'une conscience mensongère ; donne la mort à la fille d'un traître, à l'amante d'un rebelle.

ROUSSIM.

S'il est vrai, Seigneur, que ma franchise ait pu ne jamais vous déplaire, si vous avez prêté à ma voix une oreille favorable,

daignez m'entendre : vous êtes sévère, mais vous êtes juste. Ces serpens qui dévorent votre cœur, ce sont vos remords qui vous crient : Ce que tu vas faire est injuste. Oui, Seigneur, craignez de ternir votre gloire : suivez plutôt les avis de votre conscience, de cette conscience, étincelle de la Divinité, et motrice invisible de nos ames. Lorsque les Dieux déposent le sceptre entre les mains d'un monarque, est-ce donc pour qu'il se rende le fléau des mortels, pour qu'il les juge d'après la voix de ses passions, pour qu'il répande par-tout la terreur et la mort? Non, sans doute ; il doit, bien au contraire, être le père et le bienfaiteur de ses sujets, et les juger d'après la voix de l'équité ; un souverain éblouit déjà tous les yeux de l'éclat de sa couronne ; s'il brille encore des rayons de la vraie gloire, alors tous les peuples l'appellent dans leur enthousiasme, des doux noms de sauveur et de père ; le moindre de ses sujets, dans le zèle qui l'enflamme, se trouve heureux de lui sacrifier sa vie ; en un mot, il est la véritable image des Dieux sur la terre. Oh ! qu'avec le pouvoir suprême dont il est revêtu, il lui est facile de détourner du malheureux les coups

qui le menacent, ou du moins de mettre un terme à ses peines, de multiplier les vertus dans ses Etats, et d'y exterminer les crimes; de régner enfin sur les cœurs, et de devenir par-là l'auteur de la félicité publique! Et, Seigneur, en effet, ce n'est pas pour votre bonheur particulier, mais pour le bonheur général, que les Dieux vous ont élévé au-dessus des mortels. Régnez donc, non pour détruire, mais pour conserver, et ne ternissez pas l'éclat de votre gloire première.

WLADISSAN.

A quoi me sert la puissance souveraine, si l'on n'obéït pas à mes volontés? à quoi me sert de suivre la voix de la clémence, d'être revêtu de la pourpre, d'être assis enfin sur un trône élevé, d'où mon œil vigilant peut embrasser toute l'étendue de mes Etats, si je n'extermine le crime, en immolant le criminel sous le glaive de la justice: oui, c'en est fait de toi, perfide Dimise: trop long-tems tu as bravé mes menaces; la mort va moissonner les roses et les lys de ta beauté. Et toi, importune conscience, cesse d'accroître le désordre qui règne dans

mon ame : je ne veux plus écouter, non, je n'écouterai plus la voix de la pitié. Allez, Roussim, exécutez mes ordres : trop long-tems ma colère s'est exhalée en menaces stériles. Que Dimise soit traînée au supplice, et que le Prince soit le premier témoin de ses derniers soupirs !

ROUSSIM.

Ah ! Seigneur, au nom de l'humanité, de votre trône et de votre gloire, écoutez la voix de la justice ! songez-bien, et vous l'avouez-vous même, songez que la colère est seule maitresse de votre ame. Vous avez jusqu'ici toujours joué le rôle d'un vrai Roi, voudriez-vous jouer celui d'un tyran? Pardonnez ce langage hardi, mais je sais peu l'art de farder la vérité, et ressouvenez-vous que ma hardiesse égale ma fidélité.

WLADISSAN.

Eh bien ! dites à Dimise, qu'à l'instant elle fasse choix d'un époux, et que par-là, d'un seul mot, elle détruise à jamais tout l'espoir de son amant : je vois clairement que, pour ne pas s'ôter toute ressource, elle

ne lui a pas parlé, comme elle l'avait promis; ainsi je vous ordonne de la faire conduire devant vous; exhortez le père, exhortez la fille; mais, si rien ne peut vaincre leur opiniâtreté, faites traîner le père en prison, et la fille au supplice.

SCENE V.

ROUSSIM.

Cruel Prince, assouvis ta barbare vengeance! oublies que tu n'as reçu du ciel le pouvoir suprême, que pour assurer le bonheur de tes sujets, pour être le protecteur du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, pour chasser les vices de la société, extirper le mal jusques dans ses racines, et récompenser la vertu. Dès l'instant que tu cherches ton plaisir au sein de la barbarie, apprends que ton plaisir est, non celui d'un grand roi, mais celui d'un lâche brigand.

SCENE VI.

SILOTEL, ROUSSIM, DIMISE, GARDES.

ROUSSIM.

Silotel, vous allez quitter votre fille; son dernier instant est arrivé; oui, elle touche à la fin de ses malheurs, au terme de ses jours, si, sans aucun délai, elle ne fait pas choix d'un époux. Ecoutez, j'estime en vous l'homme vertueux; en vous j'aime un ami fidèle. Exhortez-la donc pour la dernière fois; qu'elle choisisse un époux ou la mort. Tels sont les ordres du Prince.

DIMISE.

Je ne crains pas la mort.

SILOTEL.

Regarde-la sans pâlir.

ROUSSIM.

Marchez-donc au supplice.

DIMISE.

Daignez, Roussim, m'accorder un seul instant, pour faire à mon père mes adieux éternels.

ROUSSIM.

Gardes, vous conduirez le père en prison; et la fille au supplice. Et vous, cher ami, abrégez le tems de vos adieux, et quittez aussi-tôt votre fille.... Hélas!

SCENE VII.

SILOTEL, DIMISE.

SILOTEL.

Adieu, ma chère fille.... jour affreux!... dernier jour de ma Dimise : c'est donc pour la dernière fois que je jouis de ta présence : mon bonheur va finir avec toi.

DIMISE.

Ah! je le sais, vous ne m'oublierez jamais; mais vous ne me verrez plus. O mon cœur, de la fermeté! Adieu .... ô ciel !

SILOTEL.

Est-il un instant plus cruel?

DIMISE.

Ne vous laissez pas abattre!

SILOTEL.

Et toi, descends d'un pas ferme dans les cavernes ténébreuses de la mort!

DIMISE.

O mon père, adieu pour jamais!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

WLADISSAN.

Si un Roi ne peut s'élever quelquefois au-dessus de la justice, que lui importe le trône? Image de la Divinité même, souffrirai-je les insultes d'un vil sujet? c'est la sévérité seule qui peut me faire respecter: la générosité n'est pas toujours d'accord avec la justice, et souvent trop de bonté ouvre au crime un chemin plus assuré. Les caprices du peuple ébranlent notre trône. Non, je ne dois pas écouter en esclave, les scrupules du jugement et de la conscience. Le peuple, ne doit pas devoir raisonner, mais obéir; et son monarque ne doit, en lui dictant ses ordres, que suivre ses passions..... Que dis-tu, Wladissan? est-ce donc ainsi qu'il te convient de régner? Les Dieux n'ont posé la couronne sur ta tête,

que pour voir en toi l'artisan du bonheur de tes sujets. Et toi, tu prétends déjà détruire la liberté de penser; tu veux déjà exiler toutes les vertus de tous les cœurs. Oui, le même instant qui plonge un homme libre dans l'esclavage, lui ravit avec sa liberté, presque toute sa vertu. Il tremble d'abord devant son maître, ensuite il le flatte, enfin il le trahit; un vil esclave peut-il être jamais fidèle .... Poursuivons donc notre vengeance, qu'elle soit sur-tout égale à l'offense. Eh! qu'importe que Dimise soit esclave ou libre? elle veut la mort, qu'elle meure!

SCENE II.

WLADISSAN, ROUSSIM.

WLADISSAN.

Eh bien! Roussim, avez-vous exécuté mes ordres, ou viendriez-vous les recevoir une seconde fois!

ROUSSIM.

C'est le vœu du peuple : effrayé pour vous

seul des terribles effets de votre courroux, il m'a chargé de porter ses humbles prières aux pieds de votre trône. Ne oroyez pas, Seigneur, qu'il ait osé se plaindre ou murmurer; il ne desire que de se jetter, avec moi, aux pieds de son souverain.

WLADISSAN.

Le peuple doit se taire, vous, obéir; moi, commander!

ROUSSIM.

Et répandre sur lui la coupe du bonheur.

WLADISSAN.

Toutes les lois condamnent Dimise à la mort; Dimise doit mourir; mais est-elle près de subir le supplice; parlez, où est-elle?

ROUSSIM.

Elle est déjà sur l'échafaud, où elle attend le coup mortel: mais la terreur n'a aucun empire sur son ame, en cet instant même, où vous allez trancher le fil de ses jours.... Ainsi cette vie, présent des Dieux, un mortel va la lui arracher.... Que dis-je? un mortel! non, vous n'êtes qu'un tigre féroce; et j'avoue que, si je suis étonné à la vue de votre barbarie,

je suis épouvanté à l'idée seule, que les Dieux puissent la voir et la souffrir.

WLADISSAN.

Soldats, qu'on le charge de fers!

ROUSSIM.

Vis pour haïr la vertu; pour moi, je veux mourir pour ne plus voir tes crimes.

SCENE III.

WLADISSAN.

O GÉNÉROSITÉ! tu n'es plus qu'un vain nom, qui frappe en passant mon oreille. Bannissons tout reste de pitié; étouffons la voix de ma conscience; ô mon cœur! sers tout entier de proie à la vengeance. Arrache, Wladissan, la foudre au ciel même, frappe, et souviens-toi que tu es le maître de tes sujets? Que t'importe l'amour de vils esclaves? La nature les a tous créés pour ramper sous ton joug : ils doivent tous obéir et trembler.... Eh quoi!

mon cœur frémit; mes genoux chancellent! Dieux puissans, ce n'est pas moi que vous devez accuser : puisque vous permettez le crime, ne puis-je donc être criminel. Oui, souffrez, vils sujets : c'est votre devoir, c'est votre sort; et qui, sur la terre, a jamais fixé des bornes au pouvoir suprême des Monarques?

SCENE IV.

WLADISSAN, ROUSSIM.

WLADISSAN.

Quoi! scélérat, tu n'es pas encore dans les fers?

ROUSSIM.

On m'a conduit en prison, mais bientôt les gardes m'ont rendu ma liberté.

WLADISSAN.

Eh bien! tu n'as fait que les entraîner sur tes pas, à une mort terrible et inévitable.

ROUSSIM.

Ni eux, ni moi, ne sommes coupables envers vous. Votre fils seul s'est chargé de tout le crime; déjà son épée est tirée contre vous.

WLADISSAN.

Mon fils !

ROUSSIM.

Lui-même ! oubliant son devoir, votre puissance et la nature, il appelle le peuple à son secours, au secours de son amante : il marche à la tête des factieux; le glaive en main, armé contre sa patrie, il se précipite vers l'échafaud, après avoir abattu les Guerriers, qui retardaient son passage : mais c'en est fait: on lui a ravi son épée, et tout est rentré dans l'ordre et dans le devoir.

WLADISSAN.

Et qui a pu rendre à mon peuple, et à moi-même un service aussi grand ?

ROUSSIM.

L'amour !

WLADISSAN.

Que dis-tu? l'amour . . . .

ROUSSIM.

Oui, Seigneur, l'amour lui-même. A peine je sortais de l'enceinte de ce Palais, accablé du poids de votre colère, que déjà la révolte levait sa tête audacieuse. Dès l'instant que votre fils, conduit au lieu du supplice, voit son amante attendre, d'un air intrépide, le coup de la mort, soudain il s'échappe des mains de ses Gardes, il s'élance au milieu du peuple, avec la rapidité d'un trait, décoché par un bras vigoureux : mes amis, s'écrie-t-il, voici l'instant de me prouver cet amour, que vous m'avez tant de fois juré. Il est tems de faire éclater votre courage. Il dit, et le trouble règne parmi le peuple, la confusion dans toute la ville. Soudain mille bras sont armés pour sa cause. Alors je tire mon épée, je vole rassembler ceux de vos Guerriers, qui vous sont restés fidèles. Animés tous d'un zèle égal, nous courons venger votre trône insulté. Cependant le Prince, traversant une foule immense, avait rejoint la Princesse.

Il nous voit, et soudain il tire son épée, et la lève contre nous. Mais Dimise lui arrête le bras ; êtes-vous bien digne à présent de mon amour, lui dit-elle? apprenez votre devoir d'une fille, qui n'est cependant pas née d'un souverain. Suivez donc les lois de l'honneur, et obéissez à la voix de la vertu. A ces mots, le Prince jette au loin son épée, le feu de la sédition s'appaise, et nous échappons au danger qui menaçait nos têtes.

WLADISSAN.

Ordonnez aux troupes de maintenir la tranquillité dans ma capitale; faites conduire en prison les chefs de la révolte. Invitez tous les Grands à paraître devant moi? ... Amenez-moi le Prince chargé de fers, et faites conduire ici Dimise et son père.

SCENE V.

WLADISSAN.

O CRIME inoui! ô justice, que ta voix est cruelle à mon cœur!... Mon fils a pris les armes contre son père.... que dis-je?

ce n'est pas mon fils? c'est un tigre farouche, un serpent perfide que j'ai élevé. Va, monstre, rien ne peut rendre assez fortement l'indignation que tu m'inspires? Un brigand tel que toi peut-il être né d'un souverain?

SCENE VI ET DERNIÈRE.

WLADISSAN, IAROPOLK, ROUSSIM, SILOTEL, DIMISE, GRANDS, GARDES.

IAROPOLK.

Oubliez, Seigneur, que vous m'avez donné la vie: n'instruisez pas mon procès: je me suis condamné moi-même. J'abhorre trop la vie, pour ne pas voler à la mort, que va sans doute ordonner votre sentence. J'avais tout fait pour diminuer ma passion pour Dimise. Inutiles efforts! n'aimant la vie que pour elle, ne redoutant que sa mort, j'ai aussi tout fait pour la sauver, et pour fuir avec elle, loin de ma patrie et de mon père.

WLADISSAN.

Quel châtiment a-t-il mérité?

DIMISE.

La mort : tous deux nous l'avons méritée : hâtez-vous donc, Prince, de terminer notre sort, et soyez vous-même le témoin, et le juge de notre inébranlable fidélité.

WLADISSAN.

Tant de vertu et tant de constance, méritent un autre sort. Vous m'avez vaincu ; viens, ô mon fils, viens embrasser ton père ; et toi, fille vertueuse, tu es digne de devenir la mienne ?

IAROPOLK.

Votre bonté, mon père, me fait encore plus abhorrer mon crime ; à peine, pourrai-je jamais l'oublier dans les bras de mon amante.

DIMISE.

Quel bonheur ! je trouve un père tendre, dans mon plus ardent persécuteur ! Ah ! lorsque, par vos mains, je monte au comble de la félicité, j'oublie tous mes maux,

pour ne me souvenir jamais, que de vos bienfaits et de ma reconnaissance.

WLADISSAN.

Et moi, je n'oublierai jamais que, tout souverain que je suis, je ne suis cependant qu'un mortel; et que, tout en dictant des lois à des peuples innombrables, je ne suis, comme eux, qu'un atôme invisible devant les Dieux.

FIN DU PREMIER VOLUME.





